BATAILLES & BLINDÉS
HORS SÉRIE
N° 36

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1950-8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MECANISEE ET DES ENGINS MILITAIRES

STALINGRAD

LA MORT DE LA 6. ARMEE

BATAILLES & BLINDÉS HORS SÉRIE N°36 AVRIL – MAI 2018

STALINGRAD

LA MORT DE LA 6. ARMEE

PAR NICOLAS BERNARD // PROFILS M. FILIPIUK

Batailles & Blindés hors série n°36
Avril - Mai 2018

ISSN : 1950-8751
Dépôt légal (BNF) : à parution

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 100 000 euros
RCS Marseille B 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 04 42 21 62 62
Service Commercial :
04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Téléphone : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
Service des ventes et réassort :
à juste Titres
à juste Titres
Téléphone : 04 88 15 12 40

Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur-en-chef : Yannis Kadari
Secrétaire de rédaction : Yann Mahé
Correctrice : Béatrice Watellier
Relations clients : Élodie Taurand
Direction artistique : Alexis Gola
Infographie : Nicolas Bélivier
Malgosia Mioduszewska

Responsable de la publication
pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in
France by : Aubin Imprimeur

- Origine géographique du papier principal de la publication : **Allemagne (750km)**
- Taux de fibre recyclé : **sans fibre recyclées**
- Certification des papiers / fibres utilisées : **PEFC**
- Eutrophisation : **Ptot 0.016 kg/tonne**

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41 ; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

C. 1 L'ÉTAT DES LIEUX HIVER 1941-42 PAGE 4

C. 2 UN OURAGAN EN ÉTÉ PAGE 12

C. 3 L'ENLISEMENT DE L'AUTOMNE PAGE 38

C. 4 UN SIÈGE EN HIVER NOVEMBRE 1942 JANVIER 1943 PAGE 80

Fusil Mosin-Nagant à la main, ces fusiliers soviétiques, chaudement et parfaitement vêtus pour l'hiver, sautent de la plage arrière d'un char lourd KV-1. Sur le plan de l'équipement, l'Armée rouge est bien mieux préparée que l'*Ostheer* et ses alliés (Roumains, Hongrois, Italiens et Slovaques) pour affronter les rigueurs de l'hiver russe. Il en est ainsi en 1941-42, mais ce sera également le cas l'année suivante.
Archives Caraktère

1 L'ÉTAT DES LIEUX

HIVER 1941-42

Le mois de décembre 1941 a sonné le glas du « Blitzkrieg ». Invaincue, la *Wehrmacht* n'est pas invincible. Paralysée par un hiver glacial à 25 kilomètres de Moscou, elle est violemment refoulée par une Armée rouge maintes fois tenue pour morte et maintes fois ressuscitée.

« L'Armée allemande n'est pas si forte que cela »

Malgré l'ampleur des pertes subies depuis le 22 juin 1941, l'Armée rouge est parvenue à reconstituer une réserve opérationnelle capable de reprendre l'initiative. « L'Armée allemande est épuisée », expose Staline le 20 décembre au ministre britannique des Affaires étrangères, *Sir* Anthony Eden, en visite dans la capitale soviétique, avant d'ajouter, sûr de lui : « Nous attaquons et allons attaquer sur tous les fronts. L'Armée allemande, en fin de compte, n'est pas si forte que cela. Sa réputation est très surfaite. » Le *Vojd* est si convaincu de son succès qu'il a proposé un nouveau partage de l'Europe à son visiteur venu de Londres. Il est prévu que l'Union soviétique conserve ses annexions de 1939-41, la Pologne se voyant attribuer en compensation la Prusse-Orientale et la Silésie, tandis que la Hongrie sera amputée au profit de la Tchécoslovaquie. Eden refuse prudemment de prendre position, invoquant la nécessité de consulter les États-Unis. Rêves démentiels ? À première vue, les événements semblent donner raison au dictateur soviétique. Sur 2 000 kilomètres de front, les Allemands reculent. La *Heeresgruppe Süd* de Gerd von Rundstedt est chassée de Rostov-sur-le-Don à peine une semaine après l'avoir conquise et doit se replier derrière le fleuve Mious ; Adolf Hitler signifie au *Generalfeldmarschall* son remplacement par Walter von Reichenau, lequel ne pourra empêcher les Russes de reconquérir la péninsule de Kertch. De son côté, la *Heeresgruppe Nord*, commandée par Wilhelm *Ritter* von Leeb, maintient tant bien que mal l'épouvantable siège de

Leningrad. Toutefois, en reprenant Tikhvine, l'Armée rouge offre à la « ville sainte du communisme » un moyen d'assurer son ravitaillement *via* le lac Ladoga gelé. Quant à la *Heeresgruppe Mitte* de Fedor von Bock, elle subit de plein fouet la contre-offensive organisée par Joukov et échappe de peu à la destruction par une pénible retraite effectuée sous un froid polaire ; matériel et avant-postes sont purement et simplement abandonnés. Du 6 au 12 décembre 1941, les Soviétiques ont ainsi fait main basse sur plus de 380 *Panzer* et 350 pièces d'artillerie. « La troupe s'enfuit en courant dès qu'un char russe apparaît ! », notera même Fedor von Bock dans ses carnets.

Parallèlement au blizzard polaire qui décime les *Landser* mal préparés à résister à des températures plongeant jusqu'à -35 °C, un vent de panique souffle sur les généraux allemands hantés par le précédent impérial de 1812, à tel point que d'aucuns envisagent même un repli de 500 kilomètres jusqu'à Riga, Vitebsk et Kiev, voire le retour aux positions de départ ! D'autres sont même prêts à faire usage des armes chimiques pour stopper les *Frontoviki*. Usés et malades, Leeb et Bock sont relevés de leur commandement. Dans cette atmosphère délétère, seul le *Führer* conserve son sang-froid. Conscient qu'une retraite dans de telles conditions climatiques tournerait au désastre, il impose à l'*Ostheer* de tenir sur place, sans esprit de recul ; malheur à ceux qui chercheraient à fuir face aux T-34, car ils seraient rattrapés dans les steppes gelées et impitoyablement liquidés. Afin de ramener ordre et discipline parmi les officiers supérieurs de la *Wehrmacht* et de faire exécuter les directives qu'il juge indispensables, le *Reichskanzler* destitue qui ose lui désobéir. Tel est le sort du *Generalleutnant* Hans *Graf* von Sponeck pour avoir évacué une partie de la Crimée avec son *XXXXII. Armee-Korps* ou encore du *Generaloberst* Erich Hoepner, chef de la *4. Panzer-Armee* et qui, pour s'être replié devant Moscou, sera chassé de la *Heer* avec interdiction de porter l'uniforme. Son homologue, Heinz Guderian, « maître des *Panzer* », tombe à son tour le 25 décembre 1941, victime d'une intrigue du nouveau chef de la *Heeresgruppe Mitte*, le *Generalfeldmarschall* Günther von Kluge.

▲ Faute d'équipements hivernaux adéquats, au moins ces servants d'un obusier *le.FH 18* de *10,5cm* ont-ils eu le privilège de pouvoir se doter d'effets de camouflage blancs : sans doute de simples draps réquisitionnés dans des maisons russes. Ce cliché a été pris dans la poche de Demiansk début 1942. AMC#R00413-01

▲▲ Coiffés d'un simple bonnet de police et protégés par le fin manteau réglementaire, ces *Landser* capturés par les Soviétiques sur le front de Moscou en décembre 1941 ont une bien mauvaise mine, mais semblent accepter leur sort avec un mélange de soulagement et de résignation, ignorant sans doute les conditions de détention épouvantables qui les attendent. Celles réservées par la *Wehrmacht* à leur ennemi sont encore pires… DR

◀ Photo de la même batterie d'obusiers que précédemment. Ce *le.FH 18* vient de faire feu, comme en atteste le recul du canon. Ses artilleurs sont eux aussi vêtus du *Mantel*, qui s'avère trop peu épais pour le froid russe. AMC#R00413-03

◀ Un char d'infanterie T-26 accompagne une unité de skieurs soviétiques lors de la contre-offensive du général Joukov devant Moscou en décembre 1941. Face à des défenses allemandes statiques depuis plusieurs semaines, hormis dans le secteur de la percée vers la capitale, les unités soviétiques, bien plus mobiles grâce à leurs soldats à ski et appuyées par des T-34 à larges chenilles (idéales sur la neige), vont tout emporter sur leur passage.
Archives Caraktère

▼ La contre-offensive hivernale soviétique se solde par la formation de plusieurs poches (Demiansk, Cholm), dans lesquelles les unités allemandes encerclées ne peuvent être ravitaillées que par les avions de transport de la *Luftwaffe* (comme ces Junkers Ju 52 acheminant des vêtements chauds à Demiansk), lesquels repartent généralement en emportant le maximum de blessés.
Archives Caraktère

Cette « valse des généraux » a souvent été attribuée à une crise d'hystérie hitlérienne. En vérité, elle apparaît justifiée par la situation calamiteuse dans laquelle s'est retrouvée l'Armée allemande. Il est plus que vital pour le chancelier et *Oberbefehlshaber der Wehrmacht* (commandant en chef de l'Armée allemande) de raffermir son autorité pour mieux sauver le front, quitte à « sacrifier » les meilleurs de ses officiers. Ce souci, il l'aura en tête tout au long de la guerre, comme en témoigneront un certain nombre de ses décisions, y compris à Stalingrad et dans le Caucase. D'ailleurs, dans l'ensemble, ces limogeages seront fort limités dans leur portée : Rundstedt, Bock et Guderian retrouveront plus ou moins rapidement un commandement à la hauteur de leurs talents, Hoepner obtiendra en justice le rétablissement de ses droits de pension ; seul Sponeck passera en conseil de guerre pour y être dégradé et condamné à mort, mais cette sentence ne sera exécutée qu'après l'échec de l'attentat du 20 juillet 1944. Pour sa part, Adolf Hitler étend ses prérogatives. Le 19 décembre 1941, il remplace lui-même le chef de l'*Oberkommando des Heeres*, le *Generalfeldmarschall* Walther von Brauchitsch, qui lui avait demandé sa mise à la retraite. Deux mois plus tard, le *Reichstag* lui confie les pleins pouvoirs. Personne d'autre n'étant à la hauteur du péril, Hitler a décidé « de prendre la barre », selon sa propre expression.

Offensive soviétique - Hiver 1941

À la vérité, le contexte est fort grave. Au 31 décembre, les pertes allemandes s'élèvent à plus de 830 000 hommes, soit le quart des effectifs engagés au début de la campagne, ce sans qu'aucun des objectifs essentiels de l'opération « Barbarossa » n'ait été atteint. À Moscou, l'état d'esprit des hiérarques soviétiques est évidemment à l'opposé de celui de l'ennemi. « Il faut rapidement pulvériser les Allemands », ordonne Staline à Joukov, « afin qu'ils ne puissent réattaquer au printemps. » Toutefois, malgré sa supériorité numérique, l'Armée rouge manque encore d'expérience, de matériel et pour elle aussi, l'hiver n'est pas sans gêner les manœuvres. Grâce au *Haltbefehl* (l'Ordre d'arrêt) du *Führer*, grâce également à l'arrivée de nouvelles formations de la *Luftwaffe*, les soldats allemands résistent et parviennent à contrer les opérations adverses, si bien que les contre-offensives soviétiques s'interrompent en avril. Nouvelle « valse des généraux », mais cette fois au sein de l'Armée rouge : furieux d'avoir échoué, Staline fait fusiller sept de ses généraux ! En outre, il destitue l'un de ses proches, le *Marshal Sovetskogo Soyuza* Koulik, chef des forces soviétiques de la péninsule de Kertch, ainsi que Vorochilov, qui commande à Leningrad.

Malgré cette déception, les Soviétiques respirent : ayant progressé de plus de 150 kilomètres, ils ont libéré 150 000 km² de territoire et définitivement dégagé Moscou. Une cinquantaine de divisions allemandes ont été littéralement décimées, obligeant Berlin à rameuter 36 divisions d'Europe occidentale. De surcroît, plusieurs unités encerclées à Cholm et à Demiansk sont ravitaillées par voie aérienne jusqu'à leur dégagement au printemps 1942. Bien qu'il soit « limité », le succès soviétique impressionne le monde entier. Le 23 février 1942, le général américain Douglas MacArthur, qui a fui les Philippines envahies par les Japonais, télégraphie à Staline que « les espoirs de la civilisation reposent sur les drapeaux de l'Armée rouge ». Rassurés sur le potentiel soviétique, les Alliés promettent l'ouverture d'un « second front » destiné à soulager l'URSS et intensifient leur aide, *via* Mourmansk, l'Iran, Vladivostok. Le Kremlin va même jusqu'à constituer un comité antifasciste juif pour appeler les Israélites du monde entier à financer l'effort de guerre soviétique par l'acquisition, au printemps, d'un millier de chars et 500 avions.

Côté allemand, l'heure est à l'amertume. Jusqu'à présent, la guerre avait été « fraîche et joyeuse ». La Pologne, le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, la France, la Yougoslavie, la Grèce avaient été conquis à la vitesse de l'éclair. Les horreurs de la guerre des tranchées semblaient oubliées. Le front ne serait plus statique mais sans cesse repoussé par les forces mécanisées. L'hiver russe a fait voler en éclats ces illusions. Le matériel s'avère fragile et parfois mal adapté à la guerre à l'Est. Nombre de *Panzer* ont été abandonnés pour de simples problèmes mécaniques ; sans oublier la supériorité des T-34 et des KV-1.

▶ L'invasion de l'Union soviétique en juin 1941 a scellé l'alliance contre-nature que constitue l'entente entre Moscou et Londres. L'assistance entre les deux puissances naguère ennemies (durant la guerre civile russe) se traduit par le « prêt-bail » à destination de l'URSS : ce char Valentine, bardé de slogans d'encouragement par ses ouvriers anglais sur la chaîne d'assemblage (le V de la victoire et le nom de Staline), est transporté jusqu'à un port, d'où il sera convoyé par mer jusqu'à Mourmansk. IWM

La famine, les épidémies se répandent : plus de 250 000 soldats tombent malades en décembre et janvier, un demi-million au printemps ! Et les conquérants doivent compter avec d'innombrables soldats soviétiques, ainsi que les partisans, qui menacent leurs lignes de communication.

Cette nouvelle forme de guerre implique de profonds bouleversements de mentalité. Comme le relatera un chroniqueur de l'*Infanterie-Division (mot.)* « Großdeutschland », « l'homme devient un animal. Il doit détruire pour survivre. Ce champ de bataille n'a rien d'héroïque […]. Le combat revient ici à sa forme la plus primitive, la plus animale ; celui qui ne voit pas bien, qui tire trop tard, qui n'entend pas les pas furtifs sur la terre devant lui lorsque l'ennemi approche est éliminé […]. La bataille ici n'est pas un assaut accompagné de hourras dans un champ couvert de fleurs. » Les soldats n'en finissent plus de critiquer leurs officiers ou la manière dont a été conduite l'invasion de l'Union soviétique. Le *Generalfeldmarschall* Walter von Reichenau aura ainsi la douloureuse surprise de découvrir des graffitis rageurs sur les murs des locaux d'état-major à la *6. Armee* : « Nous voulons retourner en Allemagne. » ; « Nous en avons marre. » ; « Nous sommes couverts de vermine et nous voulons rentrer chez nous. » ; « Nous n'avons pas voulu cette guerre. » Une décoration – la *Medaille Winterschlacht im Osten 1941/42* ou *Ostmedaille* – récompensant les survivants de l'hiver 1941-42 sera rebaptisée par la troupe, non sans une once de dérision et même de colère, « Ordre de la viande gelée ». Soixante-deux mille hommes sont condamnés durant l'hiver pour désertion, abandon de poste, repli non autorisé, tandis qu'apparaissent des « bataillons disciplinaires ».

Or, le temps joue en faveur de Staline. Malgré la perte de 6 millions de soldats depuis le 22 juin 1941, les armées soviétiques peuvent compter sur les inépuisables réserves humaines de la Russie. L'infrastructure industrielle a été déplacée vers l'Oural, entraînant la migration de plus de 17 millions de personnes, ce qui permettra à l'Empire communiste de produire 20 000 chars pour la seule année 1942 ; non sans mal, ni quelques défauts mécaniques, il est vrai. L'Allemagne, elle, se vide

◀ Du fond de leur tranchée enneigée, ces deux fantassins allemands préparent pour leur tir leur petit mortier *le.Gr.W 36* de *5cm*, une arme qui sera vite reléguée aux unités de seconde ligne en raison de son manque criant de puissance de feu. La réalité du front de l'Est impose à la *Wehrmacht* une mise à niveau de ses matériels : en fin d'année 1942, la mitrailleuse MG 42 remplacera avantageusement la MG 34 et les blindages des *Panzer* seront rapidement renforcés. © ECPAD/France/1941/ Photographe inconnu

de son sang. Selon le *Generalfeldmarschall* Wilhelm Keitel, la *Wehrmacht* « fondait de 60 000 à 70 000 hommes » par mois. Pour ménager le peuple allemand, le *Führer* n'a pas encore décrété la « guerre totale », et la production de blindés reste fixée à 600 exemplaires mensuels. Et l'entrée en guerre de l'Amérique, « l'arsenal des démocraties », selon le mot de Roosevelt, est de nature à faire pencher la balance industrielle en faveur des Alliés.

Toutefois, malgré la défaite de Moscou, Hitler n'a pas encore épuisé toutes ses chances de victoire. Son programme, fixé dans *Mein Kampf*, reste inchangé : écraser l'Union soviétique puis conclure la paix avec l'Empire britannique. Ce projet a été compromis par la résistance de l'Armée rouge, mais le raz-de-marée japonais sur l'Asie du Sud-Est, consécutif à l'attaque surprise de la base hawaiienne de Pearl Harbor le 7 décembre 1941, est de nature à lui donner un second souffle. La destruction des cuirassés *HMS Repulse* et *Prince of Wales* le 11 décembre 1941, la chute de Hong Kong le 25 décembre, de Singapour le 15 février 1942 – laquelle se traduit par la capture de 72 000 soldats –, l'expulsion des Britanniques de Birmanie en mai, associée à l'invasion nippone des Indes néerlandaises et des Philippines, ont en effet profondément ébranlé la Grande-Bretagne. *De facto*, le *Führer* acquiert la conviction qu'il convient de pousser plus loin l'avantage.

▲ Un semi-chenillé *Sd.Kfz. 10* transformé en automoteur antichar par le montage d'un… *Pak 35/36* de *3,7cm* totalement dépassé à l'hiver 1941. L'obus de ce canon est inoffensif pour tous les chars soviétiques (T-34 et KV) et il ne peut plus servir que contre les cibles faiblement protégées, véhicules non blindés et nids de mitrailleuses. AMC#E020372

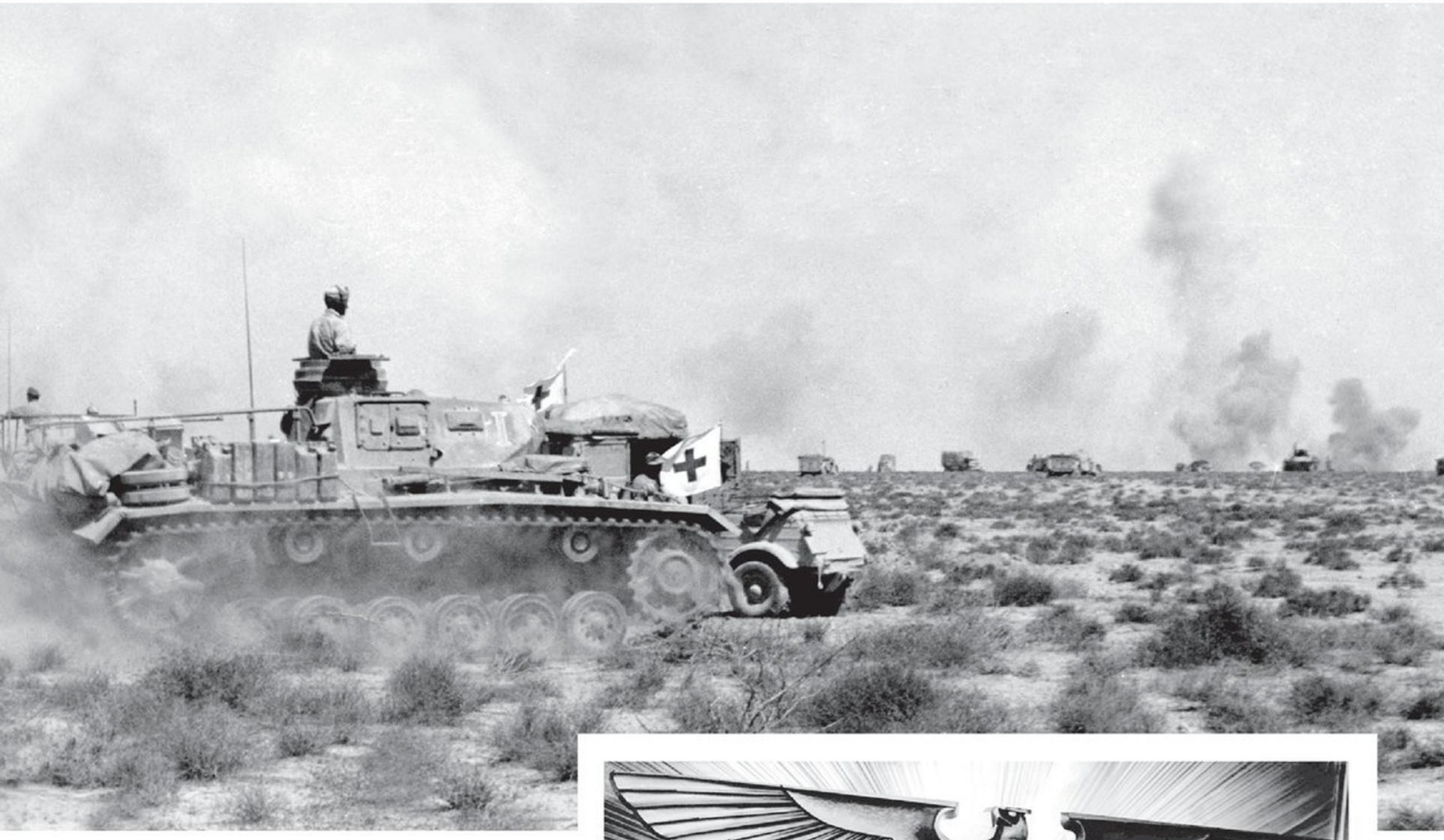
▼ Hitler a toujours voulu éviter la guerre sur deux fronts, mais le spectaculaire redressement de l'Armée rouge en décembre 1941 l'y contraint une année de plus, raison pour laquelle les *U-Boote* accentuent leur pression sur le trafic maritime à destination de la Grande-Bretagne. © ECPAD/France/1941/Photographe inconnu

Décourager la Grande-Bretagne… et vaincre la Russie !

Un effort particulier est donné en ce sens dans l'Atlantique. En janvier 1942, les *U-Boote* y envoient par le fond 416 000 tonnes de marchandises, 652 000 tonnes en février, 795 000 tonnes en mars, 665 000 tonnes en avril, 705 000 tonnes en mai ; l'apogée étant atteinte en juin avec 824 000 tonnes ! La moyenne mensuelle se maintiendra ensuite à 600 000 tonnes. L'Angleterre est menacée d'asphyxie, d'autant qu'elle n'a su empêcher les *Schlachtschiffe Scharnhorst*, *Gneisenau* et *Prinz Eugen* de rejoindre la mer du Nord à partir de Brest… en traversant la Manche, au nez et à la barbe des marins de la *Royal Navy* et des aviateurs de la *Royal Air Force* ! Cet exploit de taille, on s'en doute, est immédiatement exploité par la *Propaganda-Staffel*.

Deuxième frappe en Libye, où le *Deustches Afrika-Korps* d'Erwin Rommel, après une longue retraite, a repris l'offensive le 22 janvier avec l'aide de la *Luftflotte 2* d'Albert Kesselring revenue de l'*Ostfront*. Au même moment, la *Royal Navy* a subi un terrible revers lorsque des hommes-grenouilles italiens infiltrés dans le port d'Alexandrie sont parvenus à miner deux cuirassés et un cargo. Abandonnant le terrain conquis, la *8th Army* britannique reflue vers l'Égypte. Malte, pour sa part, subit des raids dévastateurs censés préparer une offensive aéroportée montée par les Allemands et les Italiens.

Hitler, cependant, ne souhaite pas la destruction d'un Empire britannique pour lequel il ne fait pas mystère d'avoir une certaine admiration. Les victoires du Japon l'inquiètent, dans le sens où elles nuisent à sa vision du monde dans laquelle la superpuissance allemande cohabiterait avec l'anglaise. Il s'agit d'abord et avant tout de contraindre Londres à conclure une paix de compromis, donc de porter des coups durs mais en rien mortels.



Le *Führer*, à cet égard, joue surtout sur la « peur », la « peur » de voir Malte capituler, la « peur » de voir Rommel entrer au Caire et à Jérusalem, la « peur » de voir la Turquie rejoindre l'Axe, la « peur » de voir l'Inde s'ouvrir aux Japonais, la « peur » de voir la Grande-Bretagne mourir étranglée par le blocus sous-marin, etc. En accumulant les victoires, Hitler compte bien décourager les Britanniques et obtenir la destitution de Churchill, si obstiné à combattre. Cet objectif, qui doit également mettre l'Amérique hors d'état de nuire – faute de contrôler l'Atlantique et de bénéficier d'une base de départ pour l'invasion de l'Europe occidentale –, est à concilier avec l'autre partie du programme, c'est-à-dire la destruction de l'Union soviétique. En ce sens, pas question de se contenter d'une solution de compromis timidement suggérée par quelques généraux et amiraux en décembre 1941, consistant en un recul général du front russe sur des positions plus solides en vue d'une guerre défensive contre Staline, ce pour mieux terrasser la Grande-Bretagne avec l'aide des Japonais. Il est au contraire nécessaire d'écraser le Russe en une campagne décisive, car sa disparition convaincra les Occidentaux, si besoin est, que le combat contre l'Allemagne nationale-socialiste est une entreprise vouée à l'échec. Occidentaux qui seront d'autant plus enclins

▲ Envoyé pour venir en aide à l'allié italien en mauvaise posture en Libye en février 1941, l'*Afrika-Korps* de Rommel est désormais devenu l'un des instruments d'Hitler pour mettre à mal l'Empire britannique pendant qu'il est embourbé en Russie. US Nara

▶ En février 1942, le *Reichstag* confie les pleins pouvoirs à Hitler, plaçant entre ses mains la destinée de l'Allemagne. Le pays fait alors bloc derrière son *Führer*, malgré le premier revers de taille subi par la *Wehrmacht* devant Moscou. Mais la défaite de Stalingrad fera s'élever les premières voix dissonantes, y compris au sein de l'Armée. US Nara

à négocier que le *Führer* aura retenu ses coups à leur encontre, priorité étant donnée à sa lutte contre le « judéo-bolchevisme ». Dès lors, l'essentiel de l'effort, comme l'année précédente, sera porté sur l'*Ostfront*. Compte tenu de la pénurie des effectifs, une offensive générale est à proscrire. Reste à sélectionner une cible. Leningrad ? Le siège, extrêmement meurtrier, s'y prolonge, mais la conquête d'une telle ville demeurerait surtout symbolique. Moscou ? La capture de la capitale soviétique, au milieu d'une puissante région industrielle et ferroviaire, est évidemment tentante, mais Hitler doit prendre en compte une donnée essentielle de la guerre : le carburant. S'étant procuré près de 9 millions de tonnes d'essence en 1941, le *Reich* avait dû prélever 1 540 000 tonnes sur ses réserves pour mener à bien ses opérations sur les différents théâtres. En décembre, l'Allemagne se retrouvait avec des stocks n'excédant pas 800 000 tonnes pour ses besoins civils et militaires, soit l'équivalent d'une consommation mensuelle. Au mieux, malgré l'accroissement de la production de pétrole synthétique, les sources d'approvisionnement ne peuvent lui fournir qu'environ 12 millions de tonnes de pétrole brut par an. Pire encore, les puits de pétrole de Roumanie sont de moins en moins rentables, passant de 8,7 millions de tonnes produites en 1937 à 5,5 millions en 1941. La machine de guerre allemande va-t-elle être à sec ? Une telle hypothèse réduit la marge de manœuvre stratégique du *Führer* et l'incite, évidemment, à l'offensive. Le dictateur va donc jouer son va-tout sur un objectif susceptible à la fois de permettre à l'Allemagne de piller l'or noir ennemi et de définitivement vaincre Staline. De fait, le Caucase apparaît comme la cible tout indiquée. Les Soviétiques y extraient 90 % de leur pétrole. S'en emparer conduira l'Armée rouge à perdre toute capacité de manœuvre, d'autant que la « route d'Iran », par laquelle transite également l'aide anglo-américaine, sera coupée. Mieux encore, en lançant ses armées à l'assaut de cette région, Hitler laisse croire aux Britanniques qu'il couve un gigantesque plan d'invasion du Moyen-Orient, invasion dont les forces du front russe constituent la branche Nord, tandis que Rommel y jouera le rôle de branche Sud : après avoir été vaincue par l'Empire du Soleil levant en Asie, la Grande-Bretagne sera peut-être tentée, cette fois-ci, de négocier la paix pour éviter à ses possessions arabes de subir le même sort ! Ou comment faire d'une pierre trois coups : assurer à l'Allemagne l'indépendance énergétique, acculer les bolcheviques à la reddition et persuader les Anglais que la paix reste la meilleure manière d'en finir avec un conflit désastreux. Telles sont donc les intentions hitlériennes, conséquence logique, voire inévitable, de la situation militaire en ce début d'année 1942. Staline, de son côté, se voit soumis à d'autres impératifs. L'Armée rouge a souffert du fiasco de sa contre-offensive d'hiver et ses formations doivent être reconstituées. Mais le *Vojd* tient encore à conserver la haute main sur ses généraux. Comme Hitler, il n'a pas perdu l'espoir de reprendre l'initiative par des contre-attaques hardies. Comme Hitler, il n'est pas sans inquiétude pour l'avenir et s'efforce de multiplier les sourires aux Alliés afin d'obtenir de leur part une assistance diplomatique, matérielle et, surtout, stratégique par la création d'un « second front ».

Car les deux dictateurs ne peuvent manquer d'ignorer que l'un et l'autre sont arrivés à un tournant du conflit. C'est cette année, et sur le front russe, que le sort des armes se jouera. ■

▲ Adolf Hitler rend visite à des soldats blessés de retour du front de l'Est dans un train sanitaire. Le coût humain payé par l'*Ostheer* est sans commune mesure avec les précédentes « promenades de santé » de la *Wehrmacht*. US Nara

▼ Fusiliers soviétiques armés de fusils antichars PTRD-41 et PTRS-41 de 14,5 mm, des armes redoutables apparues lors de la défense de Moscou et qui poseront encore bien des problèmes aux Allemands en 1942. DR

2 UN OURAGAN EN ÉTÉ

L'OFFENSIVE VERS STALINGRAD ET LE CAUCASE

Dimanche 28 juin 1942, la fine fleur de la *Wehrmacht* part à l'assaut du sud de l'Union soviétique. Il était temps ! L'Armée rouge vient de subir une succession de défaites, aussi bien dans le secteur de Kharkov qu'à Sébastopol, tombée aux mains des divisions d'Erich von Manstein après un siège éprouvant. Pendant plusieurs semaines, rien ne semble devoir interrompre la marche victorieuse des *Panzer*. Mais l'immensité du territoire à conquérir, doublée du manque de moyens des Allemands, finit par remettre en cause un succès que d'aucuns, au Grand quartier général du *Führer*, jugeaient pourtant imminent.

28 mars 1942, Rastenburg, Prusse-Orientale. Après s'être longtemps contenté de directives générales sur la stratégie à suivre sur l'*Ostfront*, Adolf Hitler passe aux actes. Alors que le *Chef des Generalstabes des Heeres*, le *Generaloberst* Franz Halder, souhaite s'en prendre à Moscou, le *Führer* oriente au sud le centre de gravité de l'Armée allemande : tout d'abord, deux *Heeresgruppen*, l'une depuis Koursk et Kharkov, l'autre à partir de Taganrog, auront pour mission d'encercler les armées soviétiques massées entre le Donets et le Don avant de conquérir le Caucase.

« Fall Blau »

Toutefois, dans les jours qui suivent, Hitler impose à nouveau le *Führerprinzip*, refusant d'accorder toute latitude au *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock, « patron » de la *Heeresgruppe Süd*, en vue de l'exécution des opérations prévues. En conséquence, il rédige lui-même ce que sera la Directive n° 41 datée du 5 avril 1942. Les attaques allemandes s'effectueront en deux secteurs du front de l'Est. Dans la partie septentrionale, l'opération « Nordlicht » devra aboutir à la

chute de Leningrad, mais c'est au sud que sera porté l'effort principal. Le « Fall Blau » se décompose en effet en quatre phases :

- 1/ Percée de la *2. Armee* et de la *4. Panzer-Armee* vers Voronej, sur le Don ;
- 2/ Anéantissement des forces soviétiques à l'est de Kharkov ;
- 3/ Conquête de Stalingrad par la *2. Armee* et la *4. Panzer-Armee* venues du nord et par la *17. Armee* et la *1. Panzer-Armee* venues du sud ;
- 4/ Déferlement sur le Caucase de la *1. Panzer-Armee* de von Kleist : « Hitler me dit que nous devions nous emparer des terrains pétrolifères avant l'automne, sans quoi l'Allemagne ne pourrait continuer la guerre. » explique le général. Un détachement spécial de 10 000 hommes, la « Brigade pétrolifère Caucase », est mis sur pied pour relancer l'activité des puits de pétrole !

Pourtant, les objectifs de la campagne sont d'emblée frappés d'équivoque. En apparence, et comme l'année précédente, l'économie prime : le Caucase est bel et bien la cible. « Stalingrad », confiera Kleist après la guerre, « n'était au début, pour ma *Panzer-Armee*, rien de plus qu'un nom sur la carte. » Cependant, Hitler exige de détruire l'Armée rouge, dans la mesure où le dictateur a été informé par ses services de renseignements que l'URSS aurait prétendument atteint son point de rupture démographique… Au fond, le dictateur se ménage plusieurs opportunités selon l'évolution de l'offensive qu'il programme contre Staline. Et pour mieux imposer ses vues, il se permet, comme toujours, de court-circuiter l'*Oberkommando der Wehrmacht* (l'*OKW*, l'état-major des forces armées allemandes) et l'*Oberkommando des Heeres* (l'*OKH*, l'état-major de l'armée de Terre) en maintenant des contacts personnels avec les officiers supérieurs sur le terrain tout en cloisonnant les informations. Il est vrai que l'Armée allemande n'est pas parvenue à effacer les rigueurs de son premier hiver en territoire ennemi. Malgré les remplacements, elle n'aligne plus, à l'Est, que 2 635 000 soldats, ce qui révèle un déficit net de 625 000 hommes. Pour combler les pertes découlant de la contre-offensive soviétique d'hiver, il a fallu racler les fonds de tiroir, entamer une véritable « chasse à l'homme », quitte à prélever dans l'industrie. Pourtant, lorsque s'achève l'hiver, les divisions du groupe d'armées Sud sont réduites à 50 % de leurs effectifs et celles des groupes d'armée Nord et Centre à 65 %. La *Heeresgruppe Süd*, chargée de réaliser « Fall Blau », bénéficie en priorité des renforcements, mais les deux tiers de ses divisions d'infanterie n'atteignent que 85 % de leur puissance théorique. De surcroît, il a fallu pour habiller Pierre, déshabiller Paul : lorsque débute l'offensive caucasienne, la force opérationnelle des divisions des groupes d'armées Nord et Centre ne dépasse pas 50 % de sa valeur théorique faute d'approvisionnements.

De sorte que si l'Allemagne engage 71 divisions dans l'opération (dont 9 blindées, 7 motorisées, 46 d'infanterie, 4 de chasseurs, 2 de montagne et 3 de sécurité), c'est-à-dire un million d'hommes, elle doit impérativement leur adjoindre 22 divisions hongroises, roumaines, italiennes, slovaques et croate. Ces formations seront plus spécifiquement chargées de couvrir les flancs de l'assaillant, le long du Don notamment. Le Haut commandement allemand est parvenu à obtenir de Bucarest et de Budapest la levée de nouveaux contingents pour l'Est. Mussolini a également tenu à renforcer son corps expéditionnaire. À l'automne 1942, ses troupes comprendront, en Russie, 230 000 hommes, 16 700 véhicules, 1 150 tracteurs d'artillerie, 4 500 motocyclettes, 25 000 animaux de trait, 940 canons et 64 avions. Cette générosité s'effectue aux dépens du théâtre méditerranéen, d'autant que les soldats italiens affectés à l'Est bénéficient du matériel le plus moderne. Généralement combatives et courageuses, ces troupes souffrent, à des degrés variables, du mépris que leur vouent les Allemands. Prisonnière de ses stéréotypes racistes, la *Wehrmacht* renâcle à doter ces unités d'un armement identique au sien, persuadée qu'elles seront incapables de l'employer avec efficacité !

◀ Le « Fall Blau » a été déclenché, et ces blindés de la *SS-Division (mot.)* « Wiking » (un chasseur de chars Marder III à canon russe de 76,2 mm au premier plan et un char *Panzer III Ausf. J* ou *Ausf. L* au second) se ruent, en juillet 1942, vers la ville hautement stratégique de Rostov-sur-le-Don. Ce verrou du Caucase fera l'objet d'âpres combats.
US Nara

▼ Un char hongrois 38M Toldi I, dans les faits bien incapable de se mesurer aux T-34 soviétiques. Cette copie magyare du Landsverk L-60B suédois a pour armement principal un canon de… 20 mm ! Les Armées des alliés du *Reich* sont très mal équipées en matériel pour affronter l'Armée rouge, d'autant que les Allemands ne leur délivrent de l'armement lourd (notamment des canons antichars, qui leur font cruellement défaut) qu'avec grande parcimonie en raison de leurs propres besoins.
Fortepan

Par ailleurs, Roumains et Hongrois ne s'entendent pas, ce qui oblige l'*OKH* à séparer leurs armées avec quelques-unes de ses divisions. Il n'y a guère que les Italiens qui, contrairement à ce qui a souvent été écrit, trouvent relativement grâce aux yeux des nazis.

Pour cette nouvelle offensive estivale, les forces de frappe du *III. Reich* demeurent plus que jamais ses divisions blindées et sa *Luftwaffe*. Tout d'abord, neuf *Panzer-Divisionen* sont mobilisées pour « Fall Blau », regroupant 1 700 chars et canons d'assaut. Elles bénéficient d'une plus grande mobilité grâce à l'accroissement du parc de véhicules blindés tout-terrain affectés au transport de l'infanterie. Leur puissance de feu a été considérablement accrue par la multiplication des canons d'assaut et automoteurs fabriqués à partir d'un châssis de char léger ou moyen et dotés d'une pièce de *7,5cm* ou de 76,2 mm de prise (*Panzerjäger* type Marder). Pour tenir compte du danger que suscitent les T-34 et les KV soviétiques, des modèles de *Panzer* pourvus d'un blindage renforcé, d'une artillerie plus dévastatrice et à plus longue portée ont été mis à l'étude. En attendant leur entrée en scène, les chars existants sont améliorés : le *Panzer III* est armé d'un canon long de *5cm* et de plaques de blindage frontales supplémentaires, tandis que le *Panzer IV* hérite d'un tube de *7,5cm* long qui lui permettra de percer le blindage des KV-1. De son côté, l'aviation allemande – qui a perdu 2 000 avions en Russie l'année précédente – a été complétée par des unités venues de Méditerranée et des

▲ Gros plan sur un L6/40 du *LXVII° Battaglione Bersaglieri Corazzato* (avec à son bord un bersaglier que l'on reconnaît parfaitement à son casque orné de plumes de coq de bruyère) de la *8ª Armata* italienne qui manque, elle aussi, à l'instar de ce char léger armé d'un canon de 20 mm, de « punch » pour peser réellement face à l'Armée rouge. Photo Tajer

▶ *Panzer III Ausf. J* de la *24. Panzer-Division* (ancienne *1. Kavallerie-Division*, d'où l'insigne rappelant son origine et ses traditions) déployés en protection d'une colonne lors du « Fall Blau ». Les canons courts de *5cm* et *7,5cm*, bien trop limités face aux 76,2 mm russes, commencent à céder la place aux tubes longs, au grand soulagement des équipages. Bundesarchiv Bild-101I-218-0528-06 (Thiede)

◀ Junkers Ju 87 D Stuka, dont la précision des frappes est toujours autant appréciée en appui des troupes. C'est la *Luftflotte 4* du *Generaloberst* Wolfram von Richthofen qui couvre les opérations du « Fall Blau », mais plus le temps passera et plus elle éprouvera de grandes difficultés à faire le grand écart entre Stalingrad et le fin fond du Caucase. BPK, Berlin, Dist. RMN/ Benno Wundshammer

▼ *Landser* patrouillant sur la ligne de front de Sébastopol, abcès de fixation de la *Wehrmacht* érigé par les Soviétiques en Crimée. À l'été 1942, la péninsule, avec ses troupes de l'Armée rouge massées dans la forteresse et la tête de pont de Kertch, constitue en effet une épine dans le flanc de l'offensive méridionale d'Hitler en fixant la *11. Armee* du *Generaloberst* Erich von Manstein. NIOD

réserves basées en Allemagne. Elle aligne 1 700 appareils dans le secteur tenu par le groupe d'armées Sud, ce qui représente les deux tiers de ses effectifs sur le front de l'Est.

Les objectifs imposés par le *Führer* n'en soulèvent pas moins de lourdes problématiques logistiques. La *Heer* doit manœuvrer à partir d'une ligne de front longue de 500 km, sachant que Bakou se trouve à plus de 750 km de ses positions méridionales. Or, la densité ferroviaire de cette zone d'opérations reste très faible, puisque la seule ligne de chemins de fer d'importance menant au Caucase passe par le pont de Rostov-sur-le-Don. Mais nul ne proteste sérieusement parmi le Haut commandement allemand. Aucun plan de rechange crédible n'est d'ailleurs proposé. Du reste, la suite des événements va encourager les généraux du *Reich*… Et tout d'abord, en Crimée.

Désastres soviétiques à Kertch…

La Crimée faisait partie des objectifs prioritaires de l'opération « Barbarossa ». Et pas simplement d'un point de vue militaire : « La Crimée », déclarait Hitler en 1941, « doit être nettoyée de tous ses habitants et mise en valeur uniquement par les Allemands. Elle doit recevoir un *Hinterland* aussi large que possible, qui deviendra, comme elle-même, un territoire du *Reich*. » ; « Grâce à une autoroute, », prophétisait-il le 5 juillet 1941, « les Allemands pourraient découvrir la beauté de la Crimée, notre version à nous de la Riviera italienne ou française. » La beauté du pays avait cependant, semble-t-il, quelque peu échappé aux *Grenadiere* de la *11. Armee* d'Erich von Manstein qui n'avaient pas réussi à s'emparer de la totalité de la presqu'île. Depuis le 26 novembre 1941, les divisions de Manstein assiégeaient Sébastopol. Malgré le froid et les difficultés logistiques, elles étaient parvenues à repousser les troupes d'assaut soviétiques débarquées à Feodosia. De son côté, grâce au gel du détroit et à la pugnacité de la flotte de la mer Noire, au cours de l'hiver, l'Armée rouge avait renforcé sa tête de pont dans la péninsule de Kertch. De fait, les Soviétiques avaient regroupé à Kertch trois armées impressionnantes, comprenant 17 divisions d'infanterie, 2 de cavalerie, 3 brigades d'infanterie et 4 brigades blindées. Pour Berlin, pas question de prendre Sébastopol puis de partir à l'assaut du Caucase sans éliminer une telle menace !

Or, le *Generaloberst* von Manstein, futur *Generalfeldmarschall* à compter du 1er juillet 1942, ne dispose pas d'effectifs nombreux. Sa *11. Armee* engerbe cinq *Infanterie-Divisionen* renforcées par la *22. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Wilhelm von Apell et le 7e corps roumain. En d'autres termes, l'officier allemand se bat à 1 contre 3 face à un adversaire retranché dans une position apparemment inexpugnable, derrière un fossé antichar de 10 mètres de large et de 5 mètres de profondeur sur une ligne d'une quinzaine de kilomètres. Le terrain est constellé de tranchées, de

barbelés, de mines et de nids de mitrailleuses. Bref, beau défi pour l'initiateur de la percée de Sedan… et sinistre cauchemar pour le simple soldat ! À première vue, il paraît envisageable d'attaquer au nord de la tête de pont afin d'éliminer un saillant résultant de la déconfiture hivernale de la 18e division roumaine, mais l'idée n'a pas échappé au commandement soviétique. Reste alors le sud, qui n'est autre que le point fort du dispositif adverse. Paradoxalement, c'est là que Manstein a choisi de frapper, simplement parce que personne ne l'y attend vraiment. Selon son plan baptisé « Trappen Jagd », le *XXX. Armee-Korps* du *General der Artillerie* Maximilian Fretter-Pico – soit 3 divisions d'infanterie ainsi que la *22. Panzer-Division* – percera le dispositif ennemi avant de remonter vers le nord afin de prendre à revers les Soviétiques, tandis que les deux *Infanterie-Divisionen* du *General der Infanterie* Mattenklott les auront fixés au nord ;

▶ Colonne de l'Armée royale roumaine photographiée sur le front de la péninsule de Kertch. Ce convoi est entièrement motorisé, ce qui est rare chez les Roumains, dont le parc automobile est des plus réduits, les véhicules étant surtout hippomobiles et la troupe se déplaçant à pied. En revanche, Bucarest dispose de troupes d'élite : des chasseurs de montagne (*Vânători de munte*). Très appréciés des Allemands, ceux-ci sauront s'appuyer dessus, en Crimée comme dans le Caucase. NAC

Manstein cherche purement et simplement à encercler le gros de ses adversaires. En outre, le chef de la *11. Armee* peut compter sur un atout maître, en l'occurrence le *VIII. Flieger-Korps* de Wolfram von Richthofen.

Le 8 mai 1942, à 3h15, l'offensive allemande démarre en fanfare. La *Luftwaffe* fracasse les positions soviétiques, tandis que les *Landser* de la *132. Infanterie-Division* contournent le fossé antichar par la mer, au moyen de canots d'assaut, et débordent les défenseurs. Le soir venu, le *XXX. Armee-Korps* a obtenu la percée. La brèche est large d'à peu près 5 kilomètres. Le lendemain, Manstein ordonne à la *22. Panzer-Division* d'exploiter vers le nord. Cependant, la progression de la division s'avère difficile. La résistance russe s'est durcie et la pluie a transformé le sol en bourbier, dans lequel les *Panzer* restent « collés ». Mais avec le retour du soleil et l'amélioration des conditions climatiques, la poussée des mécanisés reprend de plus belle, de sorte que la mer d'Azov est finalement atteinte dans la journée du 11 mai. Dès lors, la totalité de la 51e armée soviétique est prise dans la nasse. Le 16 mai 1942, les Allemands entrent dans Kertch. En à peine douze jours, la *11. Armee* a atteint tous ses objectifs, s'emparant de 176 566 hommes, 347 chars, 3 476 pièces d'artillerie et 400 avions. « Bons à rien ! », tempête Staline, qui ne découvrira l'étendue des pertes qu'au bout d'une semaine et demie. « C'était une si belle opération ! »

... KHARKOV...

C'est que le *Vojd* nourrit plus que jamais des ardeurs belliqueuses. L'enlisement de son offensive d'hiver ne l'a, sur ce point, nullement découragé. Il est vrai qu'en apparence, l'Armée rouge a le nombre pour elle : 5,6 millions d'hommes (deux fois plus que l'Allemagne), 44 900 canons et mortiers, 1 720 lance-roquettes, 4 065 chars, 3 855 avions – hors réserve stratégique.

L'infanterie a notamment bénéficié d'un renforcement de son artillerie,

▶ Soldats soviétiques faisant leur reddition à la *22. Panzer-Division* (dont on aperçoit des *Panzer II* au fond) lors de la réduction de la tête de pont de Kertch en mai 1942. Manstein signe alors son premier succès retentissant de l'été, et il a désormais les mains libres pour s'occuper de la place forte de Sébastopol qui lui tient résolument tête depuis des mois… Bundesarchiv Bild-F016237-0022A (o.Ang.)

incluant des pièces antichars. Un effort particulier a été accordé aux tanks. Les formations blindées ont été restructurées au sein de corps blindés regroupant trois brigades de chars et une d'infanterie, c'est-à-dire un total de 7 800 hommes, 168 chars, 32 canons de 45 mm ou de 76 mm, 20 canons antiaériens, 44 mortiers. Elles sont soutenues par des corps de cavalerie comptant à la fois des unités hippomobiles et des éléments mécanisés, chacun d'entre eux engageant 10 000 à 20 000 soldats servis par une cinquantaine de chars. Les cavaliers se révèlent en effet extrêmement mobiles en zone boisée ou marécageuse et capables de conduire des raids d'envergure – au prix d'une économie de carburant non négligeable. La survivance de cette Arme illustre un certain pragmatisme de la *Stavka* (le Grand état-major soviétique), laquelle cherche ici à exploiter au mieux ses atouts en tenant compte des difficultés – et du potentiel – du terrain. La réorganisation touche également les autres branches de l'armée. De manière à mieux faire face aux besoins des troupes en première ligne, l'artillerie est regroupée en une série de régiments spécialisés (barrage, antichars, mortiers…). De surcroît, l'aviation a été richement dotée, recevant 822 appareils supplémentaires en février, 1 352 en mars, 1 423 en avril. Elle commence à être répartie en armées aériennes autonomes – à l'instar des flottes aériennes allemandes – subordonnées aux fronts, ce qui lui fait gagner en flexibilité et améliore la coordination interarmes. Enfin, l'armement employé apparaît bien plus moderne qu'au cours de l'année précédente.

Mais les pertes subies depuis le début de la guerre ont décimé bien des unités, de même que le corps des officiers, phénomène qu'aggrave la tendance de la *Stavka* à créer des divisions davantage qu'à compléter celles qui existent déjà. De même, alors que le Japon est profondément engagé contre la Chine et les puissances alliées, Moscou s'obstine à maintenir en Sibérie une quarantaine de divisions regroupant plus d'un million d'hommes. En définitive, chaque division d'infanterie ne compte que 7 000 à 10 000 hommes, alors qu'elle devrait en posséder 12 795 ! De manière générale, le personnel manque encore de formation et d'expérience. La doctrine d'emploi des chars n'est pas encore rodée, ni au plan tactique, ni même opérationnel, dans la mesure où les nouveaux corps blindés manquent considérablement d'appui logistique – lequel doit être fourni par les grandes unités auxquelles sont jointes ces formations, alors que la coopération interarmes reste l'un des points faibles de l'Armée rouge.

◥◥ Artilleurs d'une pièce ZiS-3 de 76,2 mm à l'œuvre sur le front méridional en 1942. Ce redoutable canon est surnommé « Ratsch-Bumm » par les Allemands, onomatopée justifiée par le fait que les Soviétiques l'utilisent souvent à courte portée contre les *Panzer*, les équipages entendant alors le coup de départ après l'impact de l'obus. DR

◥ Charge, sabre au clair, de cavaliers soviétiques. L'Armée rouge ne renoncera jamais aux unités montées, qui s'avèrent très mobiles dans les zones boisées ou marécageuses et se montrent capables de conduire des raids d'envergure. C'est aussi un sérieux moyen de mobiliser pour la « Rodina » les Cosaques qui n'ont pas rallié la cause nazie. Archives Caraktère

▶ Batterie de canons antichars M1937 de 45 mm (copie soviétique du *Pak 35/36* de *3,7cm* allemand) prête à accueillir l'« envahisseur fasciste ». Sur un terrain plat comme la main, sans camouflage, l'espérance de vie de leurs servants est des plus réduites ! Heureusement qu'il s'agit d'une photo de propagande prise en juin 1942 sur le front Sud. DR

▲ Bien dissimulés dans un bosquet, ces artilleurs soviétiques d'une même pièce M1937 de 45 mm viennent d'effectuer un « tir courbe » sur une cible à très courte distance. L'un d'eux enfourne un second obus au cours de ce qui semble être un exercice. Notez le très jeune âge de ces servants. DR

▶ à droite, les deux photos du bas : Deux clichés d'un même reportage montrant des *Panzer-Grenadiere* s'approchant de T-34 détruits par leurs *Panzer* ou devant leurs lignes par des *Pak*. Les armes sont sous le bras, mais la méfiance est de mise à en juger par les visages tendus de ces hommes, car un tankiste soviétique survivant peut se cacher derrière une épave ou se tapir dans les herbes hautes et faire feu à tout moment. C'est comme ça que Hilmar Wäckerle, chef du régiment *SS* « Westland » de la « Wiking », a été tué un an auparavant. © ECPAD/France/1942/Heine

Les brigades de chars peinent à acquérir une structure cohérente : elles regroupent à la fois des chars légers (T-60), moyens (T-34) et lourds (KV), à la vitesse, l'autonomie et la puissance de feu variables, et trahissent encore les incertitudes de l'Armée rouge à leur sujet. L'artillerie elle-même reste mal employée, car les généraux soviétiques ne prennent pas la peine de concentrer leurs pièces à haute densité – ou manquent d'armement pour le faire. Enfin, l'Armée rouge surmonte tout juste son immobilité : ayant irrémédiablement perdu 159 000 véhicules (c'est-à-dire 58,3 % du parc initial) en 1941, elle n'en a reçu, en compensation, que 166 300.

Malgré ces carences, le *Vojd* prévoit d'attaquer sur l'ensemble du front, réactivant la stratégie suivie depuis le début de l'invasion pour balayer, sinon affaiblir l'ennemi. À la demande du maréchal Timochenko, chef du Front du Sud-Ouest, l'effort sera plus poussé dans le secteur de Kharkov, de manière à dégager la Crimée et à libérer l'Ukraine, ce qui contraindrait les Allemands à rompre le blocus de Leningrad pour colmater cette brèche méridionale. Ce faisant, Staline et ses généraux, comme auparavant, dispersent leurs forces, réduisant l'impact de chacun des coups qu'ils veulent porter. Les Allemands, de leur côté, ont regroupé de puissantes formations autour de Kharkov. L'opération « Fredericus », prévue pour le 18 mai 1942, vise la destruction de la tête de pont constituée par Timochenko dans la zone de Barvenkovo. Mais six jours avant la date retenue pour le déclenchement des hostilités, c'est Timochenko qui attaque avec 640 000 hommes, 1 300 chars, 13 000 canons et plus d'un millier d'avions ! Dans les rangs allemands, la surprise est totale, les services de renseignements n'étant pas parvenus à déceler les intentions des généraux soviétiques. Débordé, le *VIII. Armee-Korps* du *Generaloberst* Walter Heitz lâche prise. La 28e armée russe progresse ainsi de 25 kilomètres au cœur du dispositif ennemi, la 6e deux fois plus. Pendant deux journées entières, la *Wehrmacht* paraît devoir subir les affres d'un « Blitzkrieg » à la sauce soviétique. Récemment conquise, Kharkov va-t-elle devoir être abandonnée ? La *6. Armee* de Friedrich Paulus – il en a pris le commandement le 5 janvier 1942 – est aux premières loges. Sévèrement malmenée par les divisions de Timochenko, elle perd une quinzaine de bataillons en trois jours. Paulus demande à se replier, mais le Grand quartier général du *Führer* en décide autrement. Halder, puis Hitler lui-même, a réalisé que Timochenko, soucieux de faire avancer ses troupes, néglige d'assurer ses flancs-gardes. L'occasion doit être saisie coûte que coûte ! La *1. Panzer-Armee* de Kleist prendra à revers le Front du Sud-Ouest en partant du sud, tandis que la *6. Armee* contre-attaquera au nord. De cette manière, les imprudents Soviétiques se retrouveront encerclés.

Cette variante de « Fredericus », engageant 636 000 soldats, 1 000 *Panzer*, 16 000 canons, obusiers et mortiers, ainsi que 1 200 appareils de la *Luftwaffe*, est déclenchée le 17 mai. Forts de l'expérience des équipages et de leur souplesse tactique, ainsi que de l'appui aérien, les *Panzer* sont maîtres de la steppe. Pour leur part, les Soviétiques préfèrent mourir sur place, allant jusqu'à expédier contre les chars allemands des chiens porteurs de mines et d'explosifs ; toutefois, les malheureux animaux habitués aux odeurs des blindés russes avec lesquels ils avaient été entraînés se trompent de cibles et se retournent contre leurs maîtres ! Mêlée sanglante, certes, mais Kleist progresse vite, très vite même, au point que chez l'adversaire, certains prennent conscience de la nature du péril. Ainsi, le général Vassilevski, après consultation du chef d'état-major de la 57e armée, informe Staline que la situation est critique, qu'il faut

interrompre l'offensive et « remballer la marchandise » avant qu'il ne soit trop tard. Mais le *Vojd* s'y refuse, de même que Timochenko et son commissaire politique mandaté par Staline, Nikita Khrouchtchev. Finissant par réaliser que le désastre couve, ce dernier contacte à son tour Vassilevski, qui, peu désireux d'essuyer un nouveau refus stalinien, lui rétorque que, en sa qualité de membre du *Politburo*, il est à même d'en référer directement au premier Camarade…

Que de temps perdu, alors que la manœuvre en tenailles des Allemands se dessine ! Le 23 mai, à Balakleïa, les unités motorisées de Kleist opèrent leur jonction avec les troupes de Paulus. Deux armées soviétiques ont été saignées à blanc, deux autres sont encerclées. Par centaines, par milliers, les *Frontoviki*, qui quelques jours auparavant se voyaient encore parader le long des avenues de Kharkov, tentent de sauver leur vie en quittant la poche. Certains se faufilent, d'autres montent à l'assaut des lignes allemandes. Vague après vague, ils sont taillés en pièces par les MG 34 et les *Panzer*. À la fin mai, dans les bureaux moscovites, il faut bien se rendre à l'évidence : l'Union soviétique a subi une nouvelle hécatombe militaire. Alors que les Allemands déplorent la perte de 20 000 hommes, près de 280 000 *Frontoviki* ont été mis hors de combat, ainsi que 652 chars et 5 000 canons et mortiers. Une vingtaine de divisions de fusiliers, 7 grandes unités blindées et 7 brigades cuirassées ont littéralement cessé d'exister. Pour calmer le jeu et essayer de restaurer le moral du peuple russe, le Bureau d'information soviétique dénature quelque peu la vérité, affirmant que l'offensive sur Kharkov n'était qu'une manœuvre préventive. Dans les communiqués de guerre émis par le Kremlin, les pertes allemandes sont doublées, tandis que celles du Front du Sud-Ouest sont réduites de moitié. Quant aux journalistes occidentaux, ils sont invités à visiter un camp de 600 à 700 prisonniers allemands… parfaitement optimistes sur les chances de victoire du *Reich* !

Côté allemand, l'heure est désormais aux réjouissances. Paulus devient la coqueluche des médias nationaux-socialistes, heureux de dégoter un officier supérieur qui n'appartienne pas à la très aristocratique, mais aussi omniprésente, caste des généraux prussiens.

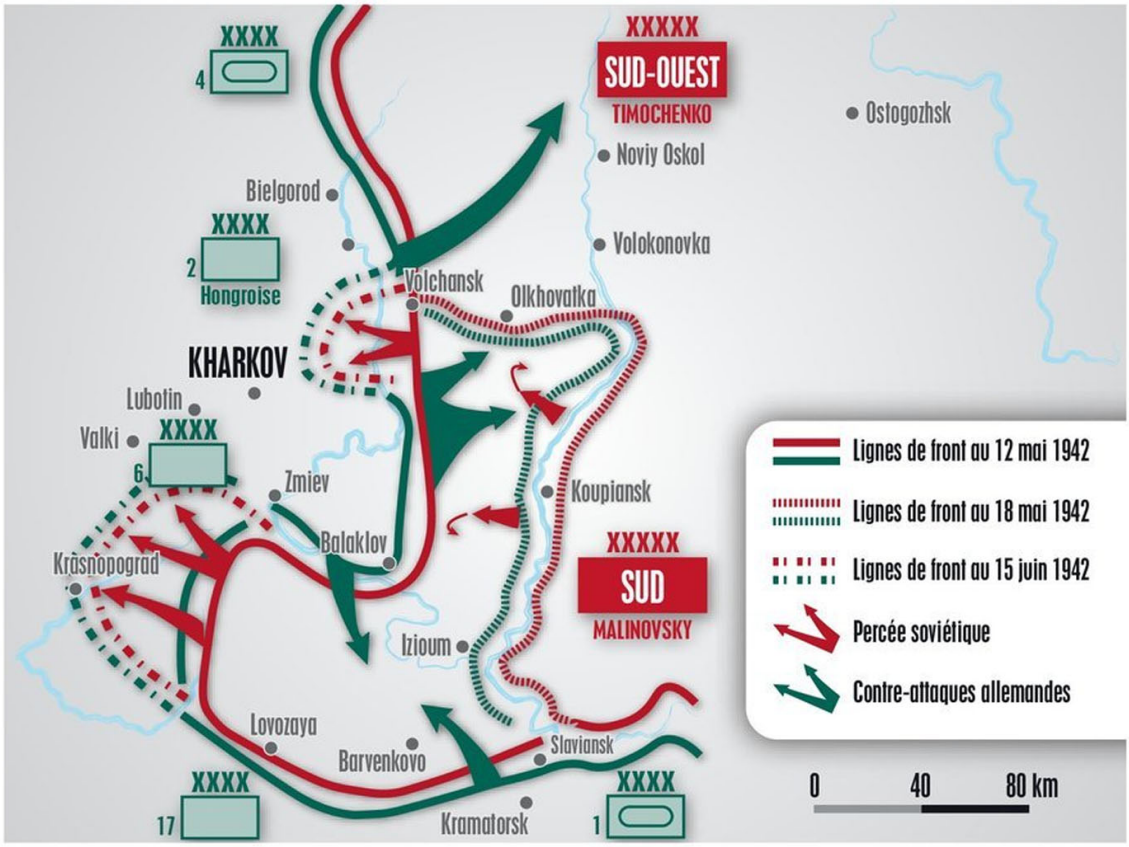
▲ L'enfer se déchaîne sur les positions soviétiques, matraquées par l'artillerie lourde ou les *Stukas*. Des semi-chenillés transport de troupes *Sd.Kfz. 251* (dont un *Sd.Kfz. 251/10* armé d'un *Pak 35/36* de *3,7cm* au premier plan) filent vers leur objectif, leurs membres d'équipage et passagers captivés par le « spectacle » se déroulant au loin.
Archives Caraktère

Toujours soucieux de s'attirer le soutien de certains officiers, Hitler lui décerne la *Ritterkreuz* et le félicite du « succès de la *6. Armee* face à un ennemi jouissant d'une écrasante supériorité numérique ». En d'autres termes, le « héros de Kharkov » est aussi bien considéré en Allemagne que peut l'être Erwin Rommel, le glorieux « Renard du désert ». Kertch nettoyée, Kharkov sauvée, le Front du Sud-Ouest écrasé, reste à conquérir Sébastopol, dernière étape avant la mise à exécution du « Fall Blau » proprement dit.

... ET SÉBASTOPOL !

La liquidation des armées de Timochenko autorise Manstein à accélérer la chute du « Gibraltar de la mer Noire » ; le surnom est amplement mérité. Sous le commandement du général Petrov et de l'amiral Oktchabrski, la zone est occupée par 8 divisions et 3 brigades de fusiliers-marins, totalisant 106 000 soldats appuyés par 606 pièces d'artillerie, 2 000 mortiers, 38 chars et 109 avions. Pour les Allemands, le terrain, broussailleux, entrecoupé de ravins, se prête fort mal à de rapides progressions, ce d'autant que trois lignes de défense ont été mises en place. La première est formée d'obstacles et de champs

La seconde bataille de Kharkov, mai-juin 1942



▲ Suite du reportage de la page précédente, les grenadiers allemands inspectant et se déployant autour d'un char léger T-70 dont l'équipage a été fauché par les balles en évacuant son engin. Derrière, un T-34 modèle 1941 achève de se consumer.
© ECPAD/France/1942/Heine

de mines. La seconde, qui relie la vallée de Belbek au golfe de Severnaïa, inclut de nombreux forts et bunkers, dont les plus importants ont été baptisés « Staline », « Volga », « Guépéou », « Sibérie », « Molotov », « Lénine », « Oural », « Tchéka », « Maxime Gorki I » et « Maxime Gorki II ». La troisième, enfin, ceinture la ville de part en part grâce à ses tranchées, ses positions d'artillerie et ses nids de mitrailleuses. Pour s'emparer de la forteresse, Manstein ne peut pas compter sur les *Panzer*, car ils sont réservés au « Fall Blau ». Lui reste alors son infanterie, qui atteint à peine 200 000 hommes. Ses cartes maîtresses, ici, se nomment *Luftwaffe* et Artillerie. Le puissant *VIII. Flieger-Korps* est de la partie, malgré de pressantes demandes émanant d'autres secteurs de l'*Ostfront*. Par ailleurs, le *Generaloberst* a à sa disposition 1 300 canons. Au sein de ce parc d'artillerie, on trouve d'impressionnants « monstres de foire », tels que « Karl », mortier de *54cm* pesant 132 tonnes, servi par 109 hommes et capable d'expédier des projectiles de 2,2 tonnes à plus de 12 kilomètres (!), ou encore « Dora », qui affiche 1 370 tonnes sur la balance et dont les obus de 7 tonnes, à raison de deux par heure, jouissent d'une portée de 37 kilomètres ! Servi par 4 120 hommes, monté sur rails, « Dora » parviendra à désintégrer un dépôt de munitions soviétique creusé à 30 mètres sous terre !

Dès le 2 juin 1942, obusiers et bombardiers allemands écrasent Sébastopol et sa garnison sous un déluge de feu et de fer. Pendant cinq jours, près de 52 000 bombes explosives et incendiaires, ainsi que des milliers d'obus, s'abattent sur la cité portuaire fortifiée. Le 7, les fantassins d'Erich von Manstein s'élancent à l'assaut des fortifications russes. Les combats sont sanglants, les pertes sévères. Le 13 juin, l'*Infanterie-Regiment 16* de l'*Oberst* von Choltitz, futur *Kommandeur* du *Groß Paris*, s'empare du fort « Staline » ; cet assaut lui coûte 85 % de ses effectifs. « Sibérie » est conquis le 17 juin, « Guépéou », « Molotov », « Tchéka », « Volga », « Oural » et « Maxime Gorki I » tombent le lendemain, et « Lénine » le 21. Partout, la résistance est acharnée. Ici, c'est un commissaire politique qui se fait sauter avec ses hommes et 1 400 civils dans un tunnel. Là, c'est un aviateur, Iakov Ivanov, qui se jette avec son avion sur les bombardiers ennemis. Ailleurs, ce sont deux chefs des *Komsomols* (les Jeunesses communistes) qui réunissent une petite troupe hétéroclite pour rejoindre les partisans dans les montagnes. Mais tout est perdu pour les Soviétiques.

◤ Le monstrueux canon sur rails *80cm Kanone (E) schwerer Gustav* « Dora », acheminé et assemblé par les Allemands devant Sébastopol pour en écraser les forts. Il tirera 48 obus sur la ville soviétique. © ECPAD/France/1942/Photographe inconnu

▼▼ Fusiliers-marins soviétiques de la Flotte de la mer Noire contre-attaquant à Sébastopol. Leur hargne au combat leur vaut d'être surnommés « diables noirs » par les Allemands. Bientôt, ceux-ci en croiseront d'autres sur leur route : dans les rues de Stalingrad ! DR

▼ Grenadiers allemands abrités derrière un bâtiment en ruine entre deux combats dans les faubourgs de Sébastopol. L'un d'entre eux manie un mortier *le.Gr.W 36* de *5cm*, la caisse à munitions étant ouverte juste à côté de lui. NIOD

Les dernières positions fortifiées sont enlevées l'une après l'autre. Oktchabrski et Petrov s'échappent en sous-marin. Le 3 juillet, les communiqués soviétiques annoncent que l'Armée rouge a évacué Sébastopol après 250 jours de siège, proclamant fièrement que 300 000 Allemands et Roumains sont restés au tapis ! En vérité, la garnison a été totalement anéantie : 467 canons, 758 mortiers capturés, 90 000 prisonniers selon Manstein. Les pertes germano-roumaines se monteraient à 26 000 hommes tués, blessés et disparus. La boucherie est telle que les deux camps revendiquent la victoire, mais celle-ci est allemande. Erich von Manstein est promu *Generalfeldmarschall*, presque au même moment que Rommel, qui vient de s'emparer de Tobrouk.

Désormais, plus rien ne semble pouvoir s'opposer à l'offensive vers le Caucase, à l'exception peut-être du hasard… Le 19 juin 1942, le *Major* Reichel, de la *23. Panzer-Division*, ne trouve rien de mieux à faire que d'emporter avec lui, au cours d'un vol de reconnaissance, ses cartes personnelles et une note écrite de Georg Stumme, *Kommandeur* du *XL. Panzer-Korps*, détaillant les objectifs de « Fall Blau ». Et comme un fait exprès, des artilleurs antiaériens soviétiques abattent l'appareil, qui s'écrase entre leurs lignes et celles des Allemands. Une patrouille de *Grenadiere* parvient à retrouver l'épave du Fieseler Fi 156 Storch… Mais elle est vide ! De fait, les Soviétiques ont effectivement mis la main sur les plans de Reichel (tué par une patrouille russe), mais n'y accordent pas foi : les Allemands, en effet, les ont soigneusement intoxiqués depuis des semaines en leur faisant croire que l'objectif de la prochaine offensive allemande serait Moscou ! Si bien qu'à peine le quart des effectifs de l'Armée rouge fait face à « Fall Blau ».

Hitler n'en est pas moins furieux. Il relève Stumme et plusieurs autres officiers de leur commandement. Faut-il reporter « Fall Blau » ? Bock et Paulus s'y opposent, avec d'autant plus de vigueur que le *III. Panzer-Korps* du *Generaloberst* Eberhard von Mackensen a nettoyé le secteur de Koupiansk, capturant au passage plus de

1

2

3

24 000 Soviétiques et donnant ainsi à la *6. Armee* de bonnes bases de départ pour se relancer à l'assaut. Le dernier mot revient à Hitler, qui ne peut se résoudre à abandonner le pétrole du Caucase. L'attaque aura bien lieu.

28 JUIN 1942, SOUS UN CIEL D'ORAGE

Comme un orage d'été, « Fall Blau » éclate en plusieurs étapes. Le 28 juin, la *4. Panzer-Armee* du *Generaloberst* Hermann Hoth et la *2. Armee* du *Generalfeldmarschall* Maximilian *Reichsfreiherr* von Weichs, accompagnées de la 2e armée hongroise, s'élancent vers Voronej alors que les cerveaux de l'Armée rouge s'attendaient, de leur part, à une opération contre Orel et Moscou. Ces formations totalisent 21 divisions, dont 7 blindées et motorisées, et sont appuyées par l'omniprésent *VIII. Flieger-Korps*. Deux jours plus tard, c'est au tour de la *6. Armee* de Paulus de se mettre en branle. Elle réunit 15 divisions. Parallèlement, la *1. Panzer-Armee* d'Ewald von Kleist et la *17. Armee* du *Generaloberst* Richard Ruoff déferlent sur le bassin du Donets. D'emblée, l'avance est foudroyante. En à peine deux jours, la

4

40e armée soviétique est pulvérisée sous les coups de boutoir de Hoth, les autres se repliant précipitamment, abandonnant quelques unités éparses rapidement débordées par les *Panzer*, lorsqu'elles ne sont pas dispersées par la *Luftwaffe*. « Quelle différence avec l'année dernière ! », écrit un sergent de la *3. Panzer-Division*. « Ça rappelle beaucoup la Pologne. Sur le terrain, les Russes ne sont plus en formations aussi serrées qu'avant. Ils tirent n'importe comment, sans viser, comme des fous ; et ils ne nous font aucun mal ! »

Le 30 juin, au nord, la *24. Panzer-Division* du *General der Panzertruppen* Bruno *Ritter* von Hauenschild a franchi la moitié de la distance qui la sépare de Voronej. Au sud, la *6. Armee* perce le front soviétique à Voltchansk. Il devient vite évident, aux yeux de la *Stavka*, qu'un mouvement en tenailles vise à faire tomber la cité industrielle de Voronej, Hoth formant la pince septentrionale, Paulus la méridionale. Le 4 juillet, les premiers éléments allemands atteignent le Don. Les *Landser* de la « Großdeutschland » sont même parvenus à s'emparer d'un pont routier sur le fleuve, en direction de Voronej. Le *Führer*, qui redoute les combats de rues et répugne à perdre du temps, ne tient pas à ce que la *Wehrmacht* s'empare de la ville, mais Bock, profitant de l'ambiguïté de certaines de ses directives, succombe à la tentation. Il croit que l'Armée rouge a abandonné la cité, ce en quoi il se trompe lourdement. L'intention des Soviétiques est, au contraire, de piéger et de ralentir les Allemands dans une bataille de rues. Pour ce faire, ils ont concentré les débris de la 40e armée, renforcés par des troupes fraîches, soit, au total, 9 divisions de fusiliers, 4 brigades d'infanterie, 7 brigades blindées et 2 brigades antichars. Conscient de l'importance stratégique de la bataille, l'infortuné chef du Front du Sud-Ouest, Timochenko, se rend sur place pour diriger la résistance. À cette date, la *Stavka* croit encore que l'objectif de l'ennemi demeure Moscou et que Voronej n'est qu'une première étape sur la longue route devant conduire les *Panzerschützen* au pied des murailles du Kremlin. Un Front de Voronej est créé, mais il est dirigé par Vatoutine, qui dépend exclusivement de Moscou ; ce qui n'améliorera pas la coordination des troupes en première ligne… En face, un seul *Panzer-Korps* est chargé de conquérir Voronej, alors que le reste de la *Heeresgruppe* descend plein sud. Or, les Russes se battent rue par rue, maison par maison. Les propagandistes du *Doktor* Goebbels ont beau annoncer la prise de la ville le 7 juillet, les combats se prolongent le reste du mois. Mécontent, le 13 juillet, Hitler destituera – définitivement cette fois – le *Generalfeldmarschall v*on Bock, le remplaçant par Weichs. Le résultat n'en est pas moins amer et décevant pour les armées du *Reich,* certaines unités parmi les meilleures de la *4. Panzer-Armee* ayant été bloquées plusieurs jours et mises dans l'impossibilité de servir de fer de lance à l'offensive déclenchée dans le Sud.

1. Progression de fantassins allemands dans un village dévasté de Crimée sous la protection d'un canon d'assaut *StuG III*, indispensable dans les combats de cette nature pour appuyer les *Landser* confrontés à un ennemi solidement retranché. NIOD

2. Le sourire d'Erich von Manstein est aisément compréhensible, car la prise de Sébastopol lui permet de décrocher son bâton de maréchal. L'homme jouera ensuite un rôle important durant la bataille de Stalingrad en supervisant l'opération « Wintergewitter » visant à sauver la *6. Armee*. NAC

3. Matelots de la *Kriegsmarine* posant devant les restes d'une des deux tourelles de la redoutable batterie « Maxim Gorki I », conquise de haute lutte en juin 1942. AMC#R00324-08

4. Unité blindée allemande en route dans la boucle du Don durant le « Fall Blau ». Ces *Panzer III* roulent à toute vitesse dans la poussière, dépassant des *Panzer-Grenadiere*, dont un est porteur d'une *Tellermine*. NAC

5. Un Marder III de la *Panzerjäger-Abteilung* de l'*Infanterie-Division (mot.)* « Großdeutschland » engage une cible repérée dans la steppe. © ECPAD/France/1942/Fritz Kempe

5

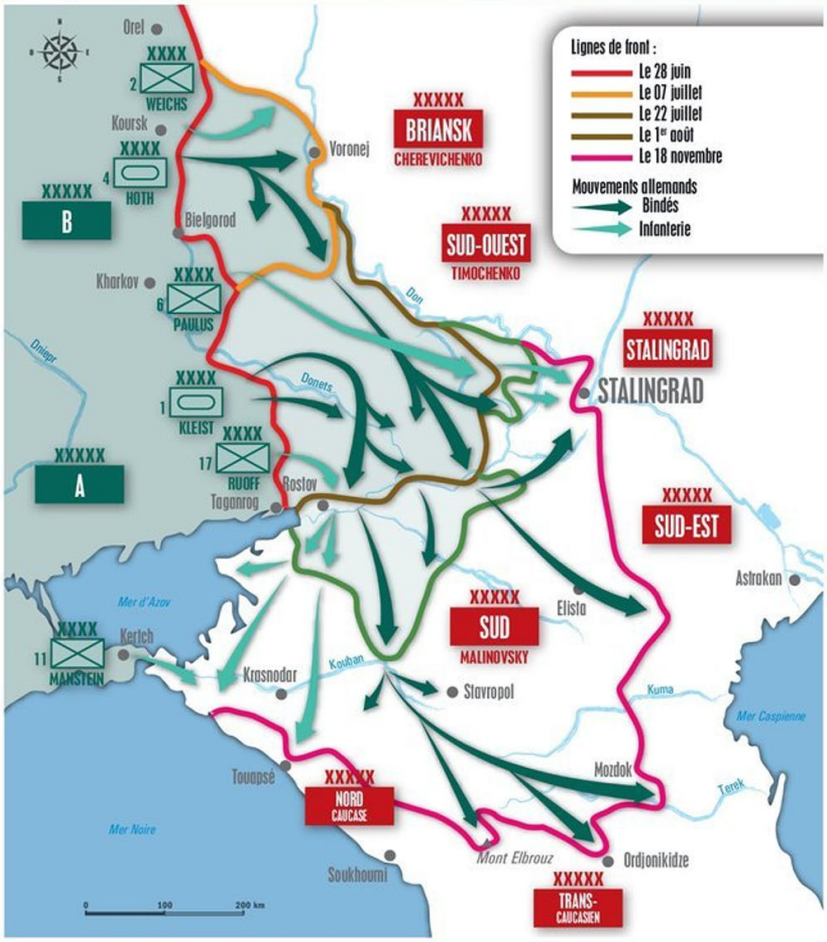
Offensive qui se développe tout de même à très grande échelle et à un rythme soutenu. La *6. Armee* atteint Rossoch à l'heure où le bassin du Donets tombe aux mains des troupes de Kleist et de Ruoff. Le 15 juillet, la *4. Panzer-Armee* s'empare de Millerovo. En deux semaines, elle a franchi plus de 300 kilomètres et se retrouve à mi-chemin de Stalingrad. La résistance russe est éminemment variable. « Les Russes, qui jusqu'alors avaient combattu avec acharnement et défendu le terrain kilomètre par kilomètre », observe un correspondant de guerre du quotidien national-socialiste *Völkischer Beobachter*, « se retiraient désormais sans tirer un coup de fusil. Notre progression n'était retardée que par la destruction des ponts et par l'aviation. Quand les arrière-gardes soviétiques étaient talonnées de près, elles choisissaient une position qui leur permettait de tenir jusqu'au soir et elles décrochaient pendant la nuit. Cela finissait par devenir inquiétant de plonger dans l'espace sans rencontrer trace de l'ennemi. »

Et de fait, l'Armée rouge se replie bel et bien, moins sur ordre que parce que la pression allemande est trop forte. Pour autant, Staline et ses généraux ne restent pas inactifs. De manière à désorganiser, sinon ralentir, l'avance ennemie, ils s'emploient, durant tout l'été, à lancer moult offensives en d'autres secteurs du front russe, sur les théâtres de Leningrad et de la *Heeresgruppe Mitte*, sans grand succès sur le terrain. Au moins les Allemands ne peuvent-ils renforcer « Fall Blau », si bien que le rythme des opérations s'en ressent parfois. Leurs encerclements perdent leur rentabilité de naguère, les prisonniers se font plus rares. Hitler en déduit, abusivement, que « les Russes sont finis », ce à quoi Halder réplique « qu'ils commencent en effet à donner cette impression ». La bataille de Rostov n'en est pas moins pénible. Le *LVII. Armee-Korps* investit la ville le 21 juillet, mais il piétine. Les blindés de la *SS-Division (mot.)* « Wiking » doivent franchir des fossés antichars profonds de 3 mètres et larges de 6 avant de se heurter aux éléments de la garnison, notamment des unités spéciales du *NKVD*. Le 24 juillet, après d'impitoyables combats urbains, Rostov tombe enfin. La route du Caucase est ouverte. Le 25, les chars de Kleist franchissent le Don. Plaine page de photos Wiking :

Cette avalanche de victoires réconforte Hitler, lequel a transféré son quartier général de Rastenburg à Vinnitsa, en Ukraine. Elle l'amène à prendre, coup sur coup, deux décisions lourdes de conséquences. Tout d'abord le 13 juillet, il détourne la *4. Panzer-Armee* de Stalingrad (avec l'accord de l'*OKH*) pour l'orienter vers le sud et consommer, en pure perte, un nouvel encerclement avec les chars de von Kleist, qui n'en ont nul besoin. Stalingrad, près de tomber comme un fruit mûr, échappe provisoirement aux nazis. Dix jours plus tard, le 23 juillet, le dictateur, cette fois à l'encontre de l'*OKH*, édicte la fatidique Directive n° 45 : la *6. Armee* de Paulus, qui devait se contenter de verrouiller la Volga, a dorénavant pour mission de s'emparer de Stalingrad ; la *4. Panzer-Armee*, qui devait l'appuyer, est envoyée dans le Sud pour accélérer la chute du Caucase avec les forces de la *Heeresgruppe A* encadrant la *1. Panzer-Armee* et la *17. Armee*. En conséquence, la *6. Armee*, privée de chars et de carburant, va marquer le pas pendant deux semaines. Les embouteillages monstres engendrés par cet ordre portent un coup d'arrêt aux forces allemandes en plein mouvement vers la Volga. De plus,

1

Opération « Fall Blau »



2

3

Manstein et sa *11. Armee* sont expédiés dans le Nord, face à Leningrad. Dernière décision du même jour et non des moindres, l'envoi de deux divisions d'élite, la « Leibstandarte » et la « Großdeutschland », en Europe occidentale pour conjurer un éventuel débarquement allié – car, à cette époque, les services de renseignements britanniques s'acharnent à diffuser les rumeurs d'un assaut imminent sur la « Forteresse Europe » !
En définitive, Hitler assigne à la *Wehrmacht* deux objectifs simultanés, Stalingrad et le Caucase, alors que leur conquête était échelonnée. N'est-ce pas courir deux lièvres à la fois, qui plus est avec un dispositif réduit ? Sur le terrain, certains sont consternés. À Berlin, Halder laisse libre cours à son mécontentement dans son journal : « Cette constante sous-estimation du potentiel ennemi tourne progressivement au grotesque et devient dangereuse. » Avec le recul, la décision d'Adolf Hitler, si contestée à l'époque et depuis lors, apparaît en effet comme la cause première du désastre allemand de Stalingrad. Car à diviser ses forces, le *Führer* se condamne à n'atteindre aucun des deux objectifs qu'il s'est fixés.

4

1. Grenadiers de l'*Infanterie-Division (mot.)* « Großdeutschland » engagés dans de violents combats de rues à Voronej début 1942. C'est la première grande ville soviétique à tomber au cours du« Fall Blau ».
DR

2. Lors de la poussée vers Rostov-sur-le-Don, un jeune sous-officier de la *SS-Division (mot.)* « Wiking » accompagne un *Panzer II Ausf. F* de la *SS-Panzer-Abteilung* divisionnaire et transmet ses consignes à ses hommes par signes de la main.
US Nara

3. Un *Panzer III Ausf. J* de la « Wiking » franchit une ligne fortifiée entourant Rostov à travers un passage aménagé et sécurisé par les *Pioniere*.
US Nara

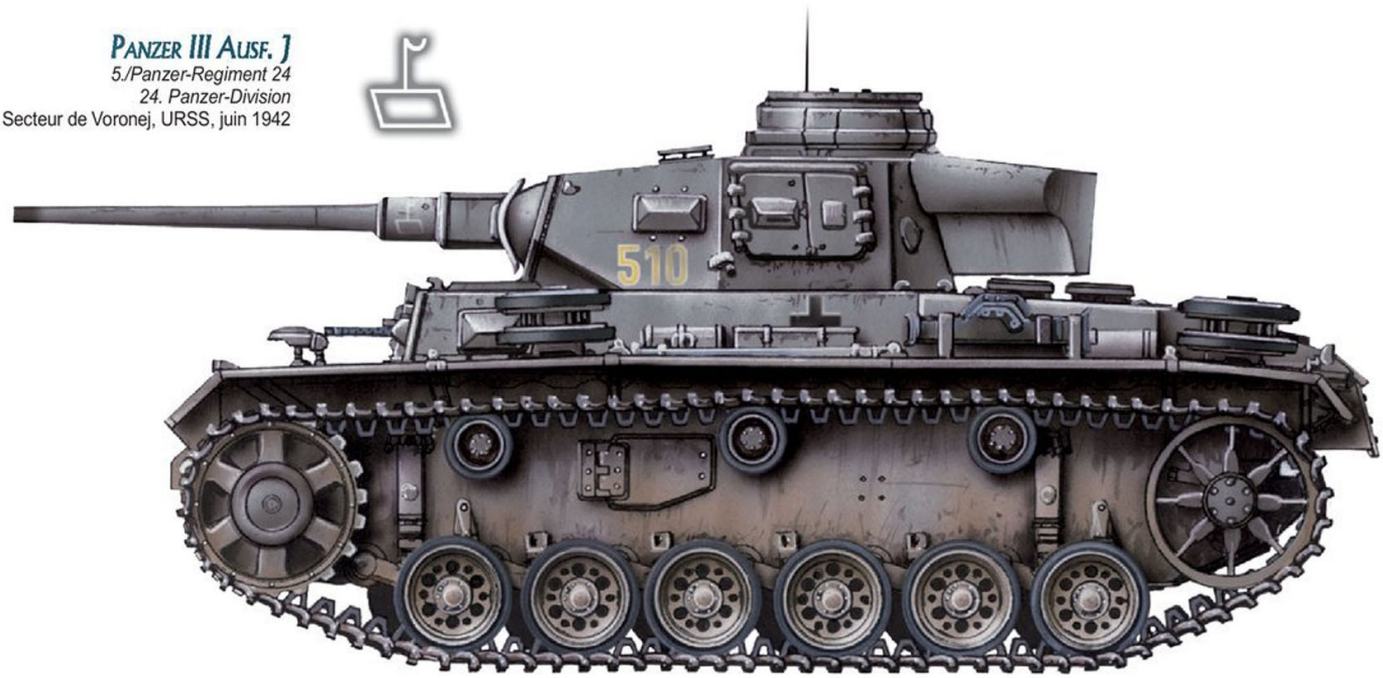
4. Vêtu de la blouse et du couvre-casque camouflés typiques de la *Waffen-SS*, notre sous-officier s'est tapi à côté du *Panzer II Ausf. F* n° 304 de la *3./ SS-Panzer-Abteilung* « Wiking » pour mieux observer le terrain à l'approche de Rostov.
US Nara

La *6. Armee* s'enlisera dans une effroyable bataille de rues, ayant perdu du temps faute de chars, d'essence et de moyens mécanisés. Quant aux troupes de la *Heeresgruppe A*, elles seront insuffisantes pour envelopper le Caucase…Cela étant posé, la Directive n° 45 répond, il est vrai, aux nécessités stratégiques du moment, car après les grandes saignées de Kiev, Viazma et Kharkov, Hitler peut croire – et il n'est pas le seul dans ce cas – que l'Armée rouge est effectivement épuisée et au bord de l'effondrement final. Lui-même s'inscrit plus que jamais dans une logique de rapidité. N'excluant nullement un débarquement allié en Europe occidentale, il lui faut définitivement écraser les Soviétiques avant l'hiver et faire main basse sur l'or noir. Or, la campagne a pris du retard. Puisque l'Armée rouge est au bout du rouleau, à quoi bon s'en tenir au projet initial ? Et quand bien même serait-elle encore à même de constituer une menace, la *6. Armee* paraît suffisamment forte pour être en mesure de balayer Stalingrad, tandis que les *Panzer* submergeront le Midi pétrolifère de l'Union soviétique. Comme souvent – pour ne pas dire toujours –, Hitler ne se contente pas de raisonner en chef militaire, mais cherche aussi à profiter des points faibles psychologiques de ses adversaires. En lâchant l'élite des *Panzertruppen* vers Batoum, Tiflis et Bakou, il laisse croire que la *Wehrmacht* s'apprête à déboucher sur l'Iran… qui sait, avec le

◤ Le fameux – et impressionnant – fossé antichar creusé par les Soviétiques pour protéger Rostov vient de tomber aux mains des « Wikinger ». L'un d'eux reçoit la reddition de quelques soldats soviétiques isolés. Ce genre de scène conforte Hitler dans l'optique, erronée, que l'Armée rouge est, comme un an plus tôt, au bord de la destruction.
US Nara

◀ L'un des ponts enjambant le Don à Rostov a été détruit par l'Armée rouge afin d'empêcher les Allemands de traverser le fleuve. Les combats font rage au loin, et ces *Waffen-SS* de la « Wiking » occupent un trou d'homme, attentifs à la moindre tentative de retour en force de l'ennemi sur les berges.
US Nara

PANZER III AUSF. J
5./Panzer-Regiment 24
24. Panzer-Division
Secteur de Voronej, URSS, juin 1942



concours de la Turquie. À l'heure où Rommel envahit l'Égypte, une telle orientation de la masse de manœuvre allemande ne peut qu'inquiéter les Britanniques et, peut-être, les acculer à la reddition, ou tout au moins à la négociation avec Berlin en vue de sauver l'essentiel de leurs possessions coloniales. De surcroît, l'élargissement de la zone de conquête allemande ne sera pas sans aggraver la dépression soviétique. Autrement dit, avec la Directive n° 45, le *Führer* espère bien contraindre Churchill au départ et Staline à la fuite. En un sens, Hitler joue le sort de la campagne sur une solide dose de bluff. Au demeurant, a-t-il le choix ? Pas vraiment. S'il s'attarde à Stalingrad, il prend le risque de laisser les Soviétiques fortifier le Caucase et expose ses flancs à d'éventuelles attaques ennemies au nord et au sud. S'il néglige Stalingrad, il permet à l'Armée rouge de conserver ses lignes de ravitaillement allant de Moscou à Bakou et d'Arkhangelsk à Astrakhan tout en lui offrant une base de départ pour tomber sur les arrières de ses troupes engagées dans le Caucase. Dans les deux cas, le succès obtenu ne sera que limité, nullement décisif, et propre à enferrer la *Wehrmacht* dans une nouvelle guerre de position au cours de l'hiver. Par conséquent, la Directive n° 45, loin de correspondre à un caprice irrationnel du *Führer*, comme l'ont trop facilement admis les généraux allemands et certains auteurs ou historiens, apparaît en réalité comme le produit d'une réflexion aboutie. Pour le *Reich*, il est militairement, économiquement et politiquement nécessaire de marcher sur Stalingrad tout en conquérant le Caucase ; à ce stade de la bataille, il ne peut en être autrement. Hitler sait prendre des risques et fait confiance à la pugnacité de ses *Landser*. Prisonnier de la logique de l'*Ostfront*, qui cumule grands espaces et « soldats rouges » innombrables, il ne peut se permettre de simples demi-mesures.

L'été noir des Soviétiques

Le calcul hitlérien n'est pas totalement erroné. Les succès de Rommel en Afrique du Nord, sa saisie de Tobrouk et les déboires de l'Armée rouge ont fragilisé la position de Churchill sur l'échiquier britannique. Le 2 juillet 1942, le député conservateur *Sir* John Wardlaw Mine est allé jusqu'à déposer une motion de censure contre le *Prime Minister*, contesté, y compris au sein même de ses alliés, tels que Hore Belisha, ministre de la Guerre, voire des militaires eux-mêmes, notamment l'*Admiral* Keyes. L'échec du débarquement de Dieppe le 19 juillet 1942, s'il a pour effet d'alimenter les craintes hitlériennes relatives à l'invasion de l'Europe occidentale, n'est pas sans réduire la marge de manœuvre du « Vieux Lion ». Ce dernier, à l'aide de sa puissante rhétorique, tient bon sous l'orage. Mais lorsqu'il accomplit l'exploit de rendre visite à Staline au Kremlin en août, les conversations anglo-soviétiques tournent à l'aigre, faute, pour le Britannique, de pouvoir créer un « second front » en dépit des prières soviétiques. La méfiance entre les deux chefs est réciproque. La propagande soviétique conspue la « mauvaise volonté » occidentale. Et, il est vrai, Staline a de quoi se montrer peu rassuré. Partout, l'Armée rouge se replie. Certes, les pertes sont moins sensibles qu'au cours de l'année précédente, mais la retraite engendre des effets délétères sur le moral des troupes (15 000 *Frontoviki* désertent vers les lignes allemandes chaque mois de l'été).

▲ Une colonne de la *24. Panzer-Division* (*Panzer III* et *Panzer II*) progresse vers Stalingrad.
Archives Caraktère

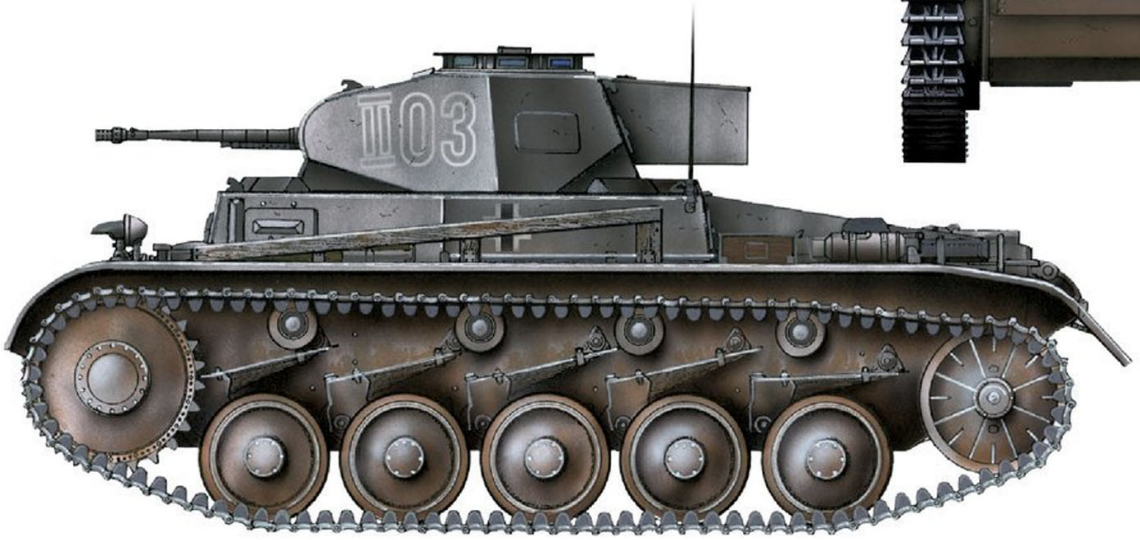
▶ Le *General der Panzertruppen* Friedrich Paulus, commandant de la *6. Armee* durant le « Fall Blau ». Il s'agit alors de son premier grand commandement opérationnel. L'homme a en effet jusqu'ici fait sa carrière dans les états-majors : dans celui de la *10. Armee* durant les années du « Blitzkrieg », puis à l'*OKH*. Désireux de récompenser sa planification efficace et de favoriser l'ascension d'un général aux origines sociales modestes, par opposition à la caste aristocratique prussienne, Hitler lui confie la tête de la *6. Armee*.
© ECPAD/France/1942/ Heinz Mittelstaedt

▼ Deux Henschel Hs 123 survolent une colonne de *Panzer-Grenadiere* transportés par camions en juillet 1942. Robustes et maniables, ces redoutables biplans sont utilisés en appui rapproché des troupes au sol.
© ECPAD/France/1942/ Wilhelm Bauer

La déprime est d'autant plus forte que les échecs ne se limitent pas à la région méridionale de l'Union : la 11e armée, commandée par l'un des généraux favoris de Staline, Andreï Vlassov, a été annihilée dans les marécages du Volkhov après avoir tenté de dégager Leningrad. Vlassov lui-même a été capturé le 11 juillet. Bientôt, il se dressera contre Moscou sous l'étendard de l'Axe ! Au même moment, le ravitaillement de l'Union soviétique par les Alliés est gravement mis en échec par la destruction du convoi *PQ-17* (23 navires détruits sur 34). Oui, l'heure est grave et, dans l'ensemble, l'opinion publique est anxieuse. « Tous ceux qui, comme moi, vécurent alors en Russie considèrent que les ouvrages actuels expliquent cette période d'une manière beaucoup trop simple », se souvient le journaliste américain Alexander Werth. « J'ai noté dans mon journal l'extraordinaire émotivité qui régna partout en cet été de 1942, ne fût-ce qu'à un concert banal où l'on jouait du Tchaïkovski : on aurait dit que la civilisation russe tout entière courait un danger mortel. Dans un tel contexte, la poésie et la musique russes se chargèrent d'une émotion particulièrement profonde. Je me rappelle les larmes que l'on versa, durant les pires jours de juillet 1942, en écoutant le fameux thème d'amour de "Roméo et Juliette" de Tchaïkovski. » Hitler obtiendra-t-il enfin gain de cause par le découragement de ses adversaires ? Les autorités soviétiques s'efforcent de maintenir la flamme combative de la troupe et de la population. Alors qu'Ilya Ehrenbourg appelle à l'éradication des Allemands, d'autres propagandistes mettent l'accent sur l'esprit de corps de l'Armée rouge. « Un nouveau thème de propagande apparut », note Werth. « On fit sans cesse appel à l'honneur de l'officier, à son esprit de corps. Un propagandiste trop ardent affirma que même si un régiment recevait l'ordre de se replier, ce n'en était pas moins un affront fait à sa réputation. On voulut même persuader les soldats que le pays était mécontent de son armée : elle l'avait déçu ; les commissaires politiques furent chargés de faire circuler parmi les troupes des lettres de récriminations et de mépris envoyées par des familles. » Cinq jours après qu'Hitler a formulé la Directive n° 45, Staline opère un revirement stratégique interdisant toute retraite. C'est le fameux ordre n° 227 qui dénonce les « paniquards » et les « incompétents » par la faute desquels tant de terrain, et en particulier Rostov-sur-le-Don et Novotcherkassk, a été perdu : « Reculer plus loin signifie périr soi-même et faire périr notre patrie. » Désormais, « plus un pas en arrière ! Tel doit être maintenant notre mot d'ordre principal ! » Les récalcitrants « doivent être exterminés sur place ». Le *NKVD* renforce sa présence sur le front.

PANZER II AUSF. F

Stab/SS-Panzer-Abteilung « Wiking »
SS-Division (mot.) « Wiking »
Secteur de Rostov-sur-le-Don, URSS, juillet 1942



◀ Les centaines de milliers de prisonniers faits par les Allemands au printemps et à l'été 1942 entretiennent aux plus hauts échelons de la *Wehrmacht* l'illusion d'une victoire décisive imminente, comme l'année précédente. Or, le triomphalisme d'Hitler et de certains de ses généraux ne tient pas compte de deux faits : les *Frontoviki* capturés le sont en nombre considérablement plus faible qu'en 1941 et les *Kessel* (chaudrons ou poches) deviennent rarissimes en raison du rétrécissement de la zone d'opérations des *Panzer-Divisionen*, amoindries par un an de campagne à l'Est. Ce qui veut dire que les unités russes se replient généralement en bon ordre en laissant moins d'hommes et de matériels derrière elles.
© ECPAD/France/1942/Jesse

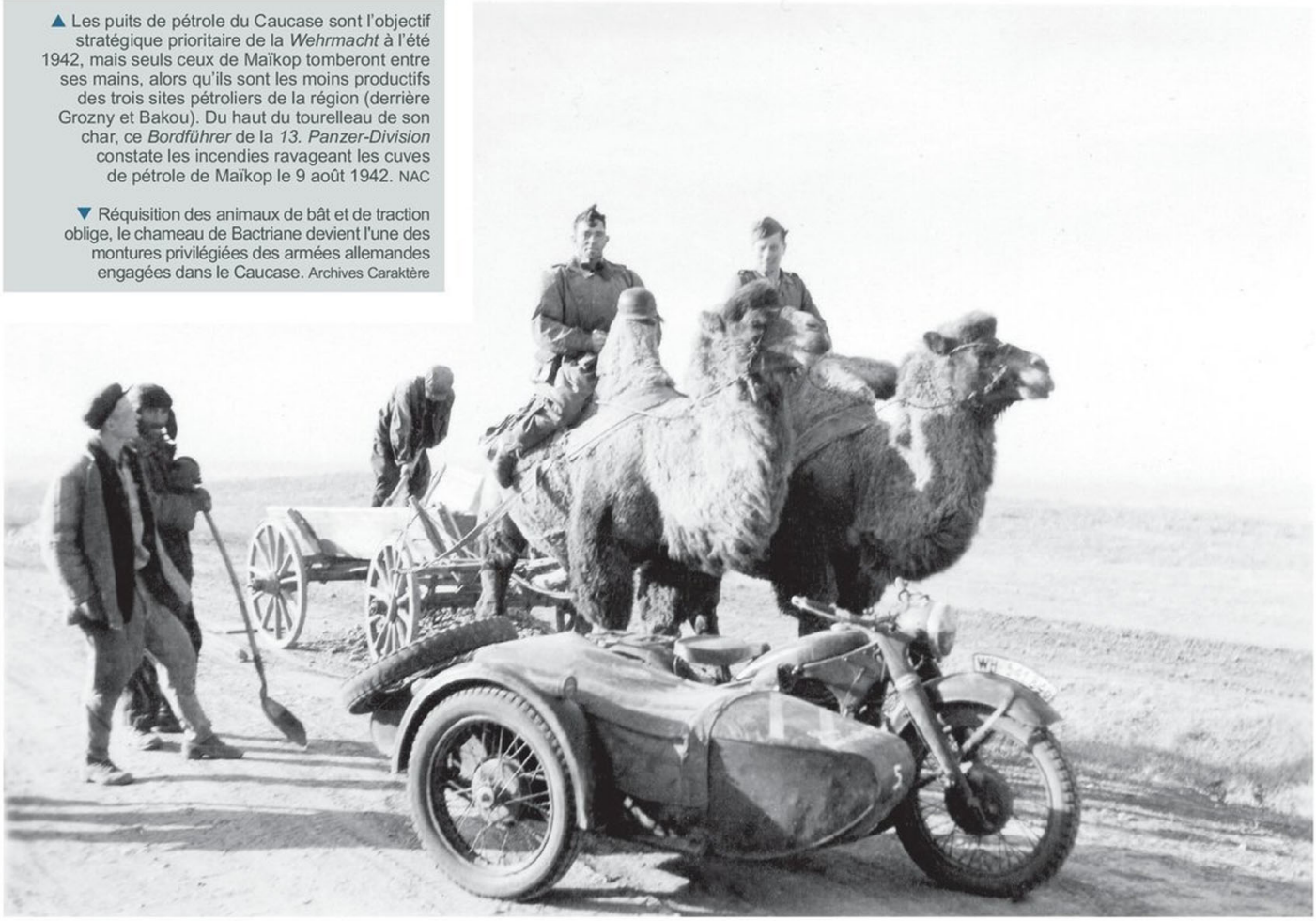
Ces mesures n'empêchent toutefois pas les Allemands d'avancer, encore et encore. Sous la fournaise estivale, la *Heeresgruppe A* arrive ainsi aux frontières de l'Asie. Les *Panzer* de la « Wiking » franchissent 500 kilomètres jusqu'aux contreforts du Caucase. La troupe est ivre de fatigue et harcelée par la soif. Le ravitaillement soulève des difficultés en apparence insolubles. Les voies ferrées sont insuffisantes, les camions avalent autant de carburant qu'ils en apportent, les chevaux sont terrassés par l'effort, il reste… les chameaux. Malgré ces obstacles, les Allemands franchissent le Kouban et prennent Krasnodar le 8 août. Mais ils arrivent trop tard à Maïkop, où les puits de pétrole ont été incendiés par les Soviétiques. Les populations locales accueillent favorablement ces envahisseurs grimés en « libérateurs ». La percée de la *1. Panzer-Armee* est particulièrement foudroyante. Stavropol est enlevée le 5 août. Le 21, des *Gebirgsjäger* plantent le drapeau à croix gammée du *III. Reich* au sommet du mont Elbrouz, le « toit du Caucase », qui culmine à 5 630 mètres. Les éléments avancés de Kleist arriveront même jusqu'aux portes de Groznyï et d'Ordjonikidze, mais ils n'iront pas plus loin, pas plus que la *17. Armee* ne réussira à l'emporter sur les Soviétiques à Touapsé. L'Armée rouge s'est reconstituée, ses lignes n'ont pas été rompues, alors que les forces allemandes affichent de considérables défectuosités logistiques et une pénurie d'effectifs allant en s'aggravant. En septembre, il devient évident qu'Hitler devra se passer du pétrole caucasien. À cette date, la Directive n° 45 atteint ses limites. Le *Führer* décide alors de nouveaux limogeages. Hitler se débarrasse d'Halder le 24 et le remplace par Kurt Zeitzler. Il tient à conserver la haute main sur la *Wehrmacht*. C'est qu'un autre objectif retient son attention et celle du monde. Depuis quelques jours, la *6. Armee* de Friedrich Paulus se bat dans les rues et les immeubles de Stalingrad ! ■

▶ Un canon antiaérien soviétique M1939 de 37 mm en batterie dans le Caucase, où la *Heeresgruppe A* s'enfoncera, au point de dangereusement étirer ses lignes de communication et de finalement se couper de ses arrières lorsque l'Armée rouge contre-attaquera.
DR

▶ L'ennemi s'est dévoilé dans la steppe, et ces *Panzer-Grenadiere* (terme en vigueur depuis le 5 juillet 1942 et remplaçant celui de *Schützen* pour doper le moral des combattants) jaillissent de leur *Sd.Kfz. 251/1* pour partir à l'assaut de la position depuis laquelle sont partis les coups de feu.
Archives Caraktère

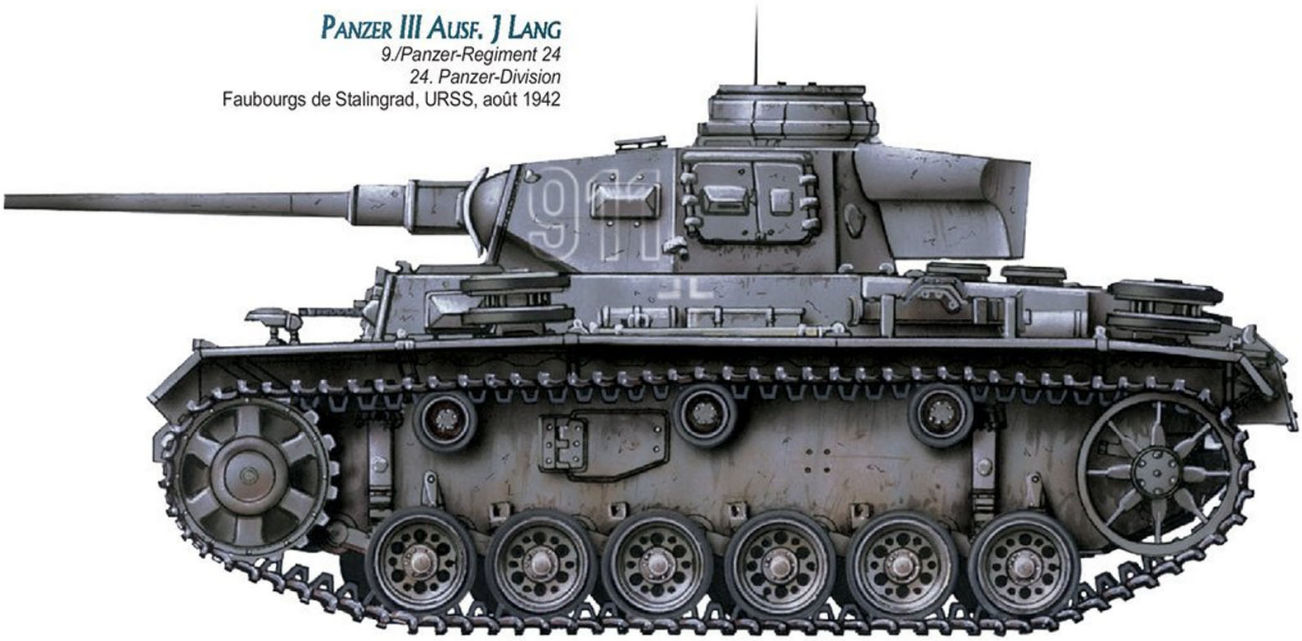
▲ Les puits de pétrole du Caucase sont l'objectif stratégique prioritaire de la *Wehrmacht* à l'été 1942, mais seuls ceux de Maïkop tomberont entre ses mains, alors qu'ils sont les moins productifs des trois sites pétroliers de la région (derrière Grozny et Bakou). Du haut du tourelleau de son char, ce *Bordführer* de la *13. Panzer-Division* constate les incendies ravageant les cuves de pétrole de Maïkop le 9 août 1942. NAC

▼ Réquisition des animaux de bât et de traction oblige, le chameau de Bactriane devient l'une des montures privilégiées des armées allemandes engagées dans le Caucase. Archives Caraktère

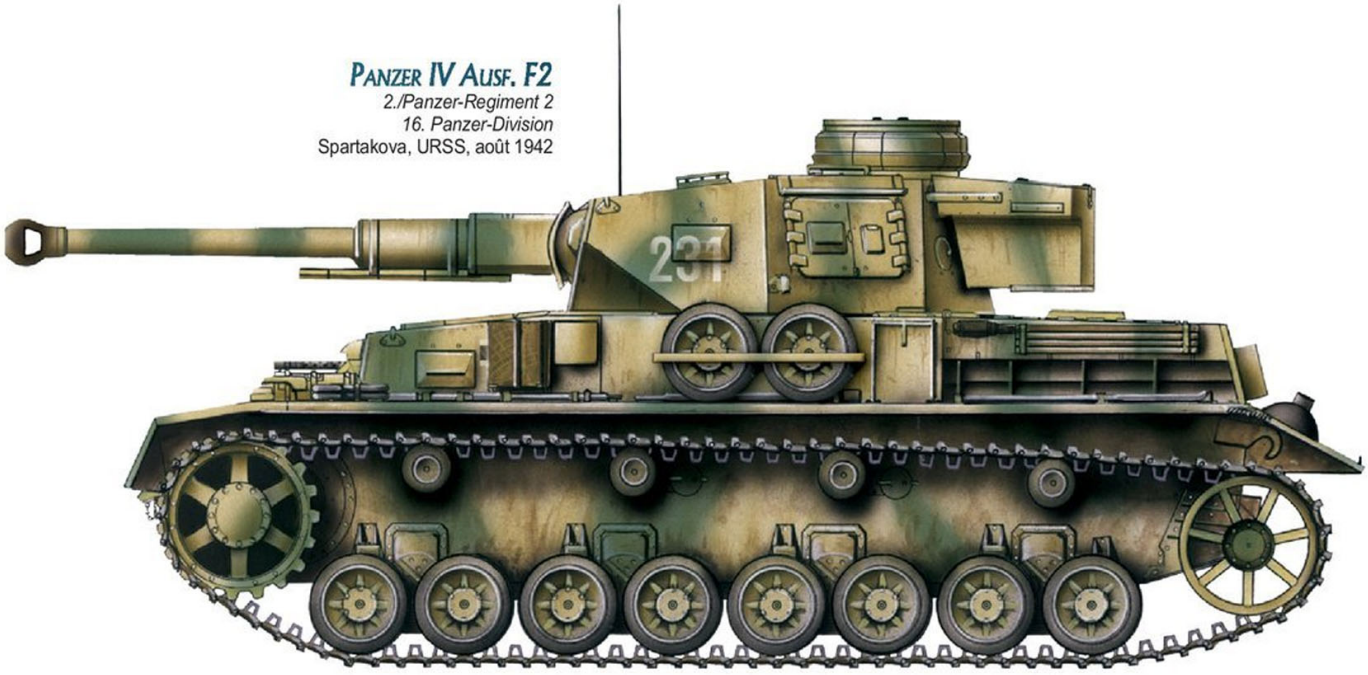


Avec son insigne à la roue solaire, ce *Panzer III Ausf. J* appartient, sans contestation possible, à la *SS-Panzer-Abteilung* « Wiking ». Ce cliché a été pris dans les plaines de Ciscaucasie, alors que la division *SS* se rue avec le reste de la *Heeresgruppe A* en direction du premier objectif attribué à ce groupe d'armées : les puits de pétrole de Maïkop. La conquête de Grozny et de Bakou, ainsi que du port stratégique de Touapsé, aurait dû assurer à l'Allemagne une victoire totale et définitive, sauf que l'Armée rouge est alors loin d'être morte !
Bundesarchiv Bild-101III-Altstadt-055-37 (Altstadt)

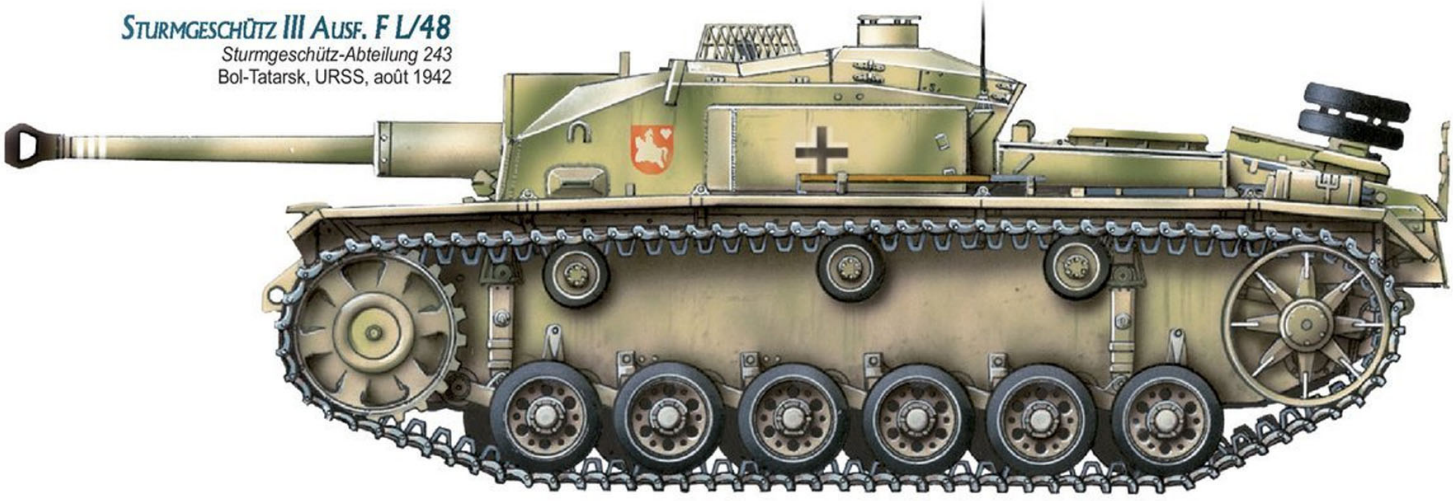
PANZER III AUSF. J LANG
9./Panzer-Regiment 24
24. Panzer-Division
Faubourgs de Stalingrad, URSS, août 1942



PANZER IV AUSF. F2
2./Panzer-Regiment 2
16. Panzer-Division
Spartakova, URSS, août 1942

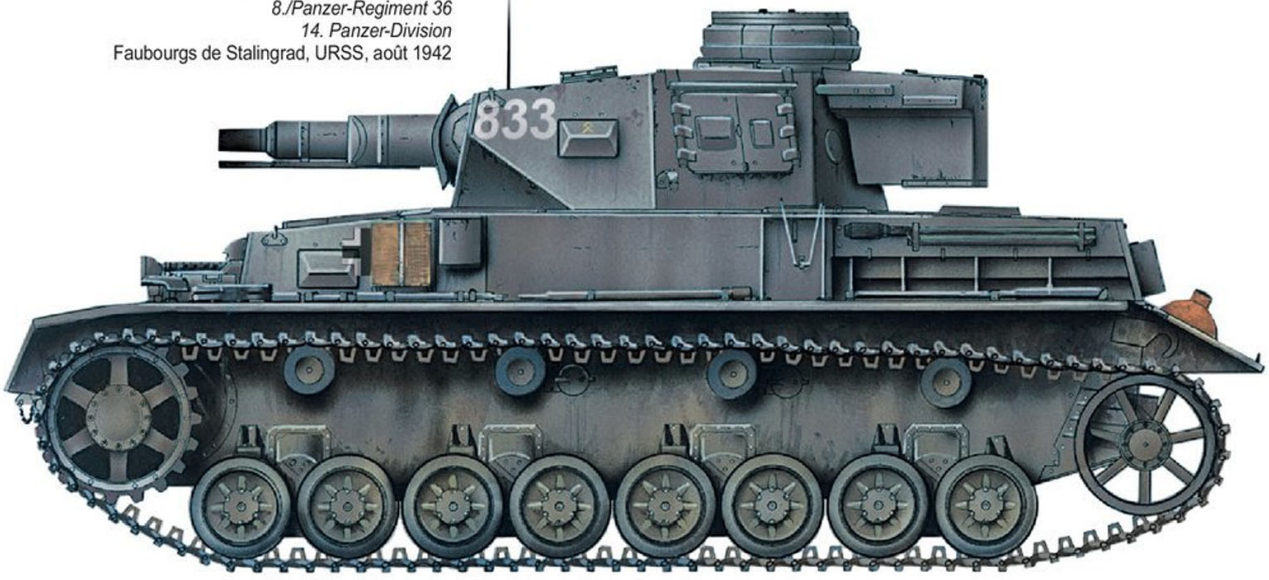


STURMGESCHÜTZ III AUSF. F L/48
Sturmgeschütz-Abteilung 243
Bol-Tatarsk, URSS, août 1942

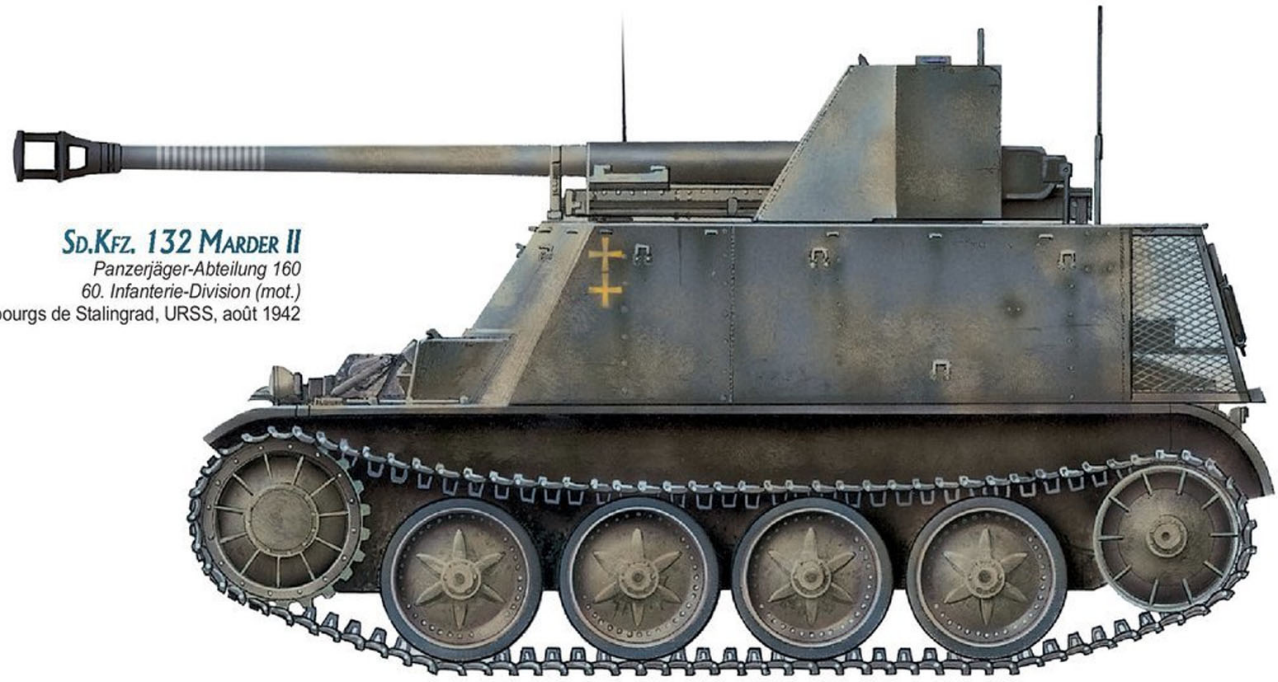


ZiS-3 de 76,2 mm
29e division de fusiliers
64e armée
Faubourgs de Stalingrad, URSS, août 1942

Panzer IV Ausf. F1
8./Panzer-Regiment 36
14. Panzer-Division
Faubourgs de Stalingrad, URSS, août 1942



Sd.Kfz. 132 Marder II
Panzerjäger-Abteilung 160
60. Infanterie-Division (mot.)
Faubourgs de Stalingrad, URSS, août 1942



Friedrich Paulus (Friedrich Wilhem Ernst) – 1890 – 1957

Aux yeux de l'Histoire et de ceux de l'éternité, Friedrich Wilhelm Ernst Paulus restera comme le vaincu de Stalingrad, ce *Generalfeldmarschall*, épuisé et mal rasé, l'uniforme sale, les yeux hagards, se rendant aux Soviétiques dans les ruines de son éphémère conquête. La légende, alimentée par son allure d'homme de la haute société et ses noces avec une jeune Roumaine de haute extraction, sans oublier les œuvres des propagandistes du Kremlin en feront un aristocrate prussien, le modèle même du *Junker*, à tel point que nombre de journalistes et d'historiens continuent, de nos jours encore, à l'affubler d'un « von » injustifié.

Friedrich Paulus voit le jour à Breitenau-Gersagen, en Hesse, le 23 septembre 1890. Il grandit dans un milieu modeste ; son père, comptable, a épousé la fille du directeur de l'établissement dans lequel il travaillait. C'est dans cet environnement de la petite bourgeoisie de province qu'il passera son enfance et se découvrira une passion pour le métier des armes. Élève brillant, il se destine à la *Kriegsmarine* après son *Abitur* (Baccalauréat), mais il finit par étudier le Droit à l'Université de Marburg en 1909-10. Ce n'est qu'un pis-aller en attendant d'assouvir son vieux rêve d'appartenance à l'Armée du *Reich.* De fait, le 18 février 1910, il intègre en tant que *Fahnenjunker* la *1. Kompanie* du *Badisches Infanterie-Regiment 111* (régiment d'infanterie badois), alors en garnison à Rastatt. L'année suivante, il devient *Leutnant.* Bien noté par ses chefs, tout semble désormais réussir à ce jeune homme de haute stature, incontestablement doué, pointilleux et travailleur acharné. En 1912, il fait la connaissance d'Hélène-Constance Rosetti-Solesco, la jeune sœur de deux de ses camarades roumains. *A priori*, tout sépare l'officier allemand de cette belle et brillante descendante d'une grande lignée d'aristocrates balkaniques. Leur mariage sera pourtant heureux et leur donnera trois enfants : une fille, Olga, en 1914, et deux jumeaux, Friedrich et Ernst-Alexander, en 1918.

UN OFFICIER D'ETAT-MAJOR... SUR LE TERRAIN !

Sur ces entrefaites éclate la Grande Guerre. Après être parti au front avec son régiment le 6 août 1914, Paulus se trouve victime, à l'automne, d'une inflammation aiguë des sinus le contraignant à être muté à l'arrière pour plusieurs semaines. En 1915, notre homme est affecté au prestigieux *2. Preußischen Jäger-Regiment* (régiment de chasseurs prussiens). Il y démarre une carrière d'officier d'ordonnance, qui le mènera à Verdun en 1916, puis en Roumanie en 1917. Il achève la guerre avec le grade de *Hauptmann* et les deux Croix de fer. Sa trace se perd dans les mois suivant l'armistice de novembre 1918, même si certaines sources tendent à corroborer son hostilité à l'ambiance révolutionnaire de l'époque et son appartenance aux *Freikorps.* En 1920, on retrouve Friedrich Paulus au sein de la *Reichswehr.* Il y sert comme adjoint auprès de l'*Oberst* Johannes Blaskowitz, qui commande alors l'*Infanterie-Regiment 14* encaserné à Constance ; à noter que Blaskowitz est lui-même un ancien du *Badisches Infanterie-Regiment 111.* Là-bas, Paulus se distingue par son incroyable force de travail, son sérieux et sa rigueur, mais aussi par sa tendance presque maladive à systématiquement peser le pour et le contre avant de prendre une décision. C'en est au point que certains de ses camarades constatent que ce trait de caractère générateur d'atermoiements ne va pas sans nuire à son esprit d'initiative… Et de fait, confronté à une situation imprévue, le jeune officier s'avère rapidement désarmé, paralysé, ainsi que le relèvent ses instructeurs lors de cours dispensés à l'École supérieure technique de Charlottenburg. Sa carrière, toutefois, n'en est pas affectée. En 1923, il sert à l'état-major du *Gruppen-Kommando II* de Kassel avant de rejoindre, jusqu'en 1927, la direction de l'Infanterie à Stuttgart. Sur place, il commande une compagnie de la *13. Infanterie-Division*, unité à laquelle appartient aussi un certain Erwin Rommel ; entre les deux hommes, le contact est excellent. En dépit d'une préférence marquée pour le travail de bureau, Paulus s'avère être un excellent commandant sur le terrain. En 1931, on le retrouve à Berlin. Promu *Major*, il œuvre sous les lambris dorés de l'état-major général, plus précisément au sein du Service de l'enseignement tactique et historique du ministère de la *Reichswehr.* En vertu des accords secrets signés à Rapallo le 16 avril 1922 unissant l'Armée allemande à l'Armée rouge, des stagiaires soviétiques se retrouvent parmi ses élèves. Le contact entre l'officier et ses étudiants russes est si bon que Moscou ira même jusqu'à réclamer, sans succès, sa présence en Union soviétique pour y former des officiers supérieurs.

L'avènement au pouvoir d'Adolf Hitler ne nuit nullement à ses ambitions, bien au contraire. Le 1er juin 1933, Paulus passe *Oberstleutnant.* En 1934, il devient *Kommandeur* de la *Kraftfahr-Abteilung 3*, détachement automobile et future unité mécanisée reconstituée en violation du Traité de Versailles. Vient l'un des instants décisifs de son parcours : *Oberst* au 1er juin 1935, il est intronisé chef d'état-major de la Direction des troupes mécanisées de Berlin, entité censée coordonner la mise sur pied de la *Panzerwaffe.* Paulus est désormais au cœur du réarmement de l'Allemagne, aux fins de la guerre de conquête d'Hitler. Si ses sentiments touchant à l'écrasement des oppositions, l'incendie du *Reichstag*, la Nuit des longs couteaux, les camps de concentration nous sont inconnus, il n'en demeure pas moins que Paulus ne songe nullement à remettre en cause l'autorité du *Führer*, même en 1938, à l'occasion de l'évincement des généraux Blomberg et Fritsch, et de l'annexion de l'Autriche et des Sudètes. Au vu du degré d'implication de certains officiers d'état-major dans un complot destiné à éviter la guerre – qui se déballonnera suite aux accords de Munich –, on peut cependant se demander quelle y a été la part prise par le futur chef de la *6. Armee.* Sans doute aurait-il, comme bien d'autres, suivi le mouvement en cas de réussite du putsch.

Le 11 novembre 1938, Paulus est promu *Chef des Generalstabes* (chef d'état-major) du *XVI. Armee-Korps* aux ordres du *Generalleutnant* Guderian. Le 1er janvier 1939, il devient *Generalmajor.* Lorsque la *Wehrmacht* entre en Pologne, en sa qualité de chef d'état-major, il

assiste Walter von Reichenau à la tête de la *10. Armee*, qui deviendra *6. Armee* à l'occasion de son transfert vers l'Ouest. L'ambitieux mais talentueux Reichenau et son adjoint Paulus se complètent à merveille. Tous deux sont brillants, mais le premier est aussi impulsif et fonceur que le second est réfléchi et posé. Reichenau, qui exècre la paperasse et abhorre les tracasseries administratives, délègue souvent l'organisation de son armée à son chef d'état-major, qui se révèle parfait pour ce type de travaux. C'est d'ailleurs le sens de ce qu'écrit l'historien militaire allemand Walter Görlitz à leur sujet : « Reichenau et Paulus reproduisirent à eux deux cette association, à dire vrai assez fréquente dans l'histoire de l'Armée allemande comme de l'Armée prussienne, d'un commandant en chef naturellement doué et d'un chef d'état-major réfléchi et avisé. Blücher et Gneisenau, Mackensen et Seeckt, Hindenburg et Ludendorff en sont les exemples classiques. »

En attendant, sur le front, la *6. Armee* se couvre de gloire au cours de la campagne de France. Paulus a même l'insigne honneur de recevoir la capitulation de l'Armée belge le 28 mai 1940 ! Puis il s'active aux préparatifs de l'invasion de la Grande-Bretagne. Mais l'*Oberkommando des Heeres* nourrit, s'agissant du conflit en général et de Paulus en particulier, d'autres intentions. Dès le 31 juillet 1940, le *Führer* a ordonné à ses généraux de planifier l'invasion de l'Union soviétique, ce en parfaite cohérence avec le programme développé dans *Mein Kampf*. Le chef de l'*Oberkommando des Heeres*, Franz Halder, appelle Paulus auprès de lui, l'instituant *Quartiermeister I des Generalstabes des Heeres* (quartier-maître général), ce qui en fait *ipso facto* son collaborateur immédiat et son successeur éventuel. Halder apprécie beaucoup ce *Generalleutnant* discret et réservé, mais profondément intelligent et, surtout, grand connaisseur des tactiques des *Panzer.* De fait, Paulus se met au travail. En peu de temps, il multiplie les contacts avec les généraux hongrois, finlandais, roumains, alliés à l'Allemagne dans cette croisade orientale. Son épouse, cependant, finit par avoir vent des activités de son mari et manifeste ses inquiétudes : l'attaque de l'Union soviétique se traduira par des pertes effroyables et la ruine de l'Europe. Paulus, fataliste, rétorque qu'il doit obéir aux ordres, ajoutant « qu'il se pourrait même que la campagne ne durât pas plus de cinq à six semaines. Et qu'elle suffise, du premier choc, à tout faire s'écrouler comme un château de cartes ».

Il ne se contente pas de contribuer aux projets de mise à mort de l'Union soviétique. Suite au coup d'État yougoslave de mars 1941, il est dépêché à Budapest pour coordonner avec le *Reich* l'intervention des forces hongroises. Il retrouve ensuite son vieux camarade Rommel en Afrique, le mois suivant, alors qu'il y effectue une tournée d'inspection pour le compte de l'*Oberkommando des Heeres.* Toutefois, entre les deux hommes, le courant ne passe plus. Paulus reproche au *Kommandeur* de l'*Afrika-Korps* d'être incontrôlable, de mépriser la logistique. Rommel, pour sa part, revendique une liberté d'action totale et prône l'offensive tous azimuts. Le désaccord stratégique est tel que l'émissaire berlinois envisage de remplacer lui-même le « Renard du désert » ! « Mon pauvre ami », lui répond sa femme, « n'allez pas vous fourrer dans ce guêpier. Vous serez bien avancé quand vous vous serez fait capturer par ces nègres… »

◀ Friedrich Paulus observe le champ de bataille de Stalingrad dans la binoculaire, en compagnie du *Kommandeur* du *LI. Armee-Korps*, qui sera aussi son bras droit durant toute la bataille, le *General der Artillerie* Walther von Seydlitz-Kurzbach.
NAC

▼ Totalement dénuée de sens sur le plan militaire étant donné que l'homme n'a jamais connu l'expérience d'un commandement sur le terrain, la nomination par Hitler de Paulus à la tête de la *6. Armee* va avoir de terribles conséquences à Stalingrad. Du reste, Heinz Guderian décrivait avant-guerre Paulus comme un excellent organisateur, mais un officier qui ne rassemblait aucune des qualités d'un chef.
© ECPAD/France/1942/ Friedrich Gehrmann

LE FRONT DE L'EST

La date fatidique tombe : dimanche 22 juin 1941, la *Wehrmacht* s'élance à l'assaut du monde soviétique. L'avance des *Landser* est si foudroyante, les succès remportés si spectaculaires que l'*Oberkommando des Heeres* peut croire un instant à ce que la partie soit effectivement jouée en six semaines. Mais il faut vite déchanter, et l'échec devant Moscou suscite une crise militaire poussant le *Führer* à destituer certains généraux trop enclins à faire retraite en dépit du climat glaciaire. Le chef de la *Heeresgruppe Mitte*, Fedor von Bock, est ainsi remplacé par Walter von Reichenau, le commandant de la *6. Armee.* Qui lui succédera ? C'est à Paulus, qui recherche un commandement sur le front, qu'Hitler songe. Cette nomination est décidée le 5 janvier 1942.

Chef d'armée ! Désormais, la carrière de Friedrich Paulus semble ne plus connaître d'obstacles.

▲ En cet été 1942, la chaleur est harassante, la soif omniprésente et la poussière, soulevée par les bottes, les roues et les chenilles, colle à la peau avec la sueur, autant d'éléments qui transparaissent clairement sur ce cliché. La poussière est telle d'ailleurs que l'équipage de ce *Panzer III Ausf. J* en route vers Stalingrad a protégé les mitrailleuses de son engin avec des chiffons. ©ECPAD/France/1942/ Wilhelm Bauer

Avec le rôle qui lui est dévolu dans la campagne caucasienne s'annonçant, au terme de l'offensive, c'est le bâton de *Generalfeldmarschall* qui attend ce fils de petit comptable de province ! Mais en mai 1942, les Soviétiques devancent les Allemands et entreprennent de libérer Kharkov. Devant le déferlement des T-34 et des *Frontoviki*, Paulus prévoit d'effectuer une série de contre-attaques de portée limitée. Toutefois, Hitler et Halder récusent cette stratégie pour lui préférer un encerclement de grand style, qui sera d'ailleurs couronné de succès. Impressionné par les résultats ainsi obtenus, l'Allemand réalise que l'*Oberkommando des Heeres* semble mieux à même de prendre les décisions qui s'imposent du fait d'une meilleure appréciation du contexte global que les commandants sur le terrain. Une prise de conscience qui, par la suite, pèsera lourd, très lourd même… Le 30 juin 1942, la *6. Armee* passe à l'action. En dépit d'une furieuse résistance soviétique, la supériorité tactique des Allemands est incontestable, et les troupes de Paulus entament une longue marche vers la Volga et la cité industrielle de Stalingrad, qu'elles atteignent dans la première décade de septembre. Mais bien qu'ayant détruit plusieurs divisions adverses, Paulus ne manifeste pas le plus grand enthousiasme ; les nombreux rapports des observateurs de la *Luftwaffe* indiquant des regroupements ennemis par-delà la Volga, l'usure de ses matériels, la « queue » logistique démesurée de son armée et l'état de fatigue des troupes l'inquiètent. De plus, ses flancs sont si mal protégés qu'ils sont sans cesse attaqués par d'innombrables unités motorisées soviétiques. Enfin, travailleur acharné, le *General der Panzertruppen* n'a jamais ménagé sa santé, et cette dernière résiste on ne peut plus mal au climat des steppes russes. De sorte que Paulus apparaît considérablement affaibli par le stress, la fatigue et la dysenterie. Au même moment, son chef d'état-major, le très national-socialiste Schmidt, tend à acquérir sur son supérieur une influence que d'aucuns jugeront excessive. Pourtant, Paulus n'est pas nazi en lui-même. Il a même été jusqu'à annuler certaines directives concernant le traitement des prisonniers de guerre émises par son prédécesseur à destination des cadres de la *6. Armee.* Le concept de « sacrifice » est étranger à cet officier si soucieux de la vie de ses hommes.

La terrifiante bataille de Stalingrad va le briser. D'emblée, ses soldats se retrouvent pris au piège de la guérilla urbaine soviétique. Adepte des grands mouvements mécanisés mais souffrant d'une pénurie croissante de moyens, Paulus, décoré depuis peu de temps de la *Ritterkreuz*, se montre totalement incapable de s'adapter à ce nouveau type de conflit. Ses offensives sont enrayées les unes après les autres par un ennemi aussi sournois qu'insaisissable. Déprimé, Paulus voit s'effondrer, à l'automne, ses rêves de conquête. Certaines rumeurs, néanmoins, le désignent comme le successeur de Jodl à l'*Oberkommando der Wehrmacht* ou même comme conseiller militaire auprès du dictateur roumain Antonescu. Cependant, l'Armée rouge se charge bien vite de trancher et de « prendre en main » la suite de sa carrière. Le 19 novembre, elle lance une contre-offensive destinée à encercler la *6. Armee.* La manœuvre fonctionne, et l'objectif est atteint en moins d'une semaine. Soucieux de s'emparer de Stalingrad, Paulus a dispersé ses *Panzer* et s'est abstenu de constituer une réserve mécanisée qui aurait peut-être pu repousser les Soviétiques. Lui et près de 250 000 de ses hommes se retrouvent piégés, en plein hiver, dans une cité en ruine n'offrant quasiment aucun abri. Peut-être a-t-il initialement cru au succès

du ravitaillement aérien promis par le *Führer* ou à la réussite du mouvement de dégagement supervisé par Manstein ? Dans tous les cas, Paulus se refuse à abandonner la poche, car il sait que sa retraite serait balayée par les tempêtes de neige et surtout les hordes de chars des Soviétiques ; d'ailleurs, ceux-ci renforcent continuellement leur anneau autour des positions de la *6. Armee.* De plus en plus épuisé et malade, Paulus ne peut qu'assister à l'agonie puis à la destruction de cette armée qui l'avait pourtant si brillamment servi. Le 30 janvier 1943, Hitler l'invite à se suicider en lui décernant le titre de *Generalfeldmarschall* ; quinze jours auparavant, il avait reçu les *Eichenlaub* pour sa *Ritterkreuz.* Mais le nouvellement promu n'est pas désireux d'accepter un tel cadeau et préfère partager la captivité de ses hommes. Il se rend le lendemain aux forces soviétiques, se refusant toutefois à signer la capitulation de ses troupes. Une nouvelle vie, un nouveau calvaire s'ouvrent à lui.

CHEMIN DE CROIX

Paulus et ses généraux ne sont pas formellement maltraités par les Soviétiques, contrairement aux survivants allemands, roumains et italiens du *Kessel.* En fait, les redoutables penseurs du *NKVD* s'efforcent de les « retourner », c'est-à-dire de les amener à prendre le parti du Kremlin dans sa guerre contre le fascisme. Le *Generalfeldmarschall* ne se résoudra à critiquer publiquement Hitler qu'en août 1944, alors que sont pendus

les conspirateurs allemands du 20 juillet. Son fils Friedrich, âgé de 26 ans, a été tué à Anzio en février de cette même année. Son autre fils, Ernst-Alexander, ainsi que son épouse Hélène-Constance seront pour leur part arrêtés par la *Gestapo.* Paulus, désormais, a choisi son camp. S'estimant avoir été lâché, en janvier 1943, par le *Führer*, un fils sacrifié pour le *III. Reich*, sa famille emprisonnée, ses amis et camarades massacrés, il considère que l'Allemagne a sombré dans la folie nationale-socialiste et que la seule chance de survie de sa nation réside maintenant dans la bonne volonté de l'Union soviétique. Dès lors, il rejoint le *Nationalkomitee Freies Deutschland*, le Comité de l'Allemagne libre, organisation d'officiers allemands antinazis manipulés par le *NKVD.* Paulus signe des appels à la reddition et encourage les combattants allemands à cesser le combat. La guerre s'achève le 8 mai 1945, mais Paulus n'est pas libéré pour autant. Les Soviétiques le citent comme témoin à charge au procès de Nuremberg, au cours duquel il révèle la totale implication du Haut commandement allemand dans la préparation de la guerre d'agression hitlérienne. Il ne sera libéré qu'en 1953, quatre ans après la mort de sa femme, qu'il n'aura jamais revue. Ayant pris le parti du communisme, il reste en Allemagne de l'Est et s'établit dans une maison de maître sur les hauteurs de Dresde, prison dorée où le surveillent les agents de la police politique locale. C'est là que, prématurément vieilli par les épreuves, il achève ses jours, le 1er février 1957, victime d'une longue et atroce paralysie des muscles. Traumatisé par la défaite de Stalingrad, usé par la captivité, il s'est efforcé de justifier sa conduite pour la postérité tout en assumant ses choix politiques de l'après-guerre. Soucieux de respecter ses dernières volontés, dans les années soixante, son fils Ernst-Alexander fera publier ses papiers et sa correspondance en Allemagne de l'Ouest. ■

▲ Cette célèbre photo, prise par le correspondant de guerre Georgi Lipskerov, symbolisera aux yeux du monde la première capitulation en rase campagne d'une armée allemande : en ce 31 janvier 1943, le *Generalfeldmarschall* Friedrich Paulus sort de sa voiture de liaison et se dirige avec son *Adjutant*, l'*Oberst* Wilhelm Adam, vers le PC du général Choumilov, chef de la 64e armée soviétique, pour y signer l'acte de capitulation de sa *6. Armee*. DR

◀ La mine déconfite, mais son air suffisant (dûment reproché par ses subordonnés, puis les Soviétiques) parfaitement intact, le *Generalfeldmarschall* Paulus aura refusé de se suicider, contrairement à ce qu'avait espéré Hitler en lui octroyant son bâton, aucun maréchal allemand n'ayant jamais capitulé dans toute l'Histoire... avant lui. DR

3 L'ENLISEMENT DE L'AUTOMNE

SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1942

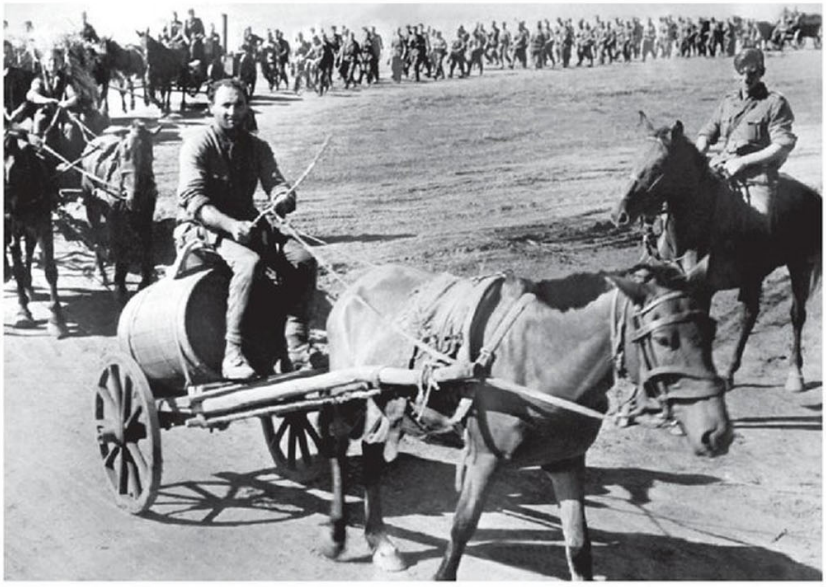
Lorsque les Allemands débouchent sur Stalingrad, la tâche s'avère à première vue facile. Partout, l'ennemi a donné des signes d'affaiblissement, preuve que la rupture paraît proche. À tel point que le *Führer* a ordonné que « *dès l'entrée dans la ville, toute la population de sexe masculin soit éliminée, puisque Stalingrad, avec sa population profondément communiste d'un million d'habitants, est particulièrement dangereuse* », les femmes devant pour leur part être déportées.

À cet ordre inhumain en répond un autre, celui de Staline à l'Armée rouge : « Plus un pas en arrière ! » Parce que Stalingrad porte le nom du *Vojd*, parce que sa chute sonnerait le glas du Caucase et de son pétrole, parce qu'il faut aussi laisser le temps à l'Armée rouge de préparer sa contre-offensive d'hiver, la garnison, acculée à la Volga, n'a d'autre choix que de vaincre ou de périr. Pour elle comme pour les *Landser* de la *6. Armee* et leurs camarades de la *4. Panzer-Armee*, ainsi que la population civile, la bataille va rapidement se transformer en un véritable carnage.

NACH STALINGRAD!

À l'issue de la Directive n° 45 du *Führer*, l'offensive allemande s'est scindée en deux. Au sud, les armées de la *Heeresgruppe A* de Wilhelm List foncent sur Bakou et ses puits de pétrole. Au nord, il échoit à la *6. Armee* de Paulus de s'emparer à elle seule de Stalingrad. Faute de jouir de *Panzer* et de moyens motorisés en nombre suffisant, elle marque le pas. Le ravitaillement, transporté par 25 000 chevaux, s'avère extrêmement lent. Dans le même temps, les Soviétiques renforcent leurs positions, un Front de Stalingrad ayant même été créé *in situ* le 12 juillet 1942. Mais le moral des *Frontoviki* est victime des retraites continuelles auxquelles ils sont soumis, comme le constate le général Tchouïkov, ancien attaché militaire auprès de Tchang Kaï-chek et qui sera muté à la tête de la 62e armée : « Je vis tous ces gens traverser d'ouest en est la steppe désertique de Stalingrad, mangeant leurs dernières réserves de nourriture, accablés par la chaleur torride. Quand je leur demandais : "*Où allez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?*", les réponses étaient dépourvues de toute logique. Ils avaient tous l'air de chercher quelqu'un de l'autre côté de la Volga ou dans la région de Saratov… Dans la steppe, je rencontrai les états-majors de deux divisions qui prétendaient qu'ils cherchaient le poste de commandement de la 9e armée ; cet état-major se composait de quelques officiers assis dans trois ou quatre voitures chargées jusqu'au toit de bidons d'essence. En réponse à mes questions : "*Où sont les Allemands ? Où sont vos unités ? Où allez-vous ?*", ils ne surent que dire. On voyait bien qu'il n'était pas facile de relever le moral de ces gens ni l'esprit combatif de ces troupes en retraite. » Le *General-Leytenant* Vasilii Nikolaevich Gordov, commandant de la 64e armée, ne vaut guère mieux : « Le soir du 19 juillet, nous nous rencontrâmes au quartier général de la 64e armée… Je ne l'avais jamais vu encore. C'était un général aux cheveux gris, avec des yeux gris pleins de lassitude qui semblaient ne rien voir et dont l'expression froide semblait dire : "*Ne me parlez pas de la situation, je sais tout. Je ne puis rien faire, puisque c'est mon destin.*" »

Paradoxalement, l'imminence du chaos paraît échapper à la ville elle-même. « Stalingrad nous accueille avec un soleil qui sort de derrière les toits et de longues traînées d'ombre fraîche », écrira vingt ans après Victor Nekrassov. « Le fourgon saute joyeusement sur les pavés. Des tramways tout déglingués passent dans un bruit de ferraille. Nous croisons des files de camions américains Studebaker au museau aplati portant, tels des cercueils, de longues caisses d'obus pour *Katiouchas*.



▲ On ne rappellera jamais assez que l'Armée allemande est essentiellement hippomobile et que ses fantassins se déplacent à pied. Cette charrette tractée par un mulet et transportant un tonneau semble conduite par un *Hiwi*, auxiliaire soviétique astreint, comme ici, à des tâches non combattantes, ce qui permet de libérer des personnels pour le front. La logistique de la *6. Armee* est totalement à cette image. Archives Caraktère

▼ Un binôme de mitrailleurs fait feu, avec sa MG 34, sur un hameau que ces fantassins allemands s'apprêtent à prendre d'assaut. © ECPAD/France/1942/ Wilhelm Bauer

Dans les squares dénudés, couverts de tranchées-abris, des canons antiaériens en alerte sont tournés vers le ciel. Le marché regorge de tomates et de concombres. On y voit d'énormes bonbonnes de lait cuit au four aux reflets dorés. Et voici des vestons, des casquettes et même des cravates. Il y a longtemps que je n'en avais plus vu ! Les femmes continuent à se mettre du rouge à lèvres. Par la vitrine poussiéreuse, on aperçoit un coiffeur en blouse blanche qui savonne le menton d'un client. Un cinéma joue "La colère d'Anton Ivanovitch". Séances à midi, deux, quatre et six heures. Un concierge ramasse du crottin avec une grande pelle. Une voix sort de la gueule noire d'un haut-parleur accroché au poteau d'une ligne de tramway. On ne sait qui parle – un homme ou une femme – et qui raconte d'un ton convaincu l'histoire de Vanka Joukov, un gamin de neuf ans qui écrit à son grand-père la nuit de Noël. Et au-dessus de tout cela, le ciel bleu. Et la poussière. Et de grêles acacias, de petites maisons de bois avec des coqs découpés et des écriteaux "Défense d'entrer. Chien méchant". À côté, de grandes maisons de pierre ornées, sur la façade, de statues de femmes soutenant quelque chose. Le bureau de vente des Coopératives industrielles de la Basse-Volga, encore des enseignes Rapiéçage de caoutchoucs, Réparation de fourneaux à pétrole, Procureur de l'Arrondissement Molotov… »

Ainsi, il fait encore bon vivre à Stalingrad !

Et les Allemands dans tout ça ? Ils piétinent, comme s'en plaint un commandant de compagnie de la *384. Infanterie-Division* dans son journal le 2 août : « Les Russes résistent durement. Ils disposent de troupes fraîches, avec de jeunes soldats. » L'Armée rouge enchaîne les attaques, difficilement mais victorieusement repoussées par les *Grenadiere* et les *Panzer*. Au prix de mille efforts, la 62e armée soviétique s'accroche à la Tchir. Enfin ravitaillée en essence et bénéficiant depuis le 30 juillet de l'appui de la *4. Panzer-Armee* du *Generaloberst* Hermann Hoth (ce qui réduit d'autant

En haut : La Place des héros tombés au combat, en centre-ville de Stalingrad, grouille de passants en temps normal. Même si cette photo a été prise avant-guerre, elle témoigne de la relative insouciance qui règne parmi la population à quelques semaines du début de la bataille... DR

Au milieu : Superbe cliché de transports de troupes *Sd.Kfz. 250* et *Sd.Kfz. 251* profitant de la protection de flanc de *Panzer III lang* pour poursuivre leur avance vers Stalingrad en septembre 1942. L'insigne sur le glacis du semi-chenillé de droite ne laisse aucun doute quant à l'unité de ces blindés : le cheval sautant un obstacle est celui de la *24. Panzer-Division*, perpétuant la tradition de la Cavalerie dont elle provient. D'ailleurs, ses personnels arborent le passepoil jaune de la Cavalerie et non le rose de la *Panzerwaffe*. Bundesarchiv Bild-101I-218-0504-36 (Dieck)

le « punch » allemand dans le Caucase), Paulus et sa *6. Armee* reprennent leur avance, négligeant certaines poches ennemies, comme celle de la zone de Kletskaïa, d'où partiront, quelques mois plus tard, les blindés « rouges » chargés d'encercler les forces de l'Axe. À l'heure présente, Paulus compte bien envelopper les forces adverses qui demeurent dans la boucle du Don. En deux jours, les *16.* et *24. Panzer-Divisionen* réussissent à percer et, longeant le Don, déboulent, le 8 août, sur Kalatch avec le *LI. Armee-Korps* du *General der Artillerie* Walter von Seydlitz-Kurzbach. En deux semaines, les Soviétiques y perdront 9 divisions d'infanterie, 7 brigades motorisées, un millier de blindés et 750 canons. Si certains soldats allemands ne sont nullement impressionnés par ce nouveau succès, d'autres se réjouissent bruyamment, à l'instar de cet officier d'artillerie : « Les Russes peuvent tirer autant qu'ils veulent, nous tirerons encore plus. C'est un vrai plaisir quand nous voyons deux ou trois cents Russes nous attaquer. Un seul canon automoteur suffit à les mettre en déroute. » À Moscou, Staline s'inquiète. Malgré son ordre d'arrêt, les Allemands se retrouvent désormais à 65 kilomètres de cette ville qui porte son nom. En conséquence, le 10 août 1942, le commandement de la région de Stalingrad est unifié avec subordination du Front de Stalingrad au Front Sud-Ouest, lesquels seront commandés par le *General-Polkovnik* Andrei Eremenko, vétéran des batailles de Briansk, Smolensk et Moscou. Deux semaines plus tard, Beria instaure un système de camps spéciaux destinés à identifier au sein des prisonniers soviétiques « les déserteurs, les espions et autres éléments douteux parmi les soldats des divisions de l'Armée rouge [...], qui reculent [...] » pour « les arrêter [...] constituer sur eux un dossier sous forme réglementaire et les transférer à la justice ». Nombre de ces hommes se retrouveront enrôlés dans les bataillons de réprouvés de Staline et seront envoyés à la mort dans les combats de rues de Stalingrad. Des unités sibériennes sont aussi expédiées vers la cité industrielle de la Volga, en train jusqu'à Saratov, puis à pied ou en camions jusqu'à la 64e armée.

De son côté, la *6. Armee* donne des signes de fatigue. Friedrich Paulus, épuisé, juge d'ailleurs son flanc gauche, couvert par la 8e armée italienne, mal protégé, dans la mesure où il fait peu de cas des Transalpins. Le 19 août, ses craintes semblent confirmées lorsque les Soviétiques prennent d'assaut leurs lignes à Serafimovitch, sur le Don. Un moment, les défenseurs lâchent prise, mais une charge de 600 cavaliers, au cri de « Avanti, Savoia ! », disperse deux bataillons soviétiques et entraîne la capture de 500 soldats ennemis, tandis que d'autres fantassins jettent des « cocktails Molotov » sur les blindés russes. Dans cette affaire, les soldats du *Duce* laisseront sur le terrain 1 700 de leurs camarades, contre 1 600 Soviétiques tués, blessés, prisonniers. Ce résultat, en définitive favorable aux armes italiennes, ne peut que convaincre les stratèges de l'*Oberkommando des Heeres* de la pertinence de leurs choix stratégiques, ce d'autant qu'ils n'ont pas d'alternative faute d'effectifs. La *8a Armata*, de surcroît, s'intercale entre des formations roumaine et hongroise viscéralement hostiles l'une à l'autre. De toute évidence, le *Führer* veut faire de Stalingrad une bataille « européenne » et doit composer avec les antagonismes nationaux...

▲ Cavaliers italiens du fameux *3° Reggimento* « Savoia Cavalleria », qui s'illustre par sa charge héroïque le 24 août 1942 à Izbušenskij, près de Serafimovitch, au cri de « Avanti, Savoia ! ». Fidèles à leur habitude, les Italiens ne manquent pas de courage au feu, mais les moyens lourds leur font défaut. Le corps alpin, avec ses trois divisions d'*Alpini* et le bataillon de skieurs « Monte Cervino », se distinguera lui aussi en donnant du fil à retordre aux Soviétiques sur le Don, alors qu'il devait être initialement déployé dans le Caucase (où il aurait été bien plus utile aux Allemands...). USSME

◀ A gauche, en bas : Autre vue d'une colonne de la *24. Panzer-Division* en route vers Stalingrad. Derrière le *Sd.Kfz. 251* au second plan, des *Panzer II* filent se mettre en protection sur la gauche de la route poussiéreuse. Ce char léger est totalement dépassé en 1942, même si son canon de *2cm* à tir rapide peut encore rendre des services contre les « cibles molles » et l'engin s'avérer utile pour des missions de reconnaissance. Bundesarchiv Bild-101I-218-0510-22 (Thiede)

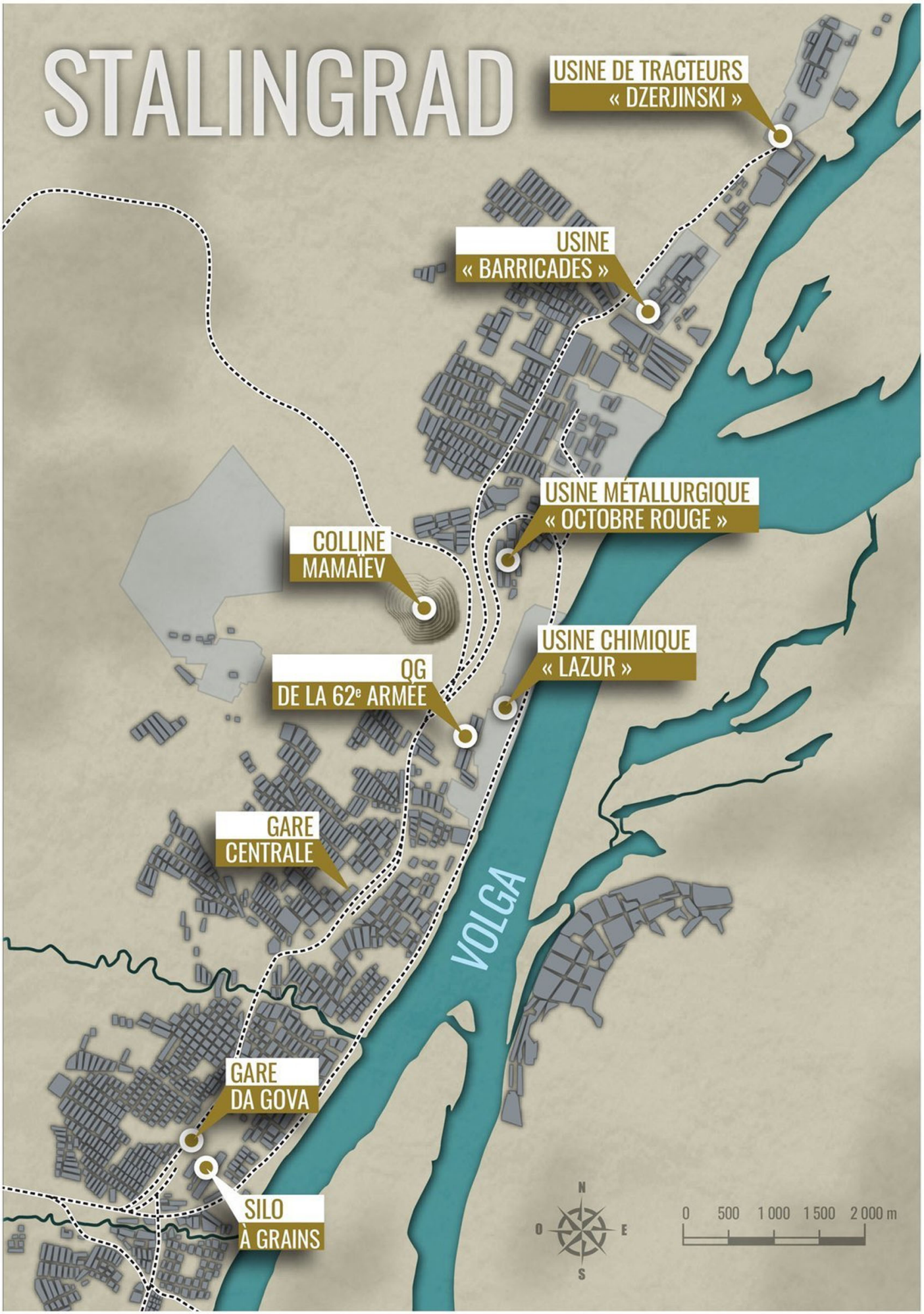
Alors qu'ils cheminent vers Stalingrad, des *Sturmgeschütze III Ausf. G* et le *Sd.Kfz. 250/6* (semi-chenillé de ravitaillement en munitions des *StuGe*) d'une *Abteilung* de canons d'assaut coupent à travers champs, du fait de l'encombrement de la *Rollbahn* par un convoi de camions lourds.
Archives Caraktère

▲ Automitrailleuse lourde *Sd.Kfz. 231 (8-rad)* appartenant à une *Aufklärungs-Abteilung* d'une *Panzer-Division* photographiée lors du « Fall Blau ». Cet engin est très utile, en raison de sa hauteur, pour apprécier le terrain sur une large étendue à travers la steppe russe, mais ses qualités hors route sont très médiocres pour un véhicule dévolu à la reconnaissance. Archives Caraktère

Toujours est-il que, le 21 août, après l'échec de cette contre-attaque soviétique, les éléments de pointe du *LI. Armee-Korps* de Seydlitz atteignent le Don ; sans attendre, ils traversent le fleuve sur des canots pneumatiques et des embarcations de fortune. Les « jours heureux » du « Blitzkrieg » seraient-ils de retour ? Tout semble indiquer que oui. Des têtes de pont sont établies à Louchinski et Vertiachi. Très vite, des ponts de bateaux sont jetés sur le fleuve pour permettre aux chars du *XIV. Panzer-Korps* du *General der Infanterie* Gustav von Wietersheim de rejoindre l'autre rive. Les engins de la *16. Panzer-Division* du *Generalleutnant* Hans-Valentin Hube sont les premiers à s'y risquer, dès le 22 août. En dépit de plusieurs raids furieux de l'aviation soviétique et de tirs à l'aveuglette des *Katiouchas*, l'opération s'effectue sans encombre, de sorte que, le 24, les *Panzerschützen* de « Papa » Hube atteignent la Volga, à Rynok, après avoir brûlé plus de 50 kilomètres en quelques jours ! Au passage, ils ont engagé et massacré les pièces antiaériennes lourdes que leur opposaient des ouvrières soviétiques formées à la hâte par des officiers et des commissaires politiques. Percée puis exploitation allemandes ont été réalisées de main de maître.

Et les voici devant Stalingrad. Les immeubles blancs qu'ils aperçoivent au loin ne sont pas sans évoquer, chez certains vétérans de la campagne de Grèce, quelques heureux souvenirs d'Athènes. Le spectacle donné par cette ville étendue – en termes de superficie, Stalingrad est la troisième ville d'Union soviétique –, construite au milieu de nulle part, en pleine steppe, a de quoi impressionner. S'étirant sur 40 km le long de la Volga, l'ancienne Tsaritsyne, rebaptisée Stalingrad pour rendre hommage à la prétendue action salvatrice de Staline pendant la guerre civile russe, constitue l'un des fleurons des plans quinquennaux. Ses ateliers ont fabriqué le tiers des 3 000 T-34 produits en 1941 ! Son cœur économique bat au nord de la ville, constitué de quatre gigantesques usines appelées à une terrible célébrité : l'usine de Tracteurs « Dzerjinski », l'usine « Barricades » (affectée à la production d'obusiers), l'usine métallurgique « Octobre rouge » et l'usine chimique « Lazur », flanquées de zones résidentielles attribuées aux ouvriers. Au centre, la colline Mamaïev, ancien site funéraire tatar, surplombe la ville du haut de ses 102 mètres, donnant notamment sur la gare centrale et le débarcadère : s'en emparer donnerait aux envahisseurs le contrôle de la cité. Au sud de la rivière Tsaritsa, qui coupe Stalingrad en deux au niveau de la station ferroviaire principale, un imposant silo domine les environs, où se niche une autre gare. En d'autres termes, Stalingrad ne bénéficie d'aucune défense naturelle face à un assaut mené d'ouest en est, et la Volga pourrait gêner l'expédition de renforts à ce titre, mais la ville possède de nombreux bâtiments se prêtant admirablement à une défense statique. C'est dans ses faubourgs que se sont positionnées, du nord au sud, les 62e et 64e armées soviétiques.

Le 23 août, dans l'après-midi, la *Luftwaffe* frappe fort ! Plus de 600 bombardiers, dont des Ju 87 *Stukas* et des bimoteurs Heinkel He 111, réduisent la ville à l'état de ruines. Les habitations de bois se transforment en torches, les immeubles de béton s'effondrent et les dépôts de carburant en flammes laissent s'échapper une infernale colonne de fumée noire. Le ton est donné, Stalingrad ce sera l'enfer ! Le central téléphonique de la ville et l'hôpital principal sont touchés, les conduites d'eau détruites. Plus de 40 000 Soviétiques y auraient laissé la vie, et pour cause : les abris faisaient défaut, et le *NKVD*, conformément aux directives de Staline, avait réquisitionné tous les bateaux à des fins militaires au lieu de procéder aux indispensables évacuations.


STALINGRAD
USINE DE TRACTEURS « DZERJINSKI »
USINE « BARRICADES »
USINE MÉTALLURGIQUE « OCTOBRE ROUGE »
COLLINE MAMAÏEV
USINE CHIMIQUE « LAZUR »
QG DE LA 62e ARMÉE
GARE CENTRALE
VOLGA
GARE DA GOVA
SILO À GRAINS
N
O
E
S
0 500 1 000 1 500 2 000 m

La catastrophe est d'autant plus tragique pour les Russes que leurs troupes s'écroulent. Eremenko s'attendait à un débordement venu de la *4. Panzer-Armee* de Hoth, mais la percée de Paulus l'a surpris, à tel point qu'il fera sauter, à la dernière minute, un pont de bateaux tout juste érigé par ses sapeurs sur la Volga ! Staline, lui, reste intraitable, interdisant toute retraite, de sorte que l'état de siège est proclamé : « Nous ne rendrons jamais notre ville natale. Barricadons toutes les rues. Transformons chaque quartier, chaque pâté de maisons, chaque immeuble en une forteresse imprenable. » Des étudiants creusent des tranchées, des brigades spéciales du *NKVD* sont levées à la hâte, regroupant tout ce qui n'est pas essentiel à l'effort industriel. Faute d'armes, nombre de ces miliciens devront attendre la mort de leurs camarades pour en bénéficier.

Alors que l'artillerie de campagne de la *16. Panzer-Division* pilonne, avec l'aide des bombardiers allemands, les ferries qui transitent par la Volga, coulant à l'occasion des bateaux bondés de civils, les *Panzer* reprennent leur avance. Ils marchent vers la cité industrielle de Spartakova, au nord de Stalingrad, dans l'intention évidente de prendre à revers le ravitaillement fluvial soviétique. La résistance adverse est farouche, et chacun se cramponne à sa position. Les Russes font même usage de T-34 à peine sortis de l'usine « Dzerjinski », sans peinture de camouflage ni système de visée. Malgré les incessants assauts de l'Armée rouge, les *Kampfgruppen* allemandes parviennent à s'emparer des installations du ferry et s'y fortifient. Une position plus que précaire pour un succès nullement décisif, car les Soviétiques en profitent immédiatement pour tenter d'isoler la *16. Panzer-Division*. Suite à l'arrivée des renforts du *LI. Armee-Korps*, ils doivent toutefois y renoncer après plusieurs jours de combats aussi féroces qu'incertains.

Le péril vient également du sud. La *4. Panzer-Armee* de Hoth, amputée du *XL. Armee-Korps* expédié dans le Caucase, n'en a pas moins conservé son *XLVIII. Panzer-Korps* aux ordres du *General der Panzertruppen* Werner Kempf, lequel entame une puissante avancée à travers les défenses méridionales de Stalingrad.

▲ Le 20 septembre 1942, des bombardiers en piqué Junkers Ju 87 D, du *II./StG 2*, s'attaquent aux dépôts de carburant soviétiques sur les bords de la Volga, près de Betelovka.
BPK, Berlin, Dist. RMN/ Benno Wundshammer

▼ Armés de fusils Mosin-Nagant M1891/30, ces miliciens hâtivement mobilisés par le *NKVD* attendent l'« envahisseur fasciste » de pied ferme dans les faubourgs de Stalingrad.
RIA-Novosti

Suite page 48

Divers clichés de combats dans les faubourgs de Stalingrad.

▲ En septembre, un *StuG III* à canon court accompagne des fantassins lors de leur progression, les *Landser* observant quelques instants de repos entre deux bonds en avant. NAC

◀ Servants d'un *Pak 38* de *5cm* pilonnant des bâtiments soviétiques. Ils sont bien abrités derrière le bouclier du canon, et l'un des pourvoyeurs rampe à même lwe sol, signe que l'ennemi n'est pas loin. NAC

▼ Fin septembre 1942, un *Sturmgeschütz III Ausf. G* ouvre la route à des fantassins (hors champ du photographe) dans la banlieue stalingradoise. Bundesarchiv Bild-183-B22413 (Pfreundtner)

▲ Ces grenadiers se sont retranchés dans un abri hâtivement creusé dans le sol en protection rapprochée d'un *Panzer III Ausf. H* positionné en bordure d'un hameau conquis. Bundesarchiv Bild-101I-218-0522-09 (Klintzsch)

▶ Un *Pak 35/36* de *3,7cm* protège l'avance d'une colonne hippomobile. US Nara

▼ et ◢ Fantassins s'élançant à l'assaut des positions soviétiques. US Nara

L'objectif ? Conquérir des cités aux noms imprononçables, perchées sur les hauteurs de la Volga, Krasnoarmeisk et Beketovka, de manière à tenir sous le feu des obusiers allemands le trafic fluvial. Pour barrer la route à Hoth, Eremenko a regroupé des forces importantes issues de la 1re armée blindée et de la 64e armée ; au prix de lourdes pertes, elles réussissent à enrayer l'offensive des blindés à croix noire. Hermann Hoth réagit rapidement et décide de contourner les lignes ennemies à l'ouest de Stalingrad. Heureuse idée ! Le 30 août, la percée est obtenue. Le lendemain, les chars de la *24. Panzer-Division* de Bruno *Ritter* von Hauenschild pénètrent de 20 kilomètres à l'intérieur du dispositif russe et atteignent Gavrilovka. Ce nouveau succès des forces de l'Axe est en passe de sceller le destin de Stalingrad, car les 62e et 64e armées soviétiques risquent d'être prises à revers et coupées de la Volga. Pour ce faire, il suffirait que la *6. Armee* saisisse cette opportunité en constituant la pince Sud de cet encerclement improvisé. Peine perdue, car Paulus s'y refuse, invoquant, non sans justesse, la nécessité de maintenir ses positions au nord de Stalingrad. Staline, en effet, y a lancé une contre-attaque qui a causé aux Allemands bien des sueurs froides. Fiasco sur le terrain, la manœuvre soviétique a pour effet de sauver les 62e et 64e armées du désastre… Eremenko en profite pour replier ses lignes avancées, trop exposées, afin de se retrancher à la lisière de la ville – un ordre que certaines unités, prises de panique, n'ont au demeurant pas attendu. Ce qui permettra aux soldats de Paulus, le 3 septembre, d'occuper sans réelle difficulté les faubourgs de Stalingrad ; trop tard cependant pour refermer le piège un moment envisagé par Hoth et Weichs

« Le temps, c'est du sang ! »

En cette fin d'été 1942, Paulus peut, malgré sa dysenterie, s'estimer relativement satisfait. Du 23 août au 8 septembre, la *6. Armee* comptabilise 26 500 prisonniers, 350 canons et 830 chars ennemis détruits. Un des adjoints du général, en convalescence en Allemagne, va jusqu'à lui écrire « qu'ici, tout le monde attend la chute de Stalingrad. On espère que ce sera là le tournant de la guerre ». En face, les Soviétiques n'alignent plus que 40 000 hommes. Pour la plupart, ils sont démoralisés. Eremenko et son commissaire politique spécialement mandaté par Staline, Nikita Khrouchtchev, se sont précipitamment réfugiés de l'autre côté de la Volga en laissant sur place l'état-major de la 62e armée, lui aussi gangrené par le désespoir. Son chef, Lopatine, n'y croit plus. Il argue que les Allemands sont trop forts et que la ville est intenable. Blessé au front, il est destitué et remplacé par l'impitoyable Tchouïkov, lequel proclame à Khrouchtchev, l'informant de sa promotion : « L'abandon de Stalingrad serait une atteinte au moral de notre peuple. Je jure que je n'abandonnerai pas la ville. Nous garderons Stalingrad, ou nous y mourrons ! » De son côté, Paulus promet au *Führer* que Stalingrad sera conquise en dix jours.

Le 13 septembre, à 4h45, consécutivement à d'intenses frappes aériennes et d'artillerie, 11 divisions allemandes, dont trois *Panzer-Divisionen*, s'élancent à l'assaut sur l'ensemble du front. La clé du succès consiste à conquérir la colline Mamaïev, qui domine les environs. Les combats sont acharnés.

1

2

1. Toujours en septembre, cette tranchée est maintenant aux mains des Allemands et ces *Landser* se préparent à un retour en force de l'ennemi, MG 34 en batterie et prête à arroser les *Frontoviki* qui déboucheraient. Au premier plan, le sous-officier observe l'horizon à la jumelle, pistolet-mitrailleur MP 40 et grenade à manche à portée de main. NAC

2. Ces *Panzer III lang* de la *24. Panzer-Division* abordent les faubourgs de Stalingrad, qui ont déjà passablement souffert des bombardements de la *Luftwaffe*. Archives Caraktère

3. Les chars de la *Panzer-Abteilung* de la *60. Infanterie-Division (mot.)* – en l'occurrence des *Panzer II, Panzer III* et *Panzer IV* (dont une *Ausf. F2* au premier plan, sur la tourelle de laquelle est visible l'insigne divisionnaire) – font une halte dans ce qui semble être un kolkhoze de la région de Stalingrad. Archives Caraktère

4. Ces *Landser* investissent une position soviétique retournée par leurs obusiers. Un petit tracteur d'artillerie d'origine américaine Allis-Chalmers, répandu dans l'Armée rouge, en a fait les frais. Archives Caraktère

3

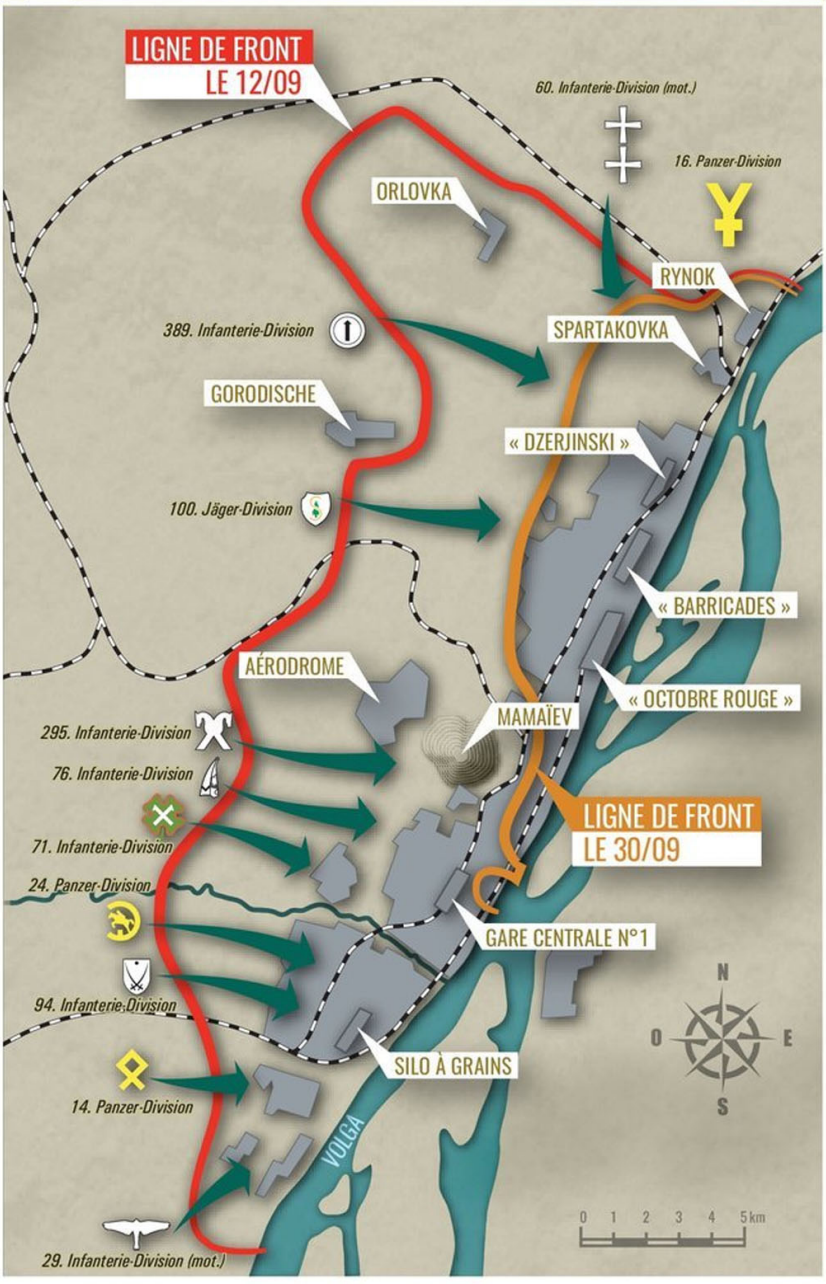
4

De Tsaritsyne à Volgograd en passant par Stalingrad

Si la guerre fit la renommée de Stalingrad, elle fut également à l'origine de sa naissance. La forteresse de Tsaritsyne, terme dérivé du tatar « Sary Su » ou « Fleuve Jaune », avait été érigée par les Russes en 1589, entre le Don et la Volga, pour tenir en joue les peuples caucasiens et protéger les voies commerciales du Sud. Ce bastion fit l'objet de combats acharnés au cours de diverses rébellions cosaques. La cité devint même leur capitale à l'époque du soulèvement de Boulavine en 1707-08. Pougatchev, prétendant au trône de la Grande Catherine, parvint également à s'en emparer en 1774. Une fois le Caucase pacifié, la ville put entamer son développement commercial au XIX[e] siècle. Sa position géographique au confluent de l'Ukraine, du Caucase et de l'Asie en faisait une étape obligée pour les marchandises transportées par voie fluviale. En 1897, elle recensait 55 914 habitants, comprenait 8 banques et plusieurs écoles. De fait, l'administration locale ambitionnait de la transformer en un pôle financier majeur, mais l'effondrement du tsarisme en 1917 tua le projet dans l'œuf.

Au cours de la guerre civile résultant du putsch d'octobre 1917 à Petrograd, Tsaritsyne acquit une importance stratégique vitale. En mai 1918, les anarchistes, rivaux patentés des bolcheviques, avaient tenté une insurrection qui avait tourné court. Les Cosaques menaçaient également la ville, défendue par la 10[e] armée de Vorochilov. La situation, à en croire ce dernier, était catastrophique : absence d'organisation, désertions nombreuses, etc. Lénine chargea un jeune cadre ambitieux du Parti, Iossif Vissarianovitch Staline, d'y ramener l'ordre afin d'organiser le ravitaillement dans le sud de la Russie. Staline mit sur pied des formations de la *Tchéka*, la police politique du régime communiste, qui multiplièrent arrestations et exécutions. Mais si l'ordre revenait, la 10[e] armée s'avérait incapable de repousser les assauts ennemis. Staline, à dire vrai, cherchait déjà à se constituer une « clientèle » d'officiers contre Trotsky, comme ce dernier le reconnut plus tard dans ses mémoires : « Staline recueillait avec soin les gens qui avaient eu des cors écrasés. Il avait pour cela suffisamment de temps et son intérêt personnel y était. Le commandement de Tsaritsyne devint, dès ce temps, un de ses principaux instruments. » Dès le 4 octobre 1918, le créateur de l'Armée rouge tenait ce langage à Lénine : « J'insiste catégoriquement pour que Staline soit rappelé. Sur le front de Tsaritsyne, cela ne va pas bien que les forces soient surabondantes. Je le maintiens [Vorochilov] commandant de la 10[e] armée à condition qu'il se soumette au commandant du front Sud. Jusqu'à ce jour, les chefs de Tsaritsyne n'ont même pas envoyé à Kozlov de rapports sur leurs opérations. Je les ai soumis à l'obligation d'envoyer deux fois par jour des rapports sur leurs opérations et les reconnaissances faites. Si demain cet ordre n'est pas exécuté, je ferai mettre en jugement Vorochilov et porterai le fait, par ordre du jour, à l'armée. Pour l'offensive, il ne reste que peu de temps avant que les routes ne soient coupées, tant pour les piétons que pour les cavaliers. Nous n'avons pas le temps de mener des pourparlers diplomatiques. » Et finalement, à l'automne, la 10[e] armée ne dut de tenir la ville qu'à la pusillanimité des armées contre-révolutionnaires. La situation évolua radicalement l'année suivante. Le général Denikine ayant pris le commandement des armées blanches du Sud, ces dernières avaient gagné en cohérence et pugnacité. Le chef de l'armée du Caucase, Wrangel. s'empara de Tsaritsyne le 16 juin 1919, contribuant à poser les bases de ce qui allait constituer la grande offensive de Denikine contre Moscou – laquelle allait tourner au désastre. La guerre civile s'achèverait finalement par la victoire totale de l'Armée rouge. Staline, pour sa part, écrivait déjà sa propre légende. À l'en croire, Tsaritsyne avait été sauvée en 1919 grâce à la sûreté de son jugement. Premier signe du « culte de la personnalité » qui allait se déchaîner dans les années trente, le successeur de Lénine obtint le droit, en 1925, de modifier le nom de la ville, qui devint Stalingrad. L'ancien maire de Tsaritsyne, Minine, qui avait également participé à sa défense aux côtés de Vorochilov, fut arrêté comme « ennemi du peuple » pour avoir réduit à l'extrême le rôle de Staline dans son ouvrage paru la même année sous le titre *La ville encerclée*. Avant de devenir le premier personnage d'Union soviétique, Staline se devait d'avoir été un héros doublé d'un génie militaire ; le mythe du « Petit Père des Peuples » était en marche. Comme tant d'autres villes soviétiques, Stalingrad subit une industrialisation massive au cours de l'entre-deux-guerres. Trois grands complexes industriels aux noms évocateurs s'y érigèrent : le centre militaire « Barricades », le site métallurgique « Octobre rouge » et l'usine des tracteurs « Djerjinski ». La forte croissance économique de la ville y accéléra l'exode rural, de sorte qu'en 1941, elle comptait près d'un demi-million d'habitants. Littéralement rayée de la carte par la bataille qui y opposa la *Wehrmacht* à l'Armée rouge, Stalingrad y acquit une notoriété telle qu'elle ne pouvait échapper à la déstalinisation déclenchée par Khrouchtchev. En 1961, ce dernier débaptisa la ville pour lui conférer le nom de Volgograd. ■

L'offensive sur Stalingrad (septembre 1942)



L'objectif des *71.* et *76. Infanterie-Divisionen*, la gare principale n° 1, change de mains par trois fois avant d'être reconquise par un bataillon du *NKVD*. Les chars soviétiques, une quarantaine au total, ont été enterrés ; mauvaise surprise pour l'infanterie allemande ! La 62e armée n'en est pas moins sérieusement saignée, au point que Tchouïkov, isolé de ses troupes, demande instamment des renforts. Demande d'autant plus urgente que, le 14 septembre, la *76. Infanterie-Division* parvient à trouer le dispositif russe, si bien que les Allemands menacent le QG soviétique et le débarcadère. En réplique, la 13e division de fusiliers de la Garde, commandée par Alexander Rodimtsev, héros de la guerre d'Espagne et de la bataille de Kiev, franchit la Volga en plein jour sous le feu allemand et repousse les envahisseurs, sans même attendre d'avoir reçu la totalité de ses fusils ! Le tiers des hommes de Rodimtsev ne survivra pas à cette journée. Mais le rivage occidental de Stalingrad demeure terre russe, et le ravitaillement de la garnison se poursuit, caisses de vodka comprises. Mais si les Allemands sont en certains endroits ralentis ou stoppés, les Soviétiques ne parviennent pas pour autant à reconquérir la totalité du terrain perdu. Une contre-attaque organisée par Tchouïkov pour chasser l'ennemi de la colline Mamaïev permet certes aux *Frontoviki* d'en reconquérir le sommet, mais ils ne vont pas plus loin. La gare principale change plusieurs fois de mains avant d'être définitivement annexée par les envahisseurs. Le 18 septembre, Tchouïkov laisse percer son inquiétude : « Encore une bataille comme celle-là, et nous serons rejetés dans la Volga. » Il a de quoi être désabusé. À la fin du mois de septembre 1942, les forces allemandes ont atteint presque tous leurs objectifs. La moitié Sud de Stalingrad leur appartient. Si la colline Mamaïev reste encore aux mains de la 62e armée, Paulus peut espérer s'emparer du secteur industriel au nord de la ville. Mais ses effectifs ont été sérieusement ponctionnés, comme le relatera le *Generalmajor* Hans Dörr, *Kommandeur* de la *384. Infanterie-Division* : « Les compagnies dépassaient rarement 60 hommes, les divisions blindées ne comptaient plus que 60 à 80 chars. » C'est que la « guerre éclair » a dérivé vers la « guerre des rats » dans les ruines d'une ville qui se situe à l'extrémité du front de l'Est.

Les soldats soviétiques, il est vrai, luttent avec l'énergie du désespoir. La Propagande scande que le destin du pays est entre leurs mains. Le journal du Front de Stalingrad, dès le 8 septembre, publie le dessin d'une jeune fille ligotée et terrorisée : « Et si la fille que vous aimez était ainsi ligotée par les fascistes ? Ils la violeraient d'abord, puis ils la jetteraient sous un char. Avancez, vous, les guerriers ! Votre devoir est d'empêcher l'agresseur de violer votre bien-aimée. » Et d'ajouter dans les jours qui suivent : « Nous n'avons plus de routes pour reculer de Stalingrad, elles sont fermées par ordre de la Patrie, par ordre du peuple. La Patrie exige de tous les défenseurs de Stalingrad de se battre jusqu'au dernier, mais de ne pas céder Stalingrad. » ; « Ne comptez pas les jours », renchérit Ilya Ehrenbourg, éditorialiste vedette de *Krasnaya Zvezda* (*L'Étoile Rouge*), la revue de l'Armée.

Ces fantassins allemands mettent en batterie leur canon d'infanterie *le.IG 18* de *7,5cm* en vue d'appuyer la progression de leurs camarades dans les faubourgs de la grande ville de la Volga. Les couvre-casques camouflés sont assez répandus parmi les troupes de la *6. Armee* de Paulus.
US Nara

Autre vue aérienne de la Place des héros tombés au combat, à Stalingrad, avant la Grande guerre patriotique.
DR

« Ne comptez pas les kilomètres. Comptez seulement les Allemands que vous avez tués. Tuez les Allemands, c'est votre mère patrie qui vous en supplie. Tuez les Allemands, c'est le cri de votre terre russe. Ne flanchez pas. Ne cédez pas. Tuez. » Le Comité municipal de la ville n'est pas en reste : « Mieux vaut la mort au combat qu'un infamant esclavage. Ne souillons pas la gloire du Drapeau rouge de Stalingrad ! Ensemble avec les glorieux combattants de l'Armée rouge, défendons notre ville natale contre les gredins fascistes ! » Les soldats qui traversent la Volga se font lire, sur chaque ferry, des lettres suintant le fanatisme, les appelant à se battre pour la *Rodina*, la « Mère Patrie ». Ces efforts paient, même si la présence des commissaires politiques et des très redoutées « casquettes bleues » du *NKVD* rappelle à la chair à canon qu'elle n'a d'autre choix que d'affronter les Allemands : du 1er août au 15 octobre 1942, plus de 50 000 militaires soviétiques sont appréhendés dans les secteurs des Fronts du Don et de Stalingrad, et 711 d'entre eux sont passés par les armes, ce qui dépasse le nombre de soldats français fusillés pendant la Grande Guerre. Une telle pression psychologique s'avère rapidement intolérable, ce qui amènera les officiers et les commissaires politiques à augmenter leur seuil de tolérance aux divers grognements des soldats tenus sur la ligne de front. Ici, au moins, les « héros de l'Armée rouge » n'avaient strictement rien à perdre.

Et ces hommes de Stalingrad, soviétiques ou allemands, se transformeront en maîtres de guerre. Le silo à grains, imposant bâtiment situé au bord du fleuve constituant l'un des pivots de la défense russe, fait notamment l'objet d'affrontements d'une rare violence. Dès le 16 septembre, les Allemands s'y risquent… et déchantent ! « Notre bataillon, appuyé par des chars, attaque un silo d'où déferlent des torrents de fumée. C'est le blé qui est à l'intérieur qui brûle. Les Russes semblent y avoir eux-mêmes mis le feu. Des barbares ! Nous subissons de lourdes pertes. Il ne reste plus guère que soixante hommes par compagnie. Ce ne sont pas des hommes qui occupent le silo mais des diables, que ni les flammes ni les balles ne peuvent détruire. » L'auteur allemand du carnet ajoute le 18 : « Le combat se poursuit à l'intérieur du silo. Les Russes qui sont encore à l'intérieur sont des types condamnés à mort. Le chef de bataillon nous

a dit : "*Les commissaires politiques ont donné l'ordre à ces hommes de résister jusqu'à la mort.*" Si toutes les maisons de Stalingrad sont défendues de cette façon, aucun de nos soldats ne rentrera en Allemagne. » De leur côté, les Soviétiques tentent de survivre dans un environnement effroyable : « Dans le silo », se souviendra l'un d'eux, « le grain avait pris feu, l'eau des manchons de refroidissement de nos mitrailleuses s'évaporait, les blessés avaient soif, mais il n'y avait pas d'eau à proximité. Voilà comment on se défendit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant trois jours. Chaleur, fumée et soif, on avait tous les lèvres crevassées. Le jour, plusieurs d'entre nous montaient tout en haut du silo, et de là tiraient sur les Allemands ; la nuit, au contraire, on occupait le terrain au pied des bâtiments. Notre poste de radio s'était déréglé dès le premier jour. Nous n'avions plus aucun contact, ni avec notre bataillon, ni avec la brigade. » Le 20, l'Allemand commente : « La bataille pour le silo continue toujours. Les Russes font feu de toutes parts. Nous restons dans notre cave, impossible de sortir. Le sergent-major Nuschke a été tué ce matin alors qu'il traversait la rue en courant. Le pauvre vieux, il laisse trois gosses. » De son côté, le Russe écrit : « À midi, douze chars ennemis apparurent venant du sud et de l'ouest. Nous étions déjà à court de munitions antichars et nous n'avions plus de grenades. Les blindés s'approchèrent du silo et commencèrent à tirer sur la garnison à bout portant. Mais personne ne broncha. Avec nos mitrailleuses et nos mitraillettes, nous tirions sur l'infanterie ennemie pour l'empêcher d'entrer dans le silo. Puis un obus explosa juste sur une Maxim, et son tireur et le radiateur de la seconde ayant été touché par un shrapnel, son canon se mit à gauchir. Nous restions avec un fusil-mitrailleur. Les explosions faisaient crouler les parois du silo, le grain était en flammes. On ne pouvait pas se voir les uns les autres tellement il y avait de poussière et de fumée, mais on criait pour s'encourager mutuellement. Les Allemands avançaient toujours en s'abritant derrière leurs chars. Ils étaient à peu près 150 ou 200. Ils attaquèrent très prudemment derrière un rideau de grenades ; on put en ramasser quelques-unes et les relancer sur l'assaillant. Sur la gauche, les Allemands réussirent à entrer dans le bâtiment ; immédiatement, on fit face de ce côté-là avec quelques fusils. Bientôt, le combat fit rage à l'intérieur de l'édifice. On entendait les pas des soldats ennemis et même leur respiration haletante, mais on ne pouvait pas les voir dans la fumée. Nous tirions au jugé. » Le 22, enfin, la « forteresse » tombe : « La résistance des Russes dans le silo est brisée. Nos troupes avancent vers la Volga. À l'intérieur du silo, on a trouvé quarante cadavres russes. La moitié d'entre eux étaient habillés en matelots ; ce sont des diables marins ! Nous avons fait un prisonnier, il est grièvement blessé ; il ne peut pas parler, ou bien il fait semblant. »

Tchouïkov a ainsi défini la tactique à adopter contre les Allemands, sinistre dans sa simplicité : « Tenez-vous au plus près des positions de l'ennemi ; déplacez-vous à quatre pattes ou en rampant ; utilisez les trous d'obus et les décombres ; creusez vos tranchées la nuit ; préparez-vous pour l'attaque sans qu'on vous voie, sans qu'on vous entende ; soyez prêts, la mitraillette à l'épaule, et 10 à 12 grenades en réserve. [...] Vous n'aurez plus qu'à choisir votre moment et vous aurez le bénéfice de la surprise. [...] N'entrez jamais seul dans une maison ; allez-y à deux : vous et une grenade ; tous les deux en tenue légère : vous sans havresac et la grenade nue, prête à être lancée.

◀ Sur la berge opposée (Est) de la Volga, ce marin soviétique de la flottille de la Volga répare un câble téléphonique permettant les liaisons entre les deux rives. Souvent ignorée, la contribution de cette flottille – tant par ses ravitaillements de la garnison de Stalingrad et ses acheminements de renforts par bateaux que par ses tirs d'appui avec ses canonnières, sans oublier la contribution directe aux combats de ses personnels détachés comme fusiliers-marins à terre – est pourtant l'une des clés de la victoire soviétique. DR

◣ Fantassins soviétiques embusqués à l'angle d'une maison stalingradoise en ruine. Avec leurs pistolets-mitrailleurs PPSh-41 et fusils-mitrailleurs DP 28, les *Frontoviki* n'ont rien à envier à la puissance de feu de leurs ennemis. RIA-Novosti

▼ Au moins deux brigades de fusiliers-marins participent aux combats de Stalingrad, dont la 92e brigade de marine, unité temporaire formée à partir des équipages de la flottille de la Volga. Arrivant en renfort, ces marins gravissent le caractéristique promontoire dominant la berge Ouest de Stalingrad, au-dessus des quais. DR

Entrez, la grenade la première, vous après ; visitez toute la maison, mais toujours de la même façon : une grenade d'abord et vous derrière. [...] Une règle essentielle : ayez vos coudées franches. Comment, alors qu'à chaque pas le danger vous guette ? Ce n'est pas difficile. Vous entrez dans une pièce ? Une grenade dans chaque coin, et en avant ! Une rafale de mitraillette pour le cas où il resterait encore quelque chose ! Vous avancez un peu plus loin, une grenade ! Vous entrez dans une autre pièce, une autre grenade ! Un tournant, encore une autre grenade ! Toujours le coup de balai avec votre mitraillette ! Et l'on continue comme ça. [...] Une fois votre objectif conquis, il est possible que l'ennemi contre-attaque. Ne soyez pas effrayé ! C'est vous qui aviez pris l'initiative, elle est dans vos mains ; gardez-là ; et réagissez brutalement, à la grenade, à la mitraillette, à la baïonnette ou si vous n'en avez pas, au poignard et au couteau ! Un combat à l'intérieur d'un bâtiment, ce n'est jamais du billard, ça se mène tambour battant. Soyez toujours sur vos gardes ; et allez-y ! » Mais Tchouïkov sait qu'il ne peut vaincre avec ses maigres forces : « Il s'agit de gagner du temps. Du temps pour amener des renforts. Du temps pour user les Allemands. Le temps, c'est du sang ! »

En privilégiant le combat rapproché, Tchouïkov cherche à ruiner la supériorité aérienne de l'assaillant. Pour autant, sa tactique obéit, à dire vrai, à une large improvisation. Rien, en effet, n'a été préparé dans la cité même. La 62e armée manque considérablement de munitions et de produits sanitaires. Les premiers jours, les blessés sont mal pris en charge – voire pas du tout. En abandonnant leurs lignes fortifiées en bordure de la ville pour échapper à la destruction, les *Frontoviki* ont dû se rabattre sur des positions peu ou pas aménagées, ce qui les a amenés à se retrancher vaille que vaille dans les immeubles en ruines ou d'autres points d'appui soutenus par des chars enterrés. La doctrine militaire russe n'avait pas prévu pareille situation. Le peu que les officiers soviétiques ont appris pour défendre une ville se limite à empêcher l'envahisseur d'y entrer, et non

Une unité mêlant *Panzer III Ausf. H* et *Panzer-Grenadiere* se regroupe avant un combat autour du célèbre silo à grains, auquel les *Frontoviki* s'accrochent avec une détermination confinant au fanatisme. Ce bâtiment symbolisera tant le sacrifice enduré par les soldats allemands pour la conquête de la ville qu'il figurera sur le projet de plaque de bras commémorative « Stalingrad » destinée aux vétérans de la bataille, mais qui ne verra jamais le jour (puisque défaite, une plaque commémorative étant à cette époque obligatoirement conçue pour une victoire : comme Narvik, Cholm et la Crimée).
Bundesarchiv Bild-101I-218-0528-31 (Thiede)

Un autre groupe de combat allemand, appartenant au *Grenadier-Regiment 545* de la *389. Infanterie-Division* s'élance à l'assaut dans le secteur de l'usine « Dzerjinski ».
US Nara

à s'y défendre. Tchouïkov, toutefois, sait faire preuve d'une remarquable capacité d'adaptation en la matière. L'architecture défensive qu'il échafaude repose sur des points fortifiés, dotés de pièces antichars, de mortiers et de mitrailleuses lourdes, protégés par des mines et des tranchées, chacun de ces bâtiments devant assurer la couverture de l'autre. « Les constructions fendent les formations ennemies comme un brise-lames et les contraignent à emprunter le tracé des rues », s'expliquera Tchouikov. « C'est pourquoi nous nous maintenions avec ténacité dans les édifices les plus solides, avec des garnisons peu nombreuses mais en mesure de se défendre de toutes parts, et ces édifices permettaient de créer des centres de résistance à partir desquels les défenseurs de la ville fauchaient les nazis à l'attaque par le feu de leurs armes automatiques. Nous renonçâmes pour nos contre-attaques à l'emploi d'unités et de détachements organiques. Fin septembre, tous nos régiments disposaient de leur propre "groupe d'assaut Stalingrad", de faible effectif mais solide, irrésistible et agile comme un serpent. Si l'ennemi s'emparait d'un objectif, les groupes d'assaut entraient instantanément en action, et rarement les fascistes résistaient au choc du feu, des obus, des grenades, des baïonnettes et des poignards des soldats soviétiques. On combattait pour une maison, et dans la maison, pour la cantine, pour un étage, pour chaque angle du corridor ; la rue était vide, la place déserte.

◥ Malgré le pilonnage incessant de l'artillerie allemande (ici un obusier *le.FH 18* de *10,5cm*), relayée par la *Luftwaffe*, les *Frontoviki* retranchés dans le silo à grains résisteront jusqu'au dernier, infligeant des pertes terribles aux *Landser*, pourtant très supérieurs en nombre !
Bundesarchiv Bild-101I-218-0529-07 (Thiede)

▶ Deux jeunes *Frontoviki* armés de pistolets-mitrailleurs PPSh-41 – dont le chargeur circulaire de 73 cartouches est un précieux atout dans le combat de rues en comparaison du MP 40 allemand à 32 coups – échangent quelques mots à l'entrée d'un abri improvisé.
Ria-Novosti

Nos soldats et nos officiers, durant la préparation d'artillerie ou d'aviation ennemie, avaient imaginé de serrer sur l'adversaire, presque jusqu'à son contact. Ainsi, aviateurs et artilleurs allemands n'osaient plus s'en prendre à nos rangs de peur d'atteindre les leurs. Nous recherchions consciemment le combat rapproché. » Ce que confirme le *Generalmajor* Hans Dörr, chef de la *384. Infanterie-Division* : « Pour chaque maison, chaque magasin, chaque château d'eau, chaque quai de gare, chaque mur, chaque cave, chaque monceau de ruine, il fallait livrer une bataille acharnée qui dépassait en violence toutes celles de la Première Guerre mondiale. Les lignes se touchaient, il était impossible de sortir des combats rapprochés. Les Russes surclassaient les Allemands dans l'art d'utiliser le terrain et de se camoufler, et ils faisaient preuve d'une grande expérience dans les combats de rues. » Les Soviétiques iront même jusqu'à surgir sur les arrières de l'adversaire en empruntant les égouts du centre-ville avant de disparaître tout aussi soudainement, ce qui ne fait qu'accroître le sentiment d'insécurité des Allemands.

Tchouïkov autorise, du reste, certains volontaires à se transformer en « tireurs d'élite ». Sur ce point, il suit le phénomène davantage qu'il ne le crée, car, dans le courant du mois, de plus en plus de *Frontoviki* manifestent le souhait de tuer par eux-mêmes des *« fascistes »* et s'inspirent des exploits des premiers snipers à se lancer dans l'aventure, tels que les soldats Aleksandr Kalentiev et Vassili Zaïtsev. Ces initiatives déplaisent à la hiérarchie, qui redoute de telles actions intempestives, susceptibles

1

2

3

de camoufler une désertion ou, pis, de faciliter le repérage des unités soviétiques par les Allemands. Tchouïkov, conscient du spectaculaire retentissement psychologique de ce mouvement sur ses propres troupes – comme sur le moral des envahisseurs –, a l'intelligence de l'encourager. Les journaux de guerre locaux s'enorgueillissent bientôt de « glorieux » tableaux de chasse où chaque sniper s'efforce de concurrencer son rival…

Mais pour efficaces qu'elles soient, les innovations tactiques de la 62e armée restent très coûteuses. La seule 13e division de fusiliers de la Garde est réduite à un cinquième de ses effectifs en une semaine de combat ! Une autre formation, la 10e division de fusiliers du *NKVD*, n'aligne plus que 450 hommes au 22 septembre 1942 sur une dotation initiale de 7 967 soldats. Les pertes allemandes se révèlent également lourdes : 40 000 soldats de la *6. Armee* seront mis hors de combat du 21 août au 14 octobre 1942, dont 13 000 à partir du 13 septembre. Elles n'en semblent pas moins inférieures à celles des Soviétiques. Ces pertes attirent une autre remarque : contrairement aux apparences, la guérilla urbaine implique de considérables dépenses matérielles. Pour le seul mois de septembre, la *6. Armee* dépensera 23 millions de cartouches, 750 000 projectiles tirés par mortiers, 685 000 obus et 178 000 grenades. De son côté, Tchouïkov ne cesse de réclamer, outre des hommes, d'importantes quantités de munitions, notamment des pistolets-mitrailleurs, des grenades, des baïonnettes.

Par ailleurs, et contrairement à une légende tenace, les Allemands, bon gré mal gré, savent globalement s'adapter à cette guérilla urbaine. À plusieurs reprises, ils décryptent les transmissions soviétiques, ce qui facilite leurs propres opérations. Renforcés par des bataillons de sapeurs, ils forment des groupes de combat qui ont tôt fait de privilégier lance-flammes, grenades et pistolets-mitrailleurs, ne se déplacent jamais sans être accompagnés de deux ou trois *Panzer*.

4

5

1. Servants soviétiques d'une mitrailleuse lourde DShK de 12,7 mm dans sa configuration antiaérienne, installée dans les ruines de l'usine « Octobre rouge ». DR

2. C'est à grand renfort de fantassins et de *Pioniere* surabondamment équipés en explosifs et armes automatiques (MP 40 et MG 34) que la *6. Armee* tente, jusqu'au mois de novembre, d'anéantir les ultimes poches de résistance soviétiques du quartier des usines. Le visage noirci par la fumée des combats, la crasse et la poussière, la fatigue et la tension perceptibles sur leur visage, ces *Landser* semblent littéralement épuisés. Coll. Meyer

3. En marge d'une contre-attaque, une infirmière soviétique panse la tête d'un *Frontovik* frappé par une balle allemande dans la mâchoire. Pour la *Wehrmacht* comme pour l'Armée rouge, les conditions sanitaires sont catastrophiques à Stalingrad, et des milliers de blessés décéderont faute d'avoir reçu les soins appropriés. RIA-Novosti

4. L'un des cauchemars des Allemands dans les ruines de Stalingrad : les snipers de l'Armée rouge qui font des coupes sombres dans les rangs de la *6. Armee* tout au long de la bataille. Environ 3 000 officiers, chefs de char, agents de liaison, soldats des transmissions tombent sous les balles des tireurs d'élite de Tchouïkov. DR

5. Illustration de ce que les Allemands surnomment le « Rattenkrieg ». Retranchés derrière le parapet d'un abri souterrain, ces soldats soviétiques jettent des grenades à manche sur leurs adversaires de la tranchée d'en face. Pour le *Landser* vétéran de Pologne, de Norvège, de France, des Balkans ou de « Barbarossa », la bataille de Stalingrad ne ressemble à aucune autre. RIA-Novosti

Suite page 62

Sniper, mon héros

Un ouvrage de l'historien militaire William Craig (*Vaincre ou mourir à Stalingrad*), un roman historique de David Robbins (*La guerre des rats)* et un film de Jean-Jacques Annaud (*Stalingrad*) ont popularisé l'histoire des tireurs d'élite soviétiques, parfois en s'accommodant avec la réalité. À Stalingrad, l'Armée rouge avait effectivement laissé ces soldats d'un type particulier mettre leurs talents au profit de la *Rodina*, la « Mère Patrie », l'objectif étant essentiellement propagandiste, les soldats soviétiques ayant plus que jamais besoin de héros. Toutefois, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'au pays des Soviets, ce concept n'allait pas de soi. En effet, l'idéologie marxiste-léniniste plaçait les masses au cœur du processus d'instauration de la dictature du prolétariat et n'accordait, en théorie, nul crédit aux figures marquantes. Mais Staline avait compris que les populations d'Union soviétique avaient encore besoin de mythes et de légendes auxquels se raccrocher. C'est ainsi qu'après la disparition de Lénine, le nouvel homme fort de Moscou fit momifier sa dépouille avant de la faire déposer dans un mausolée situé au pied du Kremlin afin que la population puisse la vénérer aussi pieusement qu'une relique sainte. Le régime stalinien avait également besoin de héros vivants incarnant la voie du progrès de la classe ouvrière. Dans cette optique, le 16 avril 1934, la médaille récompensant les « Héros de l'Union soviétique » fut instituée. Dans la nuit du 30 au 31 août 1935, le mineur Aleksei Stakhanov put extraire 102 tonnes de charbon en six heures, soit quinze fois plus que la norme fixée par Moscou. L'exploit réalisé dans les veines de la mine Irmino, dans le bassin houiller du Donets, fut salué par la propagande soviétique, et Stakhanov appelé à une notoriété aussi considérable que le cosmonaute Gagarine un quart de siècle plus tard. Quoique cet ouvrier dût sa réussite à l'aide apportée par deux de ses collègues, il permit aux planificateurs staliniens d'exiger une augmentation de la productivité tout en pratiquant l'émulation ; ainsi, des portraits de l'ouvrier modèle se mirent à fleurir dans les entreprises du pays et des systèmes de récompenses furent organisés pour stimuler les travailleurs. D'autres « héros » virent le jour dans différentes industries, et même au sein de la paysannerie, pourtant si méprisée par les hauts fonctionnaires et les cadres du Parti. En outre, dans un registre un peu plus particulier, des délateurs furent félicités et même récompensés au cours des grandes purges de la seconde partie des années trente.

▲ Anatoli Tchekov, de la 13e division de fusiliers de la Garde, est une autre figure emblématique du « sniperisme » à Stalingrad. On le voit ici viser l'ennemi avec un Mosin-Nagant muni d'une optique PEM. DR

▼ Nikolaï Ilyine est le quatrième meilleur sniper de l'Armée rouge durant la Grande guerre patriotique, avec 494 victimes. Il est ici photographié à Stalingrad. DR

Pour sa part, l'Armée rouge n'avait guère eu à bénéficier d'une telle « héroïsation ». En pleine épuration, il n'était pas de bon ton d'y rechercher des surhommes. L'invasion allemande de l'été 1941 bouleversa la donne. Pour consolider le moral défaillant de son peuple et de ses soldats, Staline fit appel à des morts, tels qu'Alexandre Vassilievitch Souvorov, général victorieux contre les Prussiens et les Turcs au XVIIIe siècle, ou encore Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev-Koutousov, prince de Smolensk et héros des guerres napoléoniennes ; l'un et l'autre personnages emblématiques de la Russie éternelle, ils retrouvèrent une « seconde jeunesse » grâce au talent des dessinateurs d'affiches du Parti communiste. Mieux encore, Staline sut transformer des défaites militaires en victoires propagandistes, notamment en portant aux nues des officiers ou de simples soldats appartenant aux garnisons assiégées de Brest-Litovsk et Sébastopol. Cette politique de mise en avant sélective atteignit son paroxysme à Stalingrad, où la présence meurtrière des commissaires politiques et du *NKVD* ne suffisait plus à motiver les troupiers.

◀ Le commandant de la 62e armée soviétique, le général Vassili Tchouïkov (à gauche), inspecte le Mosin-Nagant avec lequel Vassili Zaïtsev (à droite) a abattu 242 soldats allemands – mais aussi des Collaborateurs – durant la bataille de Stalingrad. Le personnage naïf et romantique de Zaïtsev, façonné par l'imaginaire collectif, est une pure création hollywoodienne, car le correspondant de guerre Vassili Grossman le décrit dans ses carnets comme un être froid, impitoyable et très imbu de sa personne. DR

Avant cette bataille, une figure héroïque émerge : Alexander Kalentiev, de la compagnie de transmissions de la 284e division de fusiliers. Soldat sibérien analphabète, il combat en première ligne avec un fusil à lunette et s'arroge 24 soldats allemands tués. Son exemple fait vite le tour de sa division et pousse beaucoup de ses camarades à l'imiter. Kalentiev est tué au combat le 17 novembre 1942, mais l'élan insufflé donne des idées au général Vassili Tchouïkov à Stalingrad. Le conseil militaire de la 62e armée récupère le projet et invente le sniperisme, transposition du stakhanovisme au sniping. Nikita Khrouchtchev demande aux commissaires politiques de vanter les mérites des snipers auprès des soldats démoralisés, les encourageant à la compétition. Le mieux fut alors de valoriser les snipers qui, par des moyens aussi divers que variés, parvenaient à tuer autant de « chiens fascistes » que possible. Et de fait, au fur et à mesure de leurs exploits et de l'aggravation de la situation, leur culte prenait une ampleur de plus en plus marquée. Les journaux, *via* les correspondants de guerre, développent le portrait du sniper idéal.

▶ Vassili Zaïtsev guide ses tireurs d'élite de la 284e division de fusiliers dans les ruines de Stalingrad. Qu'il s'agisse de cette dernière, de Monte Cassino ou de Berlin, les villes en ruine sont l'un des terrains de prédilection des snipers. RIA-Novosti

Certains correspondants de guerre vont jusqu'à accompagner un sniper en mission. Vassili Grossman suit Anatoli Tchekhov, jeune sniper de 19 ans, et son interview incite les soldats à se dépasser. Dans cette construction de figure héroïque, Grossman décrit aussi l'état d'esprit du sniper, qui passe par plusieurs phases : la mise à mort d'un être humain à distance est d'abord tempérée par l'empathie ressentie, puis finalement le patriotisme et la déshumanisation de l'ennemi poussent le soldat à appuyer sur la détente. Mais certains ont plus de mal à abattre un ennemi en le voyant dans la lunette. Nadol'ko, un sniper du 585e régiment de la 213e division de fusiliers, témoigne du souci lié au sniping : « Quand je réalisais que j'avais tué un soldat allemand, ça n'était pas un sentiment agréable. Il n'y avait bien sûr aucune sorte de joie malsaine. Après tout, vous aviez tué un être humain. Il était mort simplement parce qu'il était obligé de se battre. Après cela, vous êtes rongés par les remords… »

Mais le sniper est devenu un soldat parfait, image véhiculée par la propagande soviétique. L'un d'eux, un certain « Zikan », atteignit le chiffre record de 224 Allemands tués en date du 24 novembre 1942. Un autre, le caporal Studentov, avait abattu 170 ennemis au 7 novembre, tandis que le sergent Passar en fauchait 103. Un commissaire politique, Iline, était crédité de 185 victimes. Un tireur ukrainien, Kucherenko, parvint à en éliminer 19. Le plus « productif » fut peut-être Anatoly Tchekov, que rencontra le journaliste et écrivain Vassili Grossman, qui supprima 17 adversaires en deux jours. L'historien Antony Beevor rappelle que le fusil n'était pas l'arme favorite de ces héros de l'enfer ; ainsi, Manenkov, combattant de la 95e division de fusiliers, utilisait-il un fusil antichar [sic], alors que le lieutenant Vinogradov, de la 149e division d'artillerie, fut redouté des Allemands pour ses qualités de lanceur de grenades. Toutefois, le plus connu de ces tireurs d'élite fut incontestablement Vassili Grigorievitch Zaïtsev. Né le 23 mars 1915 à Yeleno, dans le district de Tcheliabinsk, il avait grandi dans l'Oural, où son grand-père lui avait appris le maniement des armes. Chasseur émérite et sous-lieutenant, il s'était retrouvé à Stalingrad le 20 septembre au sein de la 284e division de fusiliers, une unité d'origine sibérienne. Ce fut là qu'il révéla ses talents de sniper, au point qu'il avait été chargé de former quelques-uns des observateurs volontaires lui étant adressés. L'un d'eux, une femme nommée Tania Ghermova, devint ainsi sa maîtresse.

▼ Pour les besoins de la propagande soviétique, le « berger de l'Oural » Vassili Zaïtsev (à gauche) donne ses consignes à des camarades snipers. L'impact de ses exploits sur le moral des troupes combattant sur le front de Stalingrad est indéniable et donne naissance au sniperisme, sorte de stakhanovisme transposé chez les tireurs d'élite de l'Armée rouge et lui-même à l'origine du mythe entourant ces soldats d'exception.
RIA-Novosti

Au 7 novembre 1942, Zaïtsev, armé de son fusil Mosin-Nagant, pouvait s'enorgueillir d'avoir abattu 149 Allemands ; un de moins que prévu pour les fêtes de la Révolution d'Octobre… Grièvement blessé en janvier 1943 par une explosion l'ayant rendu aveugle, il fut opéré à Moscou par le professeur de médecine Filatov, ce à la demande expresse de Staline qui ne voulait prendre le risque de perdre l'un de « ses héros ». Au total, Zaïtsev achèvera la guerre avec 660 adversaires éliminés. Ses élèves, au nombre de 28, en tuèrent près de 3 000, du moins selon les sources soviétiques de l'époque. Zaïtsev était aussi connu pour avoir accompli l'exploit de tuer un sniper allemand spécialement mandaté par Berlin pour le supprimer, événement qui fit le cœur de l'intrigue du film de Jean-Jacques Annaud. Ce fait d'armes aurait été rendu possible par l'intervention d'un commissaire politique, Danilov, blessé à l'épaule et d'un soldat répondant au nom de Nikolaï Koulikov ; contrairement à ce que soutient le scénario du film, aucun des deux ne fut tué à l'occasion de cet affrontement. Le viseur télescopique de l'Allemand, dont l'identité évolue au gré des versions – tantôt *Major* Erwin König ou Könings, tantôt *SS-Standartenführer* Heinz Thorwald, prétendument instructeur de tir à Zossen –, est d'ailleurs exposé au Musée des forces armées de Moscou. En réalité, cette histoire tiendrait vraisemblablement d'une légende propagée par les Soviétiques, de la même manière que pour Stakhanov en son temps, car aucun document allemand ne mentionne l'existence d'un tel sniper, ni, à plus forte raison, sa mission à Stalingrad. Plus significatif encore, le fait n'a même pas été consigné dans les rapports russes. Cependant, avec 242 *Landser* tués à Stalingrad entre le 10 novembre et le 17 décembre 1942, Zaïtsev n'en méritait pas moins ses décorations, dont l'Ordre de Lénine, ainsi que le titre de « Héros de l'Union soviétique » qui lui fut décerné le 22 février 1943. Son portrait est néanmoins plus sombre en réalité : Zaïtsev ne fait pas de sentiments. Vassili Grossman note dans ses carnets un jour : « Zaïtsev a tué une femme et un officier allemand : ils étaient couchés en travers l'un de l'autre. » Mais qu'importe pour le sniper : la femme est considérée comme une traîtresse. Il en reste que les Allemands souffrent énormément du sniperisme, notamment durant la bataille de Stalingrad. Les pertes engendrées par des tireurs isolés soviétiques, dissimulés derrière chaque ruine, font fléchir le moral déjà bien entamé de la *6. Armee*. Le nombre de *Landser* tués par les tireurs d'élite soviétiques à Stalingrad n'est pas connu, mais est certainement très élevé. Ayant fini la guerre avec le grade de capitaine, Zaïtsev dirigea ensuite une usine de machines agricoles établie à Kiev. Il mourut en 1976, non sans avoir rédigé plusieurs manuels sur les tactiques des snipers, dont au moins deux détaillent sa technique de la « chasse par 6 », méthode toujours enseignée aujourd'hui et consistant en la couverture d'un point de feu par trois binômes tireurs/observateurs. Le 31 janvier 2006, il fut inhumé au monument des défenseurs de Stalingrad, sur la colline Mamaï.

Au-delà des aventures réelles ou imaginaires de Zaïtsev, il est considéré que les snipers soviétiques tuèrent près de 40 000 hommes des forces de l'Axe au cours de la Grande guerre patriotique. À noter qu'un tel « métier » n'était pas réservé qu'aux hommes. Par exemple, l'Ukrainienne Lyudmila Mikhaïlovna Pavlichenko, ex-étudiante à l'Université d'Histoire de Kiev, abattit 309 adversaires jusqu'à ce qu'elle soit mise hors de combat par un tir de mortier en juin 1942. Remise de ses blessures, elle partit en tournée au Canada puis aux États-Unis, où elle fut la première citoyenne soviétique à être reçue par le président Roosevelt ; de son périple nord-américain, elle ramena un Colt automatique ainsi qu'une Winchester de grande précision. Décrétée « Héros de l'Union soviétique » en 1943, elle se vit confier l'entraînement de nouveaux snipers jusqu'à la fin du conflit. Rappelons que sur les 2 000 tireurs d'élite féminins russes, un quart seulement survécut aux combats. Quant aux Allemands, ils eurent aussi leurs snipers, le plus titré d'entre eux étant Matthias Hetzenauer, crédité de 345 victimes et décoré de la *Ritterkreuz* le 17 avril 1945… avant d'être capturé par l'Armée rouge et de passer cinq années dans l'archipel du Goulag. ■

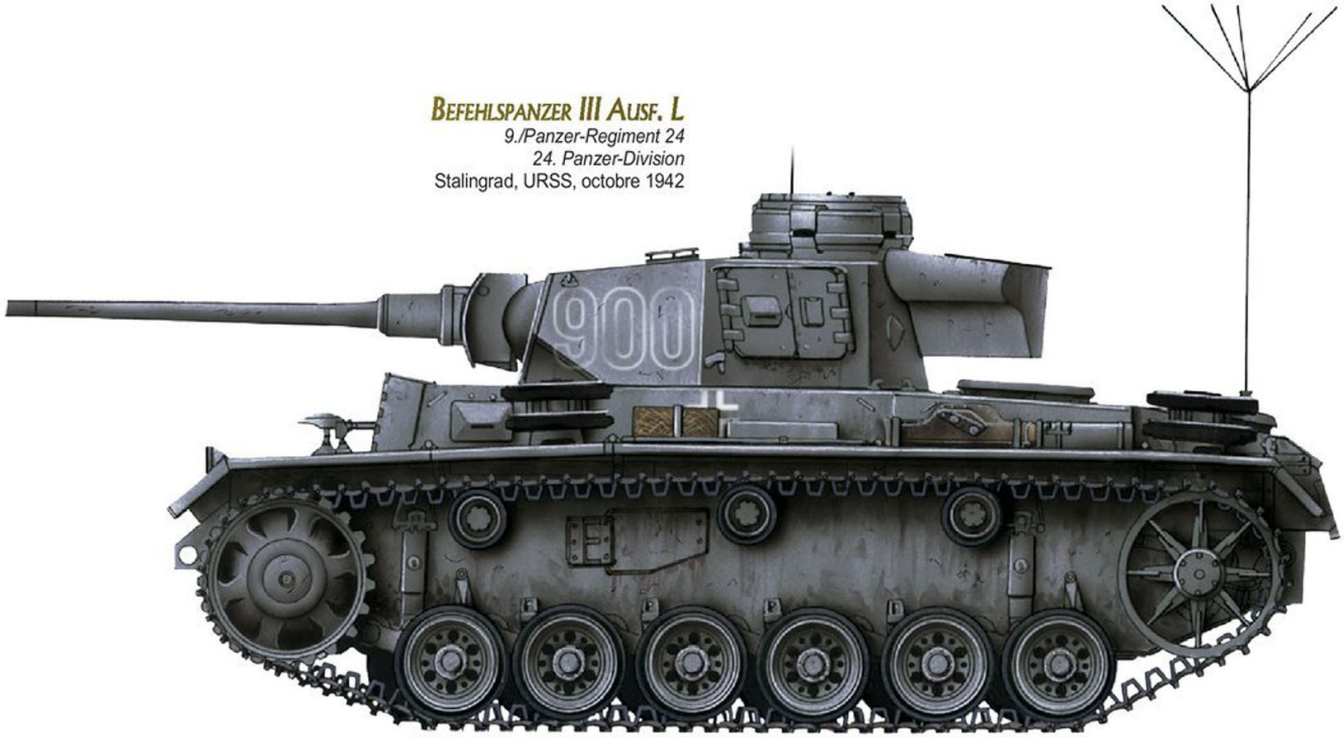
Mosin-Nagant M1891/30 avec lunette PU

Tokarev SVT-40 avec lunette PU42 SVT

▶ Avant d'envoyer ses hommes à l'assaut, cet *Oberleutnant* d'une unité d'infanterie observe l'objectif avec une tension palpable. À en juger par ses nombreuses décorations (dont l'Insigne d'assaut de l'Infanterie, qui a souffert des combats), l'homme est un solide vétéran. US Nara

▼ Ce cliché, pris de la coupole de commandement d'un *StuG III* le 15 octobre, illustre à merveille le quotidien des équipages des canons d'assaut lors des combats de rues : l'ennemi peut se cacher n'importe où ! Bundesarchiv Bild-183-B22414 (Prdeundtner)

Les chars en sont réduits à un rôle d'appui de l'infanterie, attendant la sécurisation des bâtiments environnants pour se positionner aux carrefours, de manière à prendre en enfilade les rues adjacentes. Quoique la proximité des combattants handicape ses interventions, la *Luftwaffe* brille par son efficacité : elle permet de démanteler plusieurs contre-offensives montées par Tchouïkov, frappe le quartier général de ce dernier le 2 octobre, détruit l'état-major d'un régiment soviétique quatre jours plus tard, largue un tapis de bombes sur les usines, causant de lourdes pertes aux défenseurs. Elle se forme également aux raids de précision, confectionne des bombes dotées d'un blindage renforcé et de détonations à retardement pour mieux pénétrer les toits des bâtiments et des bunkers. Cependant, elle s'épuise dans des combats sans fin pour appuyer les troupes au sol et repousser les raids des bombardiers soviétiques. La *Luftflotte 4* de von Richthofen n'aligne plus, au 20 septembre 1942, que 516 appareils (dont 396 de combat), c'est-à-dire la moitié du parc initial ! Dans ces conditions, et malgré ses renforts (dont le 1er corps aérien roumain), elle est incapable de nuire sérieusement au trafic fluvial sur la Volga, d'autant que les transports de troupes s'effectuent de nuit. Tout de même, face à cet ennemi soviétique aussi déterminé qu'insaisissable, le moral des soldats du *Reich* s'en ressent. De la « guerre éclair » au *Rattenkrieg*, la confiance s'est muée en incompréhension. Un Allemand note dans son journal, le 16 septembre, que les Russes « ne sont pas des hommes mais des diables ». Dix jours plus tard, il les assimilera à des « barbares qui emploient des méthodes de gangsters ». Mal du pays, dépressions, voire suicides commencent à faire des ravages chez les *Landser*, sans que le phénomène puisse être exactement quantifié. La *Wehrmacht*, qui a paradé dans Varsovie, Oslo, Bruxelles, Paris, Belgrade, Athènes, est contrainte de sacrifier la fine fleur de ses régiments pour une poignée de bâtiments éventrés, objectifs à la fois



dérisoires et décisifs d'une croisade censée apporter mille ans de vie au *III. Reich*.

La crise affecte également le chef de la *6. Armee* : Friedrich Paulus, découragé, se remet mal de sa dysenterie, et le stress a accentué un tic facial dont il n'était jamais totalement parvenu à se débarrasser. Son homologue de la *Luftwaffe*, Wolfram *Freiherr* von Richthofen, écrit le 22 septembre que « dans la ville même, la progression est désespérément lente. La *6. Armee* n'en viendra jamais à bout de cette façon-là. Avant tout parce que la menace que font peser sur elle les Russes au nord la paralyse et que les nouvelles divisions en renfort n'arrivent qu'au compte-gouttes. On livre des combats interminables pour gagner du terrain maison par maison, pour enlever une cave après l'autre ! » Les difficultés rencontrées par la *6. Armee* à Stalingrad, combinées avec l'essoufflement de l'offensive caucasienne, accentuent les tensions opposant Hitler à son état-major, en particulier le chef de l'*OKH*, Franz Halder. Celui-ci est finalement limogé le 24 septembre 1942 pour « incompatibilité d'humeur » avec le *Führer*. Même le fidèle bras droit du *Reichskanzler*, Jodl, est victime, au début du mois, de ses récriminations pour avoir démontré qu'il n'était plus possible d'avancer dans le Caucase. De nombreux historiens ont voulu voir dans ces explosions de rage hitlériennes une exaspération devant les obstacles posés par l'*Ostfront*. En tous cas, Hitler a aussi profité de la situation pour renforcer son emprise sur l'*Oberkommando der Wehrmacht* et l'*Oberkommando des Heeres*. Quant au successeur d'Halder, Kurt Zeitzler, esprit compétent mais nazi fervent, il ne se montrera guère problématique pour le *Führer*. De même que lors de la bataille de Moscou, Hitler a désormais les mains libres pour superviser la *Wehrmacht*.

De son côté, Staline redoute plus que jamais la perte de Stalingrad. Cependant, l'échec de l'offensive sur le flanc Nord de la *6. Armee* en septembre 1942 a poussé Joukov et Vassilevski à tempérer ses ardeurs agressives. Les deux stratèges lui recommandent la subtilité. Leur idée est la suivante : pendant que la *6. Armee* s'enfoncera dans de sanglants combats de rues où elle sera fixée par la garnison, plusieurs armées soviétiques seront réunies au nord et au sud de la ville de manière à effectuer un double mouvement offensif qui encerclera l'envahisseur. Ils insistent sur l'un des avantages majeurs de l'opération, à savoir la faiblesse majeure des armées italienne, roumaine et hongroise qui flanc-gardent les divisions allemandes et dont les lignes sont démesurément étirées. L'encerclement de la *6. Armee*, au cours de l'hiver, entraînera non seulement son annihilation mais aussi une trouée du front allemand avec la possibilité de prendre à revers les divisions engagées dans le Caucase. Ce projet, baptisé « Uranus », suppose dès lors le secret absolu autour des manœuvres de l'Armée rouge. Pire encore, la garnison de Stalingrad ne sera ravitaillée qu'au compte-gouttes, selon les besoins les plus urgents, afin d'éviter un gaspillage des effectifs patiemment réunis de part et d'autre de la Volga. Après avoir tergiversé, Staline accepte de prendre le risque. En conséquence, et malgré ses appels à l'aide, Tchouïkov ne recevra que le strict nécessaire, soit 100 000 hommes en septembre et octobre (ses pertes totaliseront 80 000 soldats en un mois), ce qui l'oblige à recruter 150 000 civils plus ou moins bien armés et entraînés, dont 7 000 adolescents, ainsi que 3 000 jeunes filles qui serviront d'infirmières. Au vrai, la stratégie soviétique apparaît encore plus ambitieuse. Car à « Uranus » s'ajoute l'opération « Mars », une gigantesque offensive dirigée contre la *Heeresgruppe Mitte* ! À l'évidence, la *Stavka* planifie la destruction de l'*Ostheer* pour le second hiver de la guerre germano-soviétique.

« Rattenkrieg ! » Entre deux bonds en avant, deux sous-officiers allemands armés de pistolets-mitrailleurs MP 40 se sont abrités dans un cratère d'obus à Stalingrad. L'un d'eux jette un coup d'œil au-dessus du parapet avant de s'élancer de nouveau vers l'ennemi. NIOD

Le pari des Russes semble fou, car malgré les déconvenues allemandes, la chute de Stalingrad paraît imminente. Chaque jour, la presse nationale-socialiste se prépare à en faire ses gros titres. Le 30 septembre, dans un discours prononcé au *Sportpalast* de Berlin, Hitler va jusqu'à promettre que « vous pouvez être sûrs que personne ne nous chassera plus jamais de là ». Deux jours plus tard, certain de l'imminence de la victoire, le *Führer* ordonne la conception d'une plaque de bras commémorative « Stalingrad » à destination des soldats de la *6. Armee*, à l'instar de celles qui existent déjà pour les vétérans des batailles de Narvik, de Cholm et de Crimée.

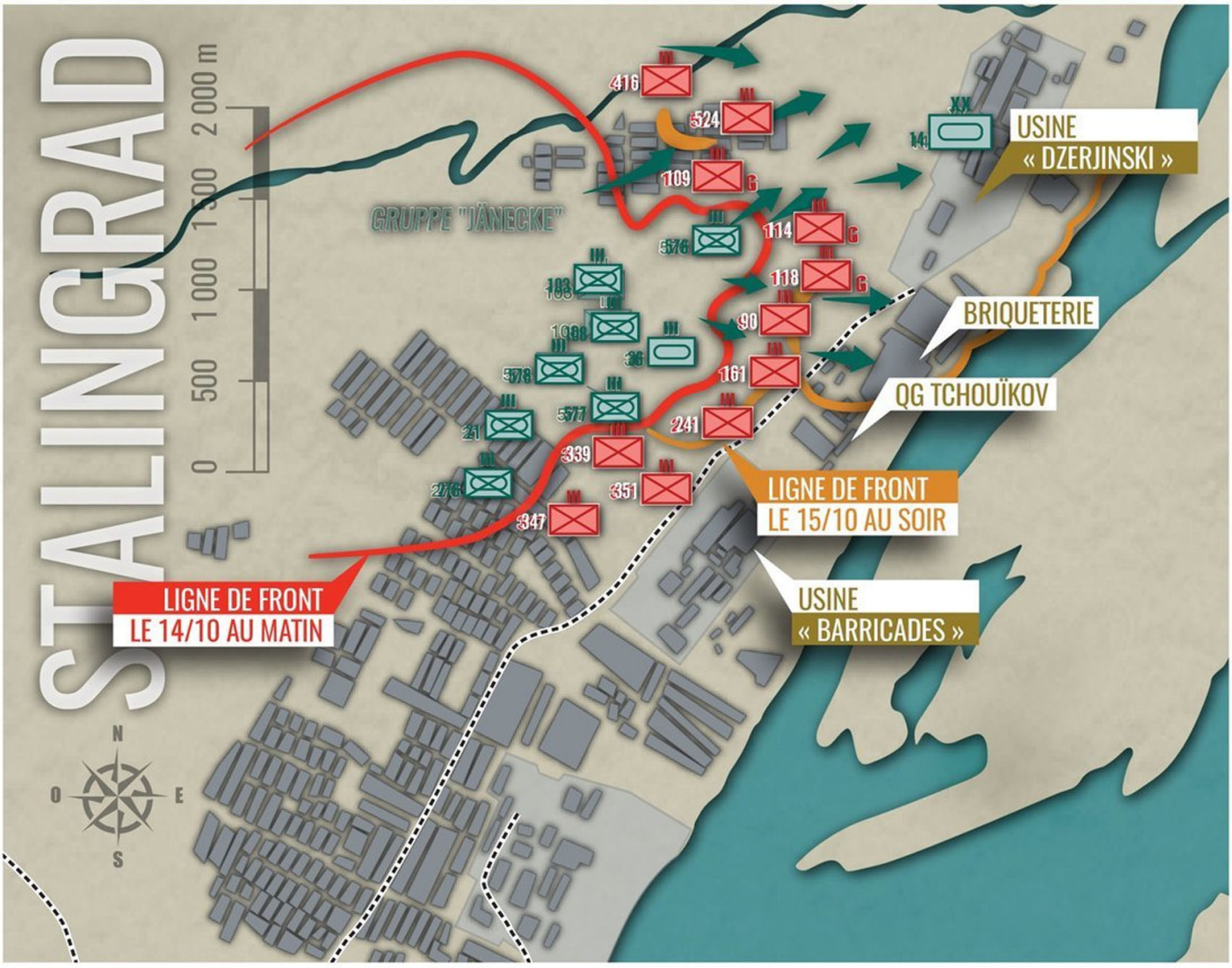
À l'ambassade américaine de Moscou, nul ne dissimule son pessimisme. Certains conseillers de Churchill, comme à l'été 1941, n'y croient pas davantage. Signe que la situation est grave, le leader soviétique met plus que jamais l'accent sur les valeurs patriotiques aux dépens de l'idéologie marxiste-léniniste. Il multiplie les sourires aux Églises russes, avec qui il se réconciliera provisoirement l'année suivante. Il a créé des unités spéciales, dites de la Garde, et confie aux bons soins de Khroulev, chef des troupes de réserve, la confection d'un uniforme qui les mettrait en valeur. Le 2 octobre, il met fin, une fois de plus, à la prééminence des commissaires politiques sur le front, ce qui accroît la marge de manœuvre des officiers. En novembre, il instaure de nouvelles décorations, typiquement tsaristes, à savoir les ordres de Souvorov, Koutouzov et d'Alexandre Nevski. Neuf écoles Souvorov de cadets seront de même mises sur pied, avec retour au culte de l'honneur militaire. Les épaulettes seront réintroduites en janvier. Le message est clair : la Révolution socialiste mondiale a laissé place au nationalisme guerrier ; « communiste ou pas, la Russie vaincra ! »

La Fontaine de l'Amitié

« Stalingrad », film réalisé en 2001 par Jean-Jacques Annaud, a popularisé l'histoire des snipers soviétiques, notamment au travers d'une scène impliquant le Soviétique Vassili Zaïtsev. Celle-ci se déroule près d'une fontaine située au cœur de la ville. Si rien ne permet d'affirmer que Zaïtsev a effectivement fait le coup de feu dans ce secteur de Stalingrad – qui, rappelons-le, était du ressort de la 13e division de la Garde de Rodimtsev – il est par contre intéressant de brièvement retracer l'histoire de ce monument. Cette fontaine, surmontée de six enfants faisant une ronde endiablée au milieu d'animaux, dont un crocodile et des crapauds, était baptisée « *Druzhba* », ou « Amitié ». Implantée sur la grande place « Privokzalnaya », à une quelques minutes de la Gare Centrale n°1, elle avait été construite en 1933, au centre d'un square, par un sculpteur caucasien dont, malheureusement, l'Histoire n'aura pas retenu le nom. Sa symbolique avait pour vocation de souligner l'amitié entre les peuples des Républiques Socialiste Soviétiques constituant l'URSS. Au cours de la bataille et après le conflit, les clichés de la fontaine « *Druzhba* », prises par le photographe de guerre Georgii Zelma, firent le tour du monde, peut-être parce que cette construction était aussi étrange qu'inattendue dans les ruines et les cendres de Stalingrad. En tout état de cause, la fontaine « *Druzhba* » aura été l'unique monument de la ville à avoir survécu à la bataille. Endommagée par les combats, elle fut malgré tout rasée en 1948 et jamais reconstruite. ■

▲ La Fontaine de l'Amitié est le monument emblématique de Stalingrad, ne serait-ce que parce qu'il est le seul à avoir survécu à la bataille. DR

L'offensive allemande contre le quartier des usines (octobre 1942)



Ce mitrailleur soviétique vise des Allemands positionnés dans un immeuble avec une incontournable Maxim M1910 à refroidissement par eau, une arme d'une grande robustesse, alimentée par bandes et crachant 500 coups/minute.
RIA-Novosti

Octobre 1942. Ces soldats allemands gravissent les « hauteurs » de Stalingrad dans un quartier sécurisé. Le froid commence à se faire sentir, car l'un d'eux a revêtu son manteau réglementaire, qui sera bien inutile une fois l'hiver venu...
NAC

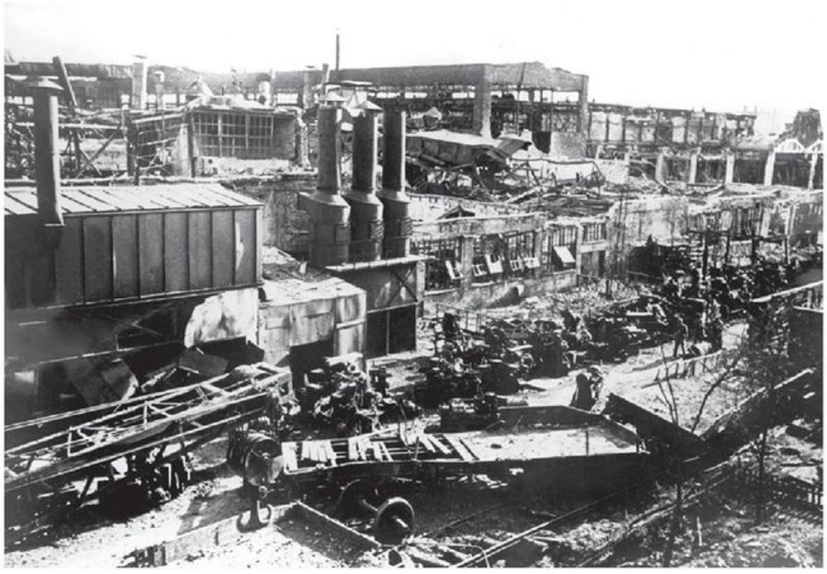
« Toute vie a disparu »

À Stalingrad, octobre est tout aussi meurtrier que septembre. Les combats se concentrent notamment dans la zone des usines, au nord de la ville : « Barricades », « Dzerjinski », « Octobre Rouge ». Paulus, au lieu d'écraser la garnison par des poussées septentrionales et méridionales, s'obstine à avancer d'ouest en est vers la Volga. De nombreuses poches de résistance soviétiques nuisent aux mouvements allemands. La constante menace que l'Armée rouge fait planer sur les flancs de la *6. Armee*, notamment au nord, l'oblige à y maintenir des effectifs importants. La *Luftwaffe* semble avoir atteint l'extrême limite de ses possibilités et cède progressivement le ciel à l'aviation rouge. L'artillerie russe, bien protégée sur la rive orientale du fleuve, matraque les positions de l'infortunée *6. Armee*.

Le 14 octobre, pourtant, donne lieu à une offensive allemande encore plus sanguinaire que les précédentes. Soucieux de battre l'Armée rouge sur son propre terrain, Hitler a transféré cinq *Sturmpionier-Bataillonen* armés de lance-flammes et d'armes automatiques à Paulus, lequel a en outre dégarni ses flancs pour concentrer ses effectifs dans la ville elle-même. « Le 14 octobre marqua le début d'un combat d'une cruauté, d'une férocité sans précédent dans toute la bataille de Stalingrad », écrira Tchouïkov. « Trois divisions d'infanterie et deux divisions de *Panzer* se ruèrent sur nous sur un front de 5 kilomètres [...]. Les avions allemands firent 3 000 sorties ce jour-là. De l'aube à la nuit, les canons et les mortiers allemands firent pleuvoir des obus et des bombes. Le soleil brillait, mais la fumée et la poussière rendaient la visibilité nulle au-delà de 100 mètres. Nos abris étaient secoués comme un château de cartes [...]. Le coup principal était dirigé contre les troupes de Gorishnyi, de Joludev et de Gourtiev, et contre la 84e brigade de chars, c'est-à-dire contre l'usine des Tracteurs et les usines Barricades. À 11h30, 180 chars allemands enfonçaient les positions de Joludev et parvenaient au stade de l'usine des Tracteurs. À 4 heures de l'après-midi, les troupes de Joludev et de Gourtiev étaient encerclées, mais elles continuaient le combat. Les rapports émanant des diverses unités devenaient de plus en plus confus [...]. Les postes de commandement et d'observation des régiments et des divisions étaient écrasés par les obus et les bombes. À mon poste de commandement de l'armée, il y eut 30 tués. Les gardes avaient tout juste le temps de tirer les officiers des abris écrasés. Il fallait commander par radio ; des transmetteurs avaient été établis de l'autre côté de la Volga ; nous leur envoyions les messages, qu'ils retransmettaient aux unités combattantes. Vers minuit, il était clair que les envahisseurs avaient cerné l'usine de Tracteurs et qu'on se battait dans les ateliers.

Nous pûmes évaluer les pertes allemandes à 40 chars et à 3 000 tués dans la zone de l'usine. Nous essuyâmes nous aussi ce jour-là de très lourdes pertes. Au cours de la nuit, on fit passer la Volga à 3 500 blessés ; c'était le chiffre le plus élevé jusqu'alors. » ; « Ce fut un combat effrayant et épuisant, à la fois à la surface du sol et sous terre, dans les ruines, dans les caves et les canalisations de cette grande ville », confessera le *Major* Grams de la *14. Panzer-Division.* « Nos chars se hissaient sur des montagnes de décombres et de gravats, en grinçant à travers le chaos des ateliers détruits, et ouvraient le feu à bout portant dans les ruelles obstruées par les ruines ou dans les cours étroites des usines. Plus d'un de nos colosses blindés tressaillait ou éclatait sous l'effet de l'explosion d'une mine. » Au soir du 15 octobre, deux divisions de Tchouïkov auront été réduites au quart de leurs effectifs. Les Allemands ont progressé de 3 kilomètres, la *389. Infanterie-Division* et la *14. Panzer-Division* ont notamment investi l'usine « Dzerjinski » avant de se rabattre sur le site « Barricades ». Le quartier général de Tchouïkov n'est qu'à 300 mètres de la ligne de front. La 62e armée est au bout du rouleau. Est-ce la fin ?

Du 15 au 18 octobre, la garnison russe a reçu l'appui de la 138e division de fusiliers commandée par Lioudnikov. Maigre renfort qui n'atténue guère l'inexorable pression exercée par la *6. Armee*. Sous le feu allemand, Eremenko traverse à son tour la Volga pour s'enquérir de la situation et, « avec un mal inouï », accru par une blessure à la jambe reçue en 1941, parvient à rencontrer Tchouïkov. Il lui promet des munitions, mais ne pourra guère lui en expédier, le lendemain, qu'une quantité encore plus réduite. Jusqu'à la fin du mois, la *6. Armee* relance ses attaques, « nettoie » l'usine « Dzerjinski », conquiert Spartakova, s'imbrique dans la zone industrielle. Les Soviétiques s'accrochent encore aux quais et à quelques quartiers des usines « Octobre Rouge » et « Barricades ». Mais les Allemands sont épuisés. Leurs pertes sont excessives, voire insupportables. L'offensive



▲▲ et ▲ Deux photos de l'usine de tracteurs « Dzerjinski » en ruine après sa conquête par les Allemands. Au vu de ce qu'il en reste, on imagine sans mal la violence des combats dont le complexe a fait l'objet… NAC

◀ Dans le quartier des usines, ce *Hauptmann* a fait une prise de choix : un pistolet-mitrailleur soviétique PPSh-41, désigné MP 717(r) dans la nomenclature allemande, dont la puissance de feu, la robustesse et la plus grande contenance en munitions lui seront d'un concours utile dans les combats à venir. Coll. Meyer

ralentit avant de s'interrompre. Pour Tchouïkov comme pour Staline et l'Armée rouge, le pire est passé.

« Toute vie a disparu », relate l'agence de presse allemande *Transocean*. « Un lourd silence pèse à l'arrière sur les rues désertes. Parfois, on voit, près de la ligne de front, deux ou trois soldats allemands qui apparaissent au coin d'une rue, derrière une barricade. Un peu plus loin, la fumée d'un poêle sort d'une cave où des mitrailleurs se réchauffent au coin du feu. Les survivants, dans cette ville d'horreur, ne vivent que dans l'obscurité des caves. Sur la route qui mène à la Volga, on aperçoit pêle-mêle des tas de pierres, des barricades, des cadavres, des chars soviétiques incendiés, des canons démolis… » Toute la population n'a pu être évacuée. Environ 50 000 civils sont demeurés sur la rive occidentale de la Volga. Ravagés par la faim et la soif, plus ou moins gravement blessés, ils errent en quête d'un illusoire abri ; parfois, une rafale de mitrailleuse allemande ou même russe les fauche. « Aujourd'hui », écrit un *Landser* de la *295. Infanterie-Division*, « j'ai vu de nombreux réfugiés venant de Stalingrad. Un spectacle d'indescriptible misère. Des enfants, des femmes, des vieillards, aussi âgés que grand-père, gisent là, au bord de la route, insuffisamment vêtus et sans protection contre le froid. Bien qu'ils soient nos ennemis, c'est terriblement choquant. Pour cette raison, nous ne pouvons assez remercier notre *Führer* et le Bon Dieu que ce terrible malheur ait été jusqu'ici épargné à notre Patrie. » Mais la plupart des soldats de la *6. Armee* sont bien trop préoccupés par leurs propres besoins et leur survie pour se soucier de ceux que leurs propagandistes n'ont eu de cesse de leur présenter comme des « sous-hommes slaves ». Le camp réservé aux prisonniers de guerre soviétiques est un véritable mouroir pour les captifs, malades et affamés quand ils ne sont pas victimes d'exécutions sommaires. Afin de sécuriser ses arrières, voire d'éliminer les bouches inutiles, Paulus a installé deux *Kommandanturen* quadrillant la zone, laquelle aura à subir, en septembre, les sévices d'un détachement des *Einsatzgruppen*.

▲ Dans Stalingrad dévastée, un soldat allemand hisse le drapeau du *III. Reich* dans ce qui semble être le grand magasin de la rue Ostrovsky.
Archives Caraktère

▶ Accompagné par un éclaireur, un *Panzer IV Ausf. F1* de la *8./Panzer-Regiment 36* de la *14. Panzer-Division* emprunte une route menant vers le quartier des usines, déjà ravagé par les bombardements de la *Ludtwaffe*.
Archives Caraktère

▲ Un *Panzer III Ausf. G* de la *24. Panzer-Division*, suivi d'une autoblindée radio *Sd.Kfz. 260*, se dirige vers le centre-ville. L'obstination de Paulus à user de ses chars dans Stalingrad est une hérésie. N'aurait-il pas mieux fallu pour lui les transférer en dehors de la cité pour renforcer ses flancs tenus par les alliés de l'Axe, qui réclament alors désespérément des renforts, et les « troquer » contre des divisions d'infanterie roumaines ou italiennes et des *Sturmgeschütz-Abteilungen* ?
Bundesarchiv Bild-101I-218-0525-05 (Sautter)

La *6. Armee* recourt à 50 000 prisonniers de guerre et à quelques habitants en guise d'auxiliaires et de main-d'œuvre, et même à des enfants pour effectuer quelques tâches quotidiennes – lesquels, quand ils ne seront pas abattus par les Soviétiques, serviront d'espions pour les deux camps. Ce n'est véritablement qu'en octobre que l'Armée rouge, après avoir laissé son adversaire tuer des milliers de civils par bombardements, dommages collatéraux et exécutions policières, renouvellera ses évacuations massives de la population. Entre-temps, Stalingrad, horriblement mutilée par la guerre, est livrée au pillage et aux pires atrocités. Des auxiliaires ukrainiens et autres collaborateurs sont recrutés par les Allemands pour y traquer les Juifs. Les assauts de Paulus n'ont pas abouti. Ses troupes occupent certes les 9/10e de la ville, mais les Russes se maintiennent en ce début novembre sur une partie de la rive et dans quelques bâtiments du secteur industriel. Ce résultat, alors que l'hiver s'installe, sonne comme l'aveu d'un échec. Malgré quelques rumeurs sur les préparatifs d'une grande contre-offensive soviétique, Hitler refuse d'entendre parler d'un retrait : après des semaines d'effort, une telle manœuvre serait assimilée à un humiliant revers. Loin d'être « hypnotisé » par Stalingrad, comme le prétendront bien des chroniqueurs de la bataille dans les années suivantes, le *Führer* raisonne en termes de psychologie des masses et de diplomatie. D'une part, l'opinion allemande ne comprendrait pas que la *6. Armee* abandonne au dernier moment une ville qu'elle a pratiquement conquise. D'autre part, une nouvelle retraite, après celle de Moscou l'hiver précédent, ne serait pas sans porter atteinte au moral des puissances de l'Axe dans leur ensemble, tout en confortant celui des Alliés. Conscient de l'échec de l'offensive caucasienne en septembre 1942, Hitler avait fait de Stalingrad l'objectif essentiel de la campagne en vue de l'achever par une victoire éclatante sur la Volga et non plus sur la Caspienne. Les combats de rues dans lesquels s'est perdu Paulus ont accentué la portée symbolique et psychologique de la bataille. Au défi lancé par une poignée de Russes déguenillés, il convenait de répliquer par une démonstration de force de la *Wehrmacht*. Dans ces conditions, il n'est d'autre stratégie que celle de l'offensive incessamment relancée jusqu'à ce qu'enfin la garnison ennemie craque. Et ce, quelles qu'en soient les pertes, car chez lui, il n'est qu'un seul principe, tel qu'il aime à le répéter à ses proches : « Vaincre, vaincre et vaincre encore. »

▶ Ces soldats croates, du *verstärktes kroatisches Infanterie-Regiment 369* (plus communément appelé Légion croate) rattaché à la *100. Jäger-Division*, inspectent la carcasse d'un véhicule soviétique dans une artère stalingradoise. Ce régiment de volontaires levé par le régime oustachi, allié du *Reich*, sera détruit dans la poche de Stalingrad : les 900 survivants seront capturés par l'Armée rouge, mais ses 1 000 blessés auront pu être au tout dernier moment évacués par la *Luftwaffe*.
NAC

Dom Pavlova !

Au même titre que pour les usines « Barrikady », « Krasny Oktiabr » et « Dzerjinski » ou encore la fontaine « Druzhba », le tristement célèbre silo à grains, la colline Mamaï et la gare centrale n° 1, la *dom Pavlova* (ou « maison du sergent Pavlov ») fut le lieu de l'un des épisodes les plus épiques de la bataille de Stalingrad. De quoi s'agit-il précisément ?

En septembre 1942, un peloton de fusiliers de la 13e division de la Garde prend position dans une maison à trois étages construite parallèlement à l'un des embarcadères de la Volga. Depuis les fenêtres, les soupiraux et les combles de la bâtisse, ces hommes ont pour mission d'interdire aux Allemands de s'approcher du fleuve et de s'installer dans le périmètre du square du « 9 Janvier ». Pourquoi ? Car depuis la placette, les artilleurs de la *6. Armee* pourraient aisément menacer le trafic fluvial vital au ravitaillement des troupes soviétiques de Stalingrad. Le petit groupe de combat russe est aux ordres du sergent Yakov Pavlov, sous-officier assurant le commandement en lieu et place de son lieutenant blessé quelques jours auparavant. De fait, comme les Soviétiques le pensaient, il ne faut que peu de temps pour que les *Grenadiere* de la *6. Armee* commencent à donner leurs premiers coups de sonde dans le dispositif russe. Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, les *Frontoviki*, isolés et privés de renforts, tiennent leur position pendant cinq jours. À l'issue de ces premiers combats, la petite garnison de la maison, dont les habitants, principalement des femmes et des enfants, vivent cloîtrés dans les caves sans eau ni nourriture, voit enfin arriver un détachement pour la renforcer. Mitrailleuses, fusils antichars, grenades et mortiers équipent le peloton qui, désormais, atteint l'effectif de 25 hommes. Profitant de quelques jours de répit avant la reprise des assauts allemands, les Soviétiques fortifient leur position tant bien que mal en utilisant des barbelés ainsi que des mines antichars. Plusieurs postes d'observation et de tir sont pareillement installés sur les trois façades de la maison. Pour faciliter la circulation à l'intérieur de leur point de résistance, les fusiliers percent des passages dans les murs et confectionnent des escaliers à l'aide de briques, les marches en bois ayant brûlé depuis belle lurette. Une tranchée menant aux positions russes les plus proches est creusée afin de permettre le ravitaillement. Toutefois, tout au long de la bataille, à l'inverse des munitions, denrées alimentaires et eau potable manqueront cruellement aux défenseurs. En guise de lits, les Russes utilisent des conduites d'aération en acier dans lesquelles ils se relaient pour dormir afin de se protéger des balles perdues et des éclats d'obus. Du 23 septembre au 25 novembre 1942, durant 59 jours, les Allemands tenteront à plusieurs reprises, de jour comme de nuit, de faire lâcher prise aux défenseurs en attaquant avec de l'infanterie appuyée par des *Panzer* ; peine perdue, jamais les *Grenadiere* de Friedrich Paulus n'enlèveront la *Festung* et ne parviendront à s'établir durablement dans le square du « 9 Janvier ». Épuisés et encerclés, les *Soldaten* renonceront pour, à leur tour, se préparer à résister au siège des Soviétiques. Bien évidemment, une histoire comme celle-ci ne manquera pas d'intéresser au plus haut point les propagandistes du Kremlin. La légende se crée : à l'en croire, la petite garnison aurait compris 24 hommes issus de toutes les républiques soviétiques, alors qu'elle regroupait près de 70 soldats, majoritairement russes… Le mythe tait pudiquement le fait que ces hommes quitteront les lieux en janvier 1943 pour combattre dans le secteur industriel, ce qui permettra aux Allemands de se réinstaller dans l'immeuble… Le nom même de la « forteresse » constitue une falsification : si cette dernière a bien été conquise par le sergent Pavlov, c'est un capitaine, Naumov, qui y a dirigé la résistance jusqu'à sa mort. Pavlov n'en est pas moins fait « Héros de l'Union soviétique » en 1945 après avoir été promu officier de la 8e armée de la Garde. Partout dans la « Russie éternelle », on commencera alors à parler du « Camarade Yakov Pavlov qui, avec ses héroïques combattants de Stalingrad, aura infligé aux Allemands des pertes supérieures à celles qu'ils eurent à déplorer lors de la conquête de Paris en 1940 » ; comparaison maladroite mais aussi malheureuse de la part de Tchouïkov, puisque Paris ayant été décrétée ville ouverte par le gouvernement français, les Allemands n'eurent aucun combat à mener pour s'en emparer ! En tout état de cause, la « maison du sergent Pavlov » devint l'un des symboles de la résistance et de la détermination soviétiques à Stalingrad. Après-guerre, le *Vojd* ira même jusqu'à dépêcher sur les rives de la Volga l'un de ses architectes afin de faire reconstruire la bâtisse à l'identique. Aujourd'hui encore, elle existe sous la forme d'un immeuble d'habitation. Un petit mémorial de briques rouges consacré à la sanglante confrontation germano-russe de l'hiver 1942-43 a été érigé contre l'un de ses murs de soutènement.
Quant à Pavlov, il ira jusqu'au bout de la Grande guerre patriotique, participant même à la conquête de Berlin en avril et mai 1945. Dans les années suivantes, profondément choqué par la violence des batailles auxquelles il participa, il fera le choix de devenir moine orthodoxe… ce qui lui fera automatiquement perdre sa pension et ses avantages de « Héros de l'Union soviétique » ! Né en 1917, il est décédé en 1981. ■

▲ Le sergent Yakov Fedotovitch Pavlov (1917-1981), du 42e régiment de la 13e division de fusiliers de la Garde, fait « Héros de l'Union soviétique » après le combat pour la maison auquel il a donné son nom. Toutefois, si c'est bien le petit groupe de combat (3 hommes) de Pavlov qui a pris position le premier dans le bâtiment, c'est son supérieur, le capitaine Naumov, qui en a commandé la défense jusqu'à sa mort.
DR

▼ Les ruines de la « maison du sergent Pavlov », dont les 70 défenseurs ont tenu tête aux Allemands durant 59 jours sans que ceux-ci puissent les en déloger. Un pan entier du mur de la maison est préservé en guise de monument dans l'actuelle Volgograd.
DR

Une victoire à Stalingrad est d'autant plus attendue que l'Axe essuie de lourds échecs sur d'autres fronts. Alors que l'Armée japonaise a été vaincue sur l'île de Guadalcanal et la Marine impériale saignée à blanc, la *Panzer-Armee* « Afrika » d'Erwin Rommel, après des mois de piétinement, est défaite à El-Alamein par la *8th Army* de Montgomery et entame, contre l'avis d'Hitler, une longue retraite qui la mènera jusqu'en Tunisie. Pis encore, les Anglo-Américains débarquent en Afrique du Nord le 8 novembre, ce qui obligera la *Wehrmacht* à occuper la zone Sud de la France et à rassembler des unités prêtes à sécuriser le périmètre tunisien pour y accueillir Rommel. Le soir même, le chef national-socialiste renouvelle, dans son discours annuel de commémoration du putsch manqué de Munich, sa foi inébranlable en la victoire finale : « Tous nos ennemis peuvent être sûrs que si l'Allemagne de cette époque [la Première Guerre mondiale] a déposé les armes à midi moins le quart, en ce qui me concerne, je ne termine jamais avant midi cinq. » Préalablement, il évoque Stalingrad sur un ton plus léger : « Je voulais atteindre la Volga à un endroit précis, en une ville précise. Le hasard a voulu qu'elle porte le nom de Staline lui-même. Mais ne croyez pas que je m'y sois rendu juste pour cette raison ; elle aurait pu s'appeler tout autrement. C'était parce qu'elle occupe une position très importante. C'est là qu'on trie 30 millions de tonnes de trafic, parmi lesquelles près de 9 millions de tonnes de pétrole. C'est là que se déversent, pour prendre le chemin du Nord, les céréales en provenance des immenses régions de l'Ukraine et du Kouban. C'est là qu'on achemine le minerai de manganèse. Il y avait là une gigantesque place de transbordement. Je voulais la prendre et, vous savez, nous sommes modestes : nous l'avons. Il ne reste là-bas que d'infimes recoins. Certains s'interrogent : "*Pourquoi ne vont-ils pas plus vite ?*" C'est parce que je ne veux pas d'un second Verdun. Je préfère faire exécuter le travail par de petits groupes d'assaut. Le temps n'a pas d'importance. Plus aucun navire ne remonte la Volga, et c'est là l'essentiel ! » Le discours, s'il déclenchera des tonnerres d'applaudissements de la part des cadres du *NSDAP*, laissera l'opinion publique insatisfaite et les soldats de la *6. Armee* plus que désabusés.

Le lendemain, à Stalingrad, la température chute brutalement à -18°C. Emmitouflée sous un épais brouillard, la Volga charrie des glaçons, gênant considérablement le ravitaillement de la 62e armée. Dès le 11 novembre, les Allemands profitent de l'occasion et lancent une nouvelle attaque, tout aussi dévastatrice, appuyée une fois de plus par les appareils de Richthofen. Là encore, l'artillerie tonne, les bombes pleuvent, les mitrailleuses crépitent, les grenades volent, les corps tombent, déchiquetés, par dizaines, par centaines. La neige, à son tour, s'invite dans le dramatique huis clos opposant les *Landser* aux *Frontoviki*. Les premiers résultats paraissent confirmer les pronostics d'Hitler. Les Russes de la 138e division de fusiliers qui s'accrochent à l'usine « Barricades » sont isolés du reste de la garnison et devront être péniblement ravitaillés à l'aide de petits biplans de reconnaissance U-2, tandis que tombe une partie de l'usine « Octobre Rouge » et de ses environs. Les contre-attaques lancées par Tchouïkov sont impitoyablement écrasées par les obusiers de Paulus. Mais l'effort a été violent et intense. Les *Infanterie-Kompanien* allemandes sont réduites à 80, voire 60 hommes ; la *6. Armee* est appuyée par à peine 199 chars dispersés et en mauvais état. L'aviation soviétique a chèrement disputé le ciel à la *Luftwaffe*. L'offensive allemande s'arrête net, alors que la 62e armée est pour ainsi dire acculée aux berges de la Volga ; son dispositif n'atteint pas un kilomètre de profondeur, 100 mètres en certains endroits ! La tête de pont principale, reconnaîtra Tchouïkov, n'est plus qu'une « petite bande de ruines » dominée par l'artillerie ennemie. Mais l'Armée rouge est encore debout et Stalingrad est encore, en petite partie, soviétique ! Amer, Richthofen consigne dans son carnet : « Si

▲ Les restes calcinés d'un canon antichar M1942 de 46 mm et d'une voiture (une GAZ ?) de l'Armée rouge détruits dans un quartier de Stalingrad situé sur les rives de la Volga. Photo prise en octobre 1942. NAC

▼ Contre-attaque de fusiliers soviétiques dans la ville en ruine. Les poches de résistance soviétiques disséminées dans la cité sont autant de points de fixation des troupes combattantes de la *6. Armee* depuis lesquels Tchouïkov peut entretenir l'insécurité dans les rangs allemands et, de temps à autre, lancer des coups d'épingle dans le dispositif de Paulus. RIA-Novosti

◀ Novembre 1942. Alors qu'une fine couche de neige commence à en recouvrir les ruines, ces soldats soviétiques s'accrochent du bout des ongles à l'usine « Octobre rouge ». L'*OKW* a annoncé à tort la prise du complexe « *à l'exception d'un bâtiment* » le 24 octobre. Or, une contre-attaque russe, en fin d'après-midi, a permis à Tchouïkov de reprendre la plupart des bâtiments perdus en début de journée, tandis que le dernier évoqué par l'état-major de la *Wehrmacht*, la salle des hauts fourneaux (appelée « hall n° 4 » par les Allemands), résistera jusqu'à la fin de l'offensive allemande le 19 novembre.
RIA-Novosti

l'armée ne réussit pas à finir son travail quand la Volga est gelée et les Russes de Stalingrad privés de ravitaillement, c'est qu'elle n'y arrivera jamais. En plus, les jours raccourcissent constamment et le temps se dégrade. » Un constat qui n'a pas échappé à Paulus, dont les signes d'effondrement nerveux se multiplient. Il a échoué et il le sait. L'hiver est là, et Stalingrad n'est pas tombée. Lui qui devait ouvrir au *Reich* les portes du triomphe, en cette année 1942, il n'est plus qu'un être épuisé, malade, soumis à une tension extrême. Après avoir franchi des centaines de kilomètres, sa *6. Armee* a été tenue en échec par un adversaire inférieur en nombre mais résolu, pour ne pas dire fanatisé au possible. L'échec est d'autant plus dur qu'il s'insère dans une longue liste de déboires, d'El-Alamein à l'Afrique du Nord, de Leningrad au Caucase. De l'autre côté du front, son homologue Tchouïkov peut considérer qu'il a accompli sa mission. « Le temps, c'est du sang », avait-il proclamé. Lui et ses hommes ont tenu bon face à l'invasion. Renforcés au compte-gouttes mais appuyés par une artillerie de plus en plus conséquente, ils ont cloué sur place l'envahisseur détesté. Leur résistance a permis à l'Armée rouge de regrouper de puissantes réserves au nord et au sud de la ville. Et lorsque, le 19 novembre, ces troupes entrent en scène, ces « survivants de l'Enfer », comme ils se surnommeront eux-mêmes, réaliseront que tous leurs sacrifices, ces dizaines de milliers de morts et de blessés, cette ville totalement détruite n'auront pas été vains. ■

◀ La chute des premières neiges est un signe de bien mauvais augure pour la *6. Armee*, dont le ravitaillement et les conditions sanitaires des unités de premières lignes, engagées au cœur des ruines de la ville, sont déjà très compliqués. La carcasse de ce KV-1 n'incite guère à l'optimisme côté allemand : même à la fin octobre, avec un ennemi acculé sur les berges de la Volga (parfois dans des poches littorales n'excédant pas une centaine de mètres de profondeur), une victoire à Stalingrad paraît déjà hypothétique…
NAC

Combats dans le quartier des usines

◄ & ▲ *Landser* progressant prudemment, en ligne de file, à travers les ruines de l'usine « Octobre rouge ». La violence des combats dans le secteur des usines est d'une intensité égale à celle du silo à grains ou de la « maison Pavlov ». Remarquez d'ailleurs que ces soldats se servent tous de leur étui de pelle de tranchée pour emmener un surplus de grenades à manche.
US Nara

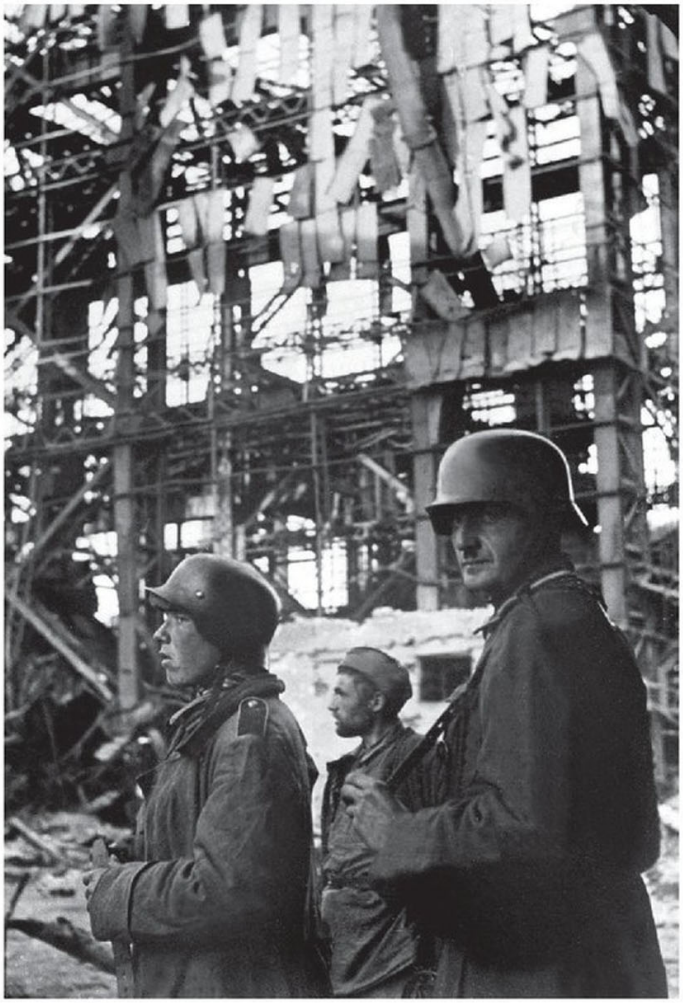
▼ Tête baissée, ces mitrailleurs allemands se frayent, eux aussi avec grande prudence, un chemin à travers les poutres en acier jonchant la cour d'une usine stalingradoise. NA

◥ Miliciens soviétiques au combat dans l'enceinte de l'usine « Octobre rouge ». Celui du premier plan est armé d'un fusil-mitrailleur Degtyarev DT. RIA-Novosti

▶ *Landser* parcourant les restes d'un bâtiment d'« Octobre rouge ». NA

▼ Groupe d'assaut allemand sur le point de s'élancer. On remarquera que l'officier (lunettes sur le nez) a recouvert ses pattes d'épaule de passants en drap *Feldgrau* pour les dissimuler à la vue des snipers. Coll. Meyer

◢ Soldats du *Grenadier-Regiment* 577 de la *305. Infanterie-Division* progressant dans les ruines du bâtiment n ° 5 de l'usine « Barricades ». NA



Combats dans le quartier des usines

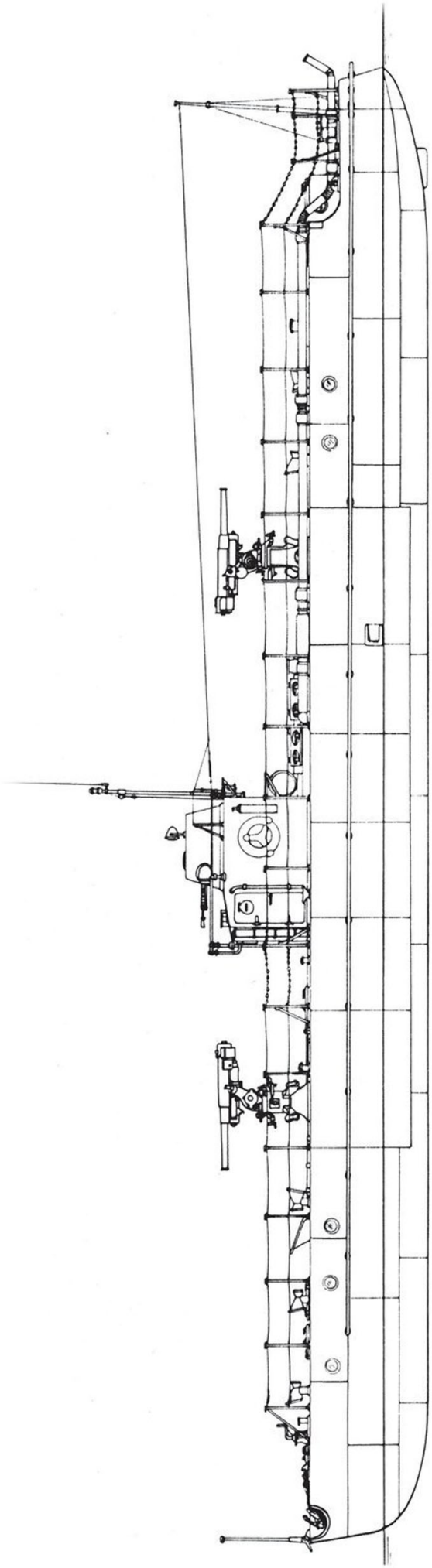
▲ Ce qu'il reste de la *9. Kompanie* du *Grenadier-Regiment 578* de la *305. Infanterie-Division* fait une halte avant de reprendre son avance dans les ruines de l'usine de tracteurs « Dzerjinski ». DR

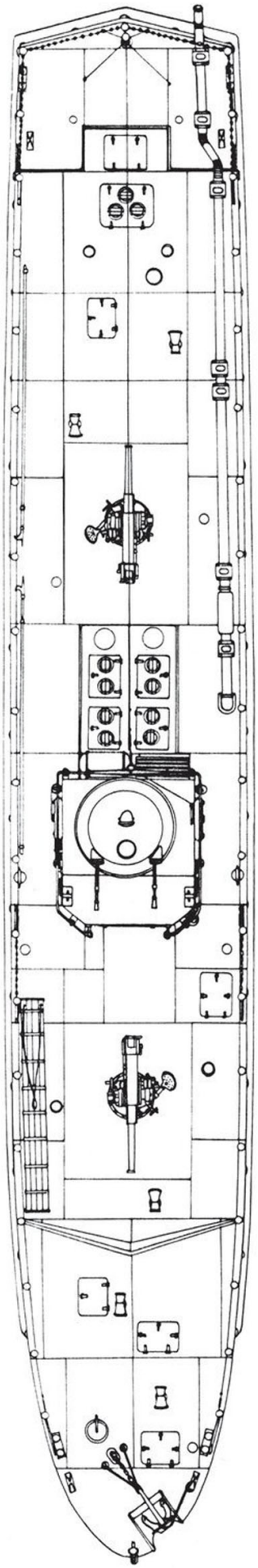
◀ Ces soldats allemands viennent de faire un prisonnier dans l'usine « Octobre rouge ». Une explosion ou un coup de feu au loin semble attirer l'attention de deux de ces hommes... NA

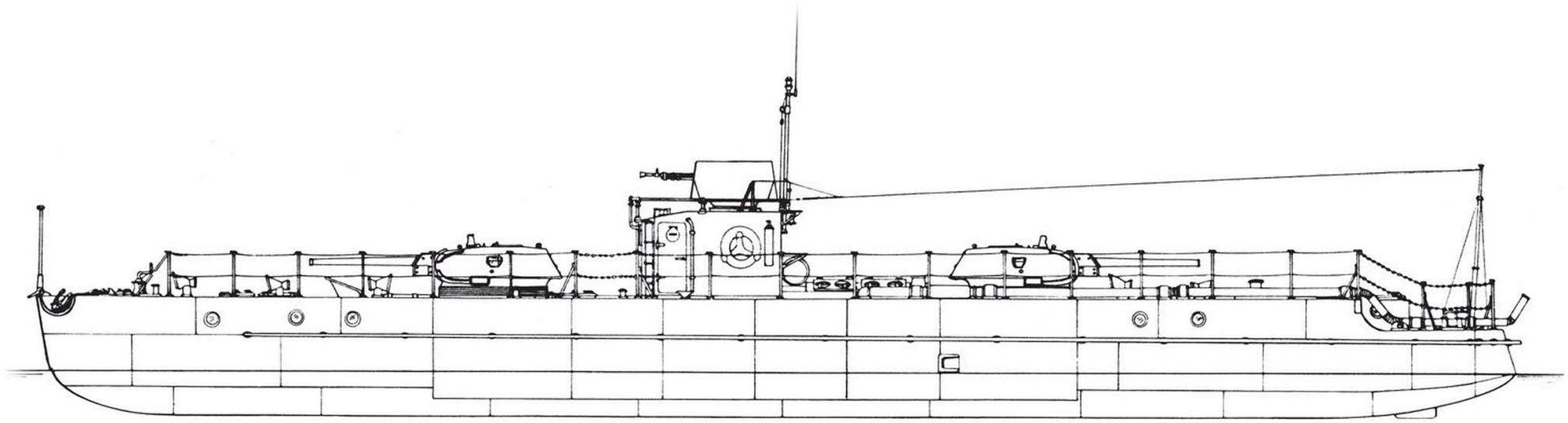
▼ Difficile progression de *Grenadiere* dans les restes d'un bâtiment du quartier des usines. NA

En marge du quartier des usines, une équipe de fusiliers antichars soviétique au combat autour d'un PTRD-41, arme tirant au coup par coup, d'où le pourvoyeur tendant une munition de 14,5 mm à son tireur. RIA-Novosti

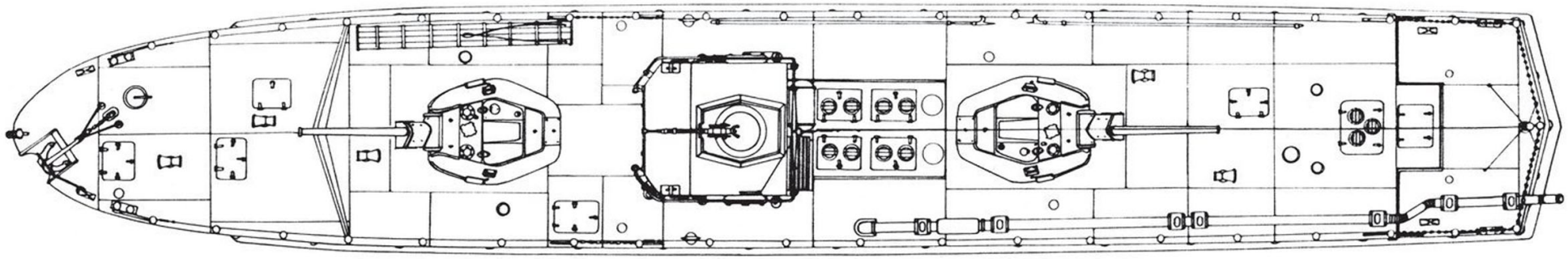
▶ Ayant appris de leurs adversaires, ces servants d'un *Pak 38* de *5cm* ont admirablement camouflé leur pièce antichar (vraisemblablement davantage utilisée en appui direct des grenadiers) derrière morceaux de tôle, débris de caisse en osier et autres panneaux en bois. Coll. Meyer





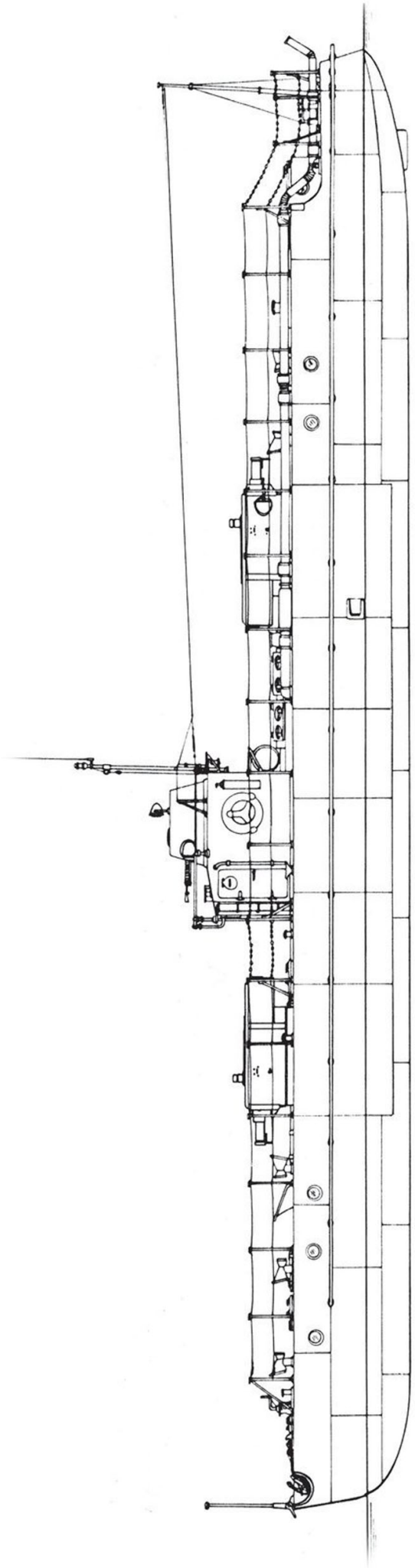


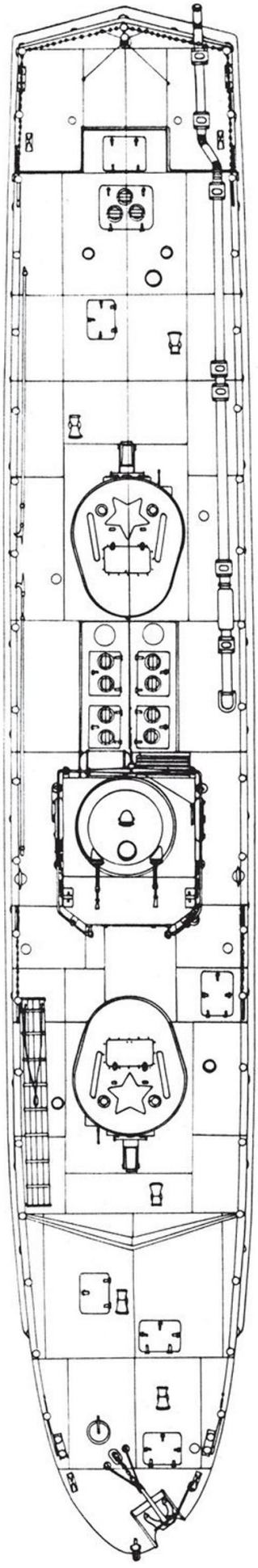
Ces vedettes fluviales lourdes étaient utilisées par les Soviétiques sur la Volga.
Elles prirent part à la bataille de Stalingrad en opérant en appui des troupes terrestres.

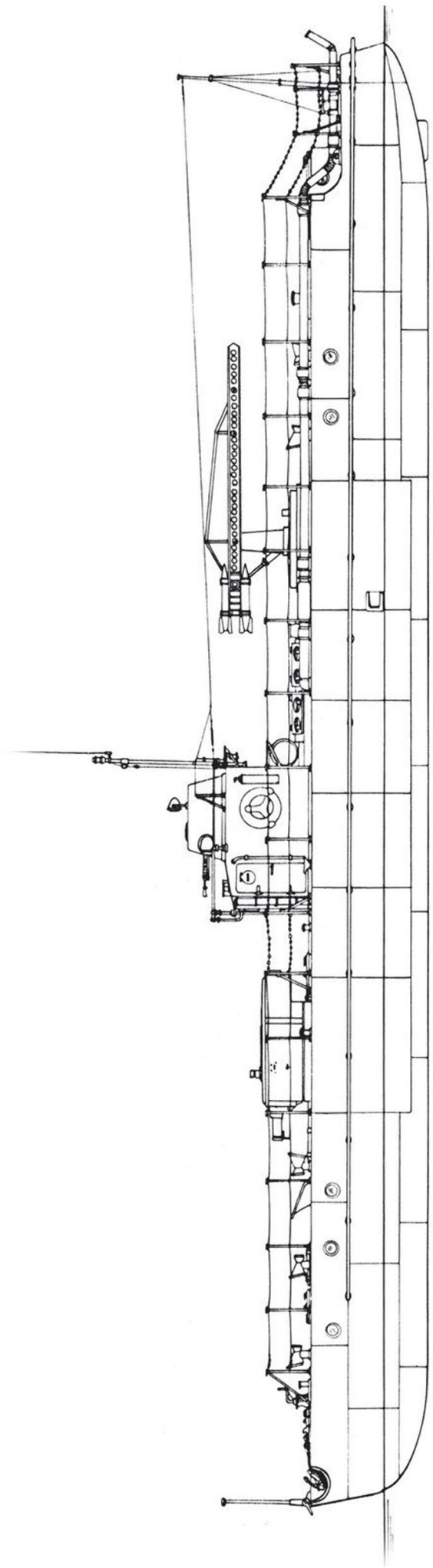


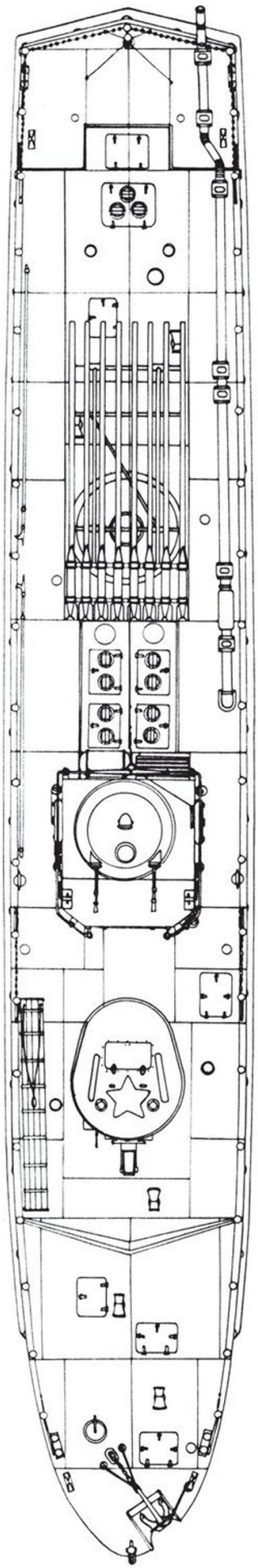
BKA 1124 Modèle 1943

1/100e









4 UN SIÈGE EN HIVER

NOVEMBRE 1942
JANVIER 1943

Le 19 novembre 1942, alors que la *6. Armee* s'est péniblement échouée sur les rives de la Volga, l'Armée rouge contre-attaque au nord et au sud de Stalingrad. Son but ? Encercler les envahisseurs, puis exploiter ce succès par une percée éclair jusqu'à Rostov-sur-le-Don, ce qui aurait pour effet immédiat d'isoler les forces allemandes engagées dans le Caucase. Désormais, les hommes de Friedrich Paulus ne se battront plus en conquérants mais en assiégés. Et la sinistre évidence de leur condamnation ne tardera pas à s'imposer !

Depuis le mois de septembre 1942, la *Stavka* a minutieusement préparé son coup d'éclat. Non sans mal, les maîtres d'œuvre de ce que seront les opérations « Mars » et « Uranus », Joukov et Vassilevski, ont convaincu Staline de renoncer à lancer ses réserves, vague par vague, dans de sanglants et inutiles combats dans les rues de Stalingrad. « Uranus », notamment, suppose l'intervention de trois puissants groupes d'armées : le Front du Don (Rokossovski), le Front du Sud-Ouest (Vatoutine) et le Front de Stalingrad (Eremenko). Les deux premiers, partant des têtes de pont de Serafimovitch et Kletskaïa, situées à 160 kilomètres au nord-ouest de Stalingrad, auront pour mission d'éventrer les lignes tenues par la 3e armée roumaine et la 8e armée italienne. Le troisième devra passer sur le corps de la 4e armée roumaine, au sud de Stalingrad, avant d'effectuer sa jonction avec les libérateurs venus du nord, aux environs de Kalatch ; précisément là où Paulus avait remporté sa dernière grande victoire. À ces objectifs ambitieux sont affectés de puissants moyens : 1 106 000 hommes, plus de 1 460 chars, 13 500 canons et mortiers lourds, ainsi que 1 350 avions. Fait notable : ces effectifs sont inférieurs à ceux dévolus au projet « Mars », qui en réunit près du double.

▲ Les *Frontoviki* qui se battent comme des lions à l'intérieur de la ville depuis des semaines commencent à le percevoir très nettement : les combats acharnés qu'ils mènent avec détermination face à la *6. Armee* prennent peu à peu l'allure d'une victoire… RIA-Novosti

L'ARMÉE FANTÔME

L'essentiel, à cet égard, n'est pas tant de rassembler une telle force de frappe que de la dissimuler. En conséquence, le commandement du Front du Don ordonne, le 17 octobre, l'évacuation de tous les civils se trouvant « à moins de 30 kilomètres de la ligne de front », les évacués devant embarquer avec eux « leur bétail, leurs moutons, leurs porcs et leurs poules et prendre des vivres pour un mois », 100 000 d'entre eux étant mobilisés pour réaménager les routes et chemins de la zone de transit. Le trafic radio est réduit au strict nécessaire et les ordres sont transmis oralement. Des manœuvres d'intoxication, prévoyant l'envoi de faux messages radio ou la fabrication de leurres, de fausses bases aériennes et de faux ponts, sont censées divertir les Allemands. « La steppe », écrira le Soviétique Platonov, « ne favorisait pas la concentration soviétique. Nous parvînmes néanmoins à la camoufler. Tous les mouvements eurent lieu la nuit. À la première lueur de l'aube, les troupes s'arrêtaient, se dissimulaient dans les villages ou se tapissaient dans les balkas. Notre offensive fut une surprise totale pour le commandement ennemi. » Ce en quoi Platonov exagère, car les mouvements russes ne sont pas totalement passés inaperçus des forces de l'Axe. Cependant, si les préparatifs de l'opération « Mars » incitent la *Heeresgruppe Mitte* à s'y préparer intensivement, il n'en est pas de même dans le secteur de Stalingrad.

Le 29 octobre, pourtant, le général Dumitrescu, qui dirige la 3e armée roumaine, a révélé ses craintes à ses alliés allemands et a demandé à ce que la ligne de front coure le long du Don afin de se servir du fleuve comme d'un solide rempart antichar. Les Allemands, préoccupés par Stalingrad elle-même, l'ont poliment éconduit. Pourtant, les inquiétudes roumaines, périodiquement renouvelées, ne sont pas sans les contaminer. Le 12 novembre, Richthofen, qui jour après jour voit arriver des rapports des « mouchards » de la *Luftwaffe* sur son bureau, note que « devant les Roumains, sur le Don, les Russes s'affairent drôlement à leurs préparatifs. Des fractions du *VIII. Flieger-Korps* et la Flotte aérienne roumaine leur foncent dessus sans arrêt. Mais ils accumulent les réserves terrestres. Quand les Soviets vont-ils passer à l'attaque ? Jusqu'ici, ils doivent encore manquer de munitions. Leurs positions de batteries commencent seulement à se garnir. Pourvu qu'ils n'aillent pas réussir sur ce front-là des percées trop ennuyeuses ! » Si Paulus fait part de ces comptes-rendus à l'*Oberkommando des Heeres*, ni l'un ni l'autre ne semblent avoir percé à jour l'ampleur du dispositif soviétique, ni même les véritables objectifs de la *Stavka*. Dépassé par les événements, le *Kommandeur* de la *6. Armee* se gardera bien, notamment, de constituer une réserve blindée digne de ce nom. Soucieux d'emporter la décision sur la Volga, il laissera ses *Panzer* dispersés dans les ruines de Stalingrad, en appui des *Grenadiere*.

À Berlin aussi, Hitler n'ignore pas l'existence d'une menace russe sur les flancs de Paulus. Dès le mois d'août, il manifeste ses appréhensions quant à la couverture du Don. « Je dormirais mieux », confiera-t-il plus tard, « si ce fleuve était tenu par des Allemands. » Mais a-t-il le choix ? Non, car outre les données purement militaires (dont la nécessité de faire obstacle à l'opération « Mars »), il tient aussi à impliquer ses alliés dans la bataille, ce pour d'évidentes motivations diplomatiques.

▲ Un soldat roumain coiffé du bonnet de fourrure traditionnel (le căciulă en peau de mouton), qui, à l'inverse des équipements allemands, s'avère très efficace pour protéger la tête du froid glacial russe. Parfois mieux vêtu que le *Landser* l'hiver, le soldat roumain manque toutefois d'armements lourds pour résister à l'Armée rouge. Son courage ne suffira pas… NAC

▲▲ Un régiment de cavalerie cosaque de l'Armée rouge se rassemble avant une attaque sur le Don. La mobilité de ces unités montées sur le sol enneigé et gelé sera pleinement exploitée par les Soviétiques tout au long de leur contre-offensive hivernale. DR

Néanmoins, il est vrai que les formations roumaines présentent de graves lacunes. Certes, le Roumain est un brave soldat, tenace et courageux, mais son équipement est périmé, son armement antichar inadapté – des canons de 37 mm incapables de stopper les colosses chenillés russes à longue portée –, son stock de mines inexistant et ses lignes démesurément étirées. Et ainsi que le révèle la mission militaire allemande auprès de l'armée roumaine, « les positions étaient insuffisamment fortifiées. Au moment de la relève, rien n'y existait en fait, et, en raison de la saison déjà avancée, il avait fallu créer d'urgence des abris de fortune pour les hommes et les animaux. Vint s'y ajouter la tendance qu'avaient les Roumains à construire d'abord des abris bétonnés pour les postes de commandement et de ne s'occuper qu'ensuite des positions avancées. Malgré le zèle déployé par nos alliés, leurs premières lignes étaient donc pratiquement inexistantes au moment de l'offensive russe. Quant au ravitaillement de la troupe, depuis le moment où elle s'installa sur les positions jusqu'à la veille de l'attaque des Soviets, il laissa notoirement à désirer. La raison en fut que les approvisionnements à l'intérieur du pays étaient insuffisants. Rien n'avait été prévu, avant la mobilisation, pour les porter au niveau souhaitable ». La situation s'avère moins rassurante encore chez les Hongrois et les Italiens, autres protecteurs du flanc Nord des Allemands. Le moral des combattants du *Duce* est particulièrement bas. « Nos soldats n'ont pas très fière allure », note un témoin italien. « Ils sont sales, mal équipés et, surtout, mal encadrés et très mal armés. S'ils doivent combattre contre l'Armée russe, ils se trouveront rapidement en mauvaise posture. Nous en avons le cœur serré. » Un déserteur hongrois avouera au *NKVD* que « la majorité des soldats ne veulent pas se battre mais qu'ils ont peur de déserter car ils croient que, comme le leur ont dit les officiers, les Russes vont les torturer et les fusiller ». Hitler impose le renforcement de ces contingents par diverses formations allemandes, essentiellement des divisions de campagne de la *Luftwaffe* récemment créées, et l'envoi de matériel. Toutefois, les divisions roumaines n'obtiendront jamais plus de 6 canons d'infanterie de *7,5cm* par division.

▲ Cette image est bien trop rare au goût des généraux des 3e et 4e armées roumaines flanquant la *6. Armee* de Paulus, respectivement sur sa gauche et sa droite : un canon d'assaut allemand *StuG III* vient renforcer le dispositif d'une unité d'infanterie de Bucarest. NAC

▼ L'autre armée « latine » engagée à l'Est dans la « Croisade contre le bolchevisme », la 8e *Armata* italienne, réclame elle aussi davantage de moyens pour tenir le Don. En dépit de leur piètre équipement, pas une lueur de défaitisme ne pointe dans le regard de ces fantassins italiens, qui offriront une résistance héroïque malgré la disproportion des forces. ANA Milano

Ainsi, s'agissant du plan « Uranus », les assauts soviétiques viseront les points faibles du front des troupes de l'Axe. Des centaines de milliers de tracts ont été préparés pour les Italiens, les Roumains et les Hongrois. Plus de 110 hôpitaux de campagne disposant de 62 000 lits attendent les premières victimes russes de l'offensive. Si les soldats de l'Armée rouge ne savent à quoi s'en tenir sur la réalité des projets de la *Stavka*, ils n'en devinent pas moins que l'époque des retraites est révolue, que l'heure est venue de lancer la contre-attaque. Le 7 novembre, dans son discours de commémoration du premier quart de siècle de la Révolution d'Octobre, Staline en personne a promis qu'une grande contre-offensive allait être lancée contre les « hordes fascistes », même s'il est probable, en dernière analyse, que le *Vojd* lui-même aurait conçu des doutes sur les chances de succès du plan « Uranus ».

Un « Blitzkrieg » à la soviétique

« Uranus » s'ouvre une semaine avant « Mars », le 19 novembre 1942. Un brouillard dense, impénétrable, enveloppe la steppe. Une nuit neigeuse, parmi d'autres nuits glaciales de l'hiver russe, va bientôt s'achever dans la tourmente. À 5h20, l'artillerie soviétique déchaîne l'enfer sur les positions de la 3e armée roumaine. Le fracas des 3 500 bouches à feu russes est tel que la terre tremble sur des dizaines de kilomètres. « J'ai l'impression », observe benoîtement un *Leutnant* de la *6. Armee*, « que les Roumains ne seront pas capables de résister. » Et pourtant, ils résistent, farouchement même ! Le premier assaut de l'infanterie russe est repoussé. Un deuxième, mené avec des chars, est pareillement enrayé. Le terrain a été saccagé par les canons et les obusiers soviétiques, ce qui retarde l'avance des T-34 et des lourds KV-1. Il faut attendre l'intervention de formations totalement mécanisées pour que la rupture

du front intervienne, vers 12h00. Les Roumains, privés d'appui aérien, ont succombé à la « terreur des tanks » et abandonnent leurs retranchements. De fait, la 21e armée soviétique perce à Kletskaïa, tandis que la 5e armée blindée de Romanenko submerge le 11e corps roumain. À cause du brouillard, et faute de reconnaissances aériennes adéquates ainsi que de liaisons radio performantes, les tankistes doivent se repérer à la boussole !

L'énormité de l'événement n'échappe bien sûr pas aux Allemands : percée soviétique au nord, sur le Don, et préparatifs offensifs au sud de Stalingrad ; au quartier général de Rastenburg, il n'en faut pas davantage à Kurt Zeitzler pour constater que la *6. Armee* risque d'être encerclée.

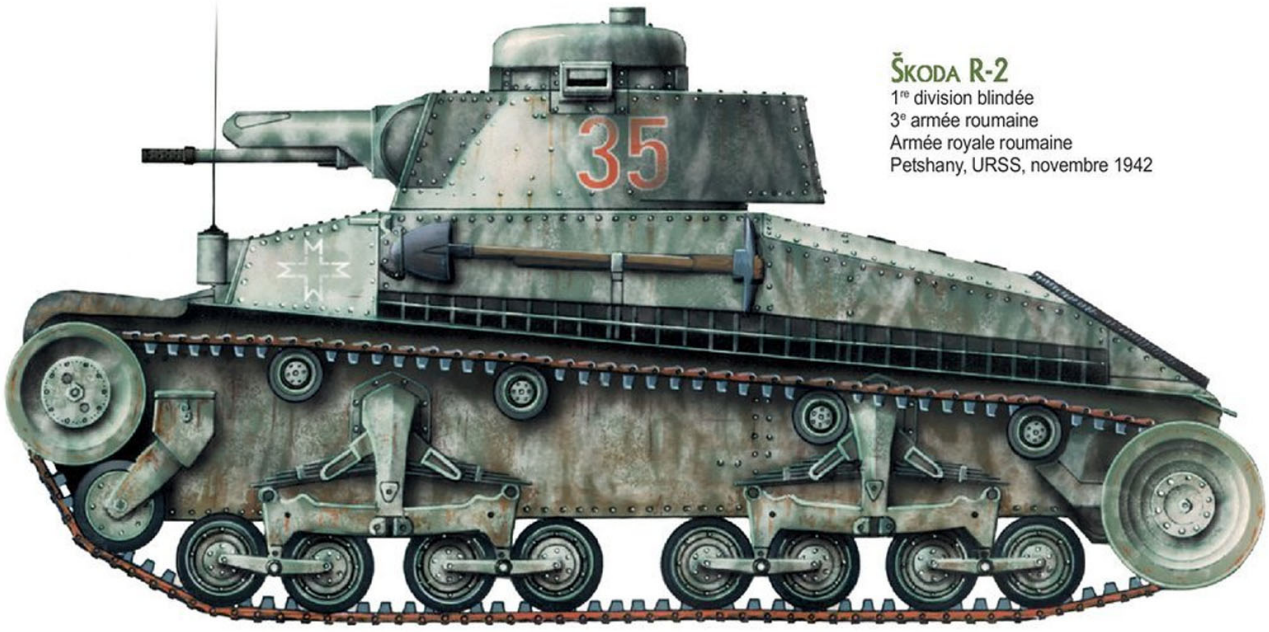
▲ Les skieurs du bataillon d'élite « Monte Cervino », de même que leurs camarades *Alpini* du *Corpo d'Armato Alpino*, sont bien mieux équipés sur le plan vestimentaire que les soldats de l'Infanterie conventionnelle. Le sacrifice du corps alpin italien dans ses combats d'arrière-garde pour permettre la retraite de toute la *8a Armata* et du *XXIV. Panzer-Korps* après l'opération « petite Saturne » sera l'un des plus dramatiques et héroïques épisodes de cet hiver 1942-43.
USSMEI

◀ Un soldat de la mission militaire allemande auprès de l'Armée roumaine s'entretient avec un homologue roumain. C'est bien souvent le seul soutien que Berlin consent à accorder, malgré les nombreuses alertes sur le renforcement du dispositif soviétique face à eux et demandes répétées de fournitures en armes antichars de la part des généraux Dumitrescu et Constantinescu-Claps, chefs respectifs des 3e et 4e armées roumaines.
NAC

En catastrophe, il contacte Hitler par téléphone. Le *Führer* se repose dans son « nid d'aigle » de Berchtesgaden. « Profondément contrarié, mais pas surpris », écrira l'un de ses aides de camp, Adolf Hitler décide aussitôt de revenir en Prusse-Orientale. D'emblée, il interdit toute retraite aux forces de Paulus. Dans le même temps, la brèche s'élargit au nord du dispositif de l'Axe. La *6. Armee* réagit dans la confusion la plus extrême. Certes, elle dispose en théorie d'une réserve opérative, le *XLVIII. Panzer-Korps* du *Generalleutnant* Ferdinand Heim, mais la valeur combative de cette unité s'est affaiblie. D'une part, elle inclut la 1re division blindée roumaine du général Radu, qui ne comprend que 108 blindés, dont 98 chars tchèques armés d'un canon de 37 mm inopérant contre les T-34. D'autre part, sa *22. Panzer-Division*, commandée par l'*Oberst von* Oppeln-Bronikowski – en attendant l'arrivée de son nouveau *Kommandeur*, le *Generalleutnant* Hellmut von der Chevallerie –, est censée aligner 104 *Panzer*. Or, peu de temps avant la bataille, elle en perd une soixantaine dans des circonstances aussi stupéfiantes qu'incroyables. Si l'anecdote n'en était pas tragique pour les Allemands, elle en serait presque amusante : des souris dissimulées dans des bottes de paille stockées à proximité des chars en ont dévoré les fils et les câbles électriques ! Pis encore, ces deux divisions recevront une série de contre-ordres qui ne feront que retarder leur entrée en action et faciliteront leur neutralisation par les Soviétiques. La 1re division blindée roumaine, notamment, ne sera pas en mesure de recevoir une directive de repli pour cause de panne de ses appareillages radio. Isolée, elle affrontera bravement des nuées de T-34 avant d'être totalement désintégrée au milieu des tempêtes de neige. Quant à la *22. Panzer-Division*, attaquée par le 1er corps blindé de Bourtkov, débordée de toutes parts, elle lâchera prise et fera précipitamment demi-tour. Consterné par cette contre-performance, Hitler fera mettre Ferdinand Heim aux arrêts, recommandant même sa condamnation à mort… mais l'homme saura défendre son point de vue devant le *Führer*, au point qu'il finira même par prendre le commandement de la garnison de Boulogne en 1944.

▲ Dans leur nid de mitrailleuses, ces soldats roumains attendent l'offensive ennemie autour d'un fusil-mitrailleur ZB-30 d'origine tchécoslovaque. NAC

▼ Ces bombardiers PZL P.23 Karaś (récupérés après la fuite en Roumanie de leurs pilotes polonais en septembre 1939), de l'aviation royale roumaine, ne pourront pas grand-chose face aux vagues de T-34… NAC



ŠKODA R-2
1re division blindée
3e armée roumaine
Armée royale roumaine
Petshany, URSS, novembre 1942

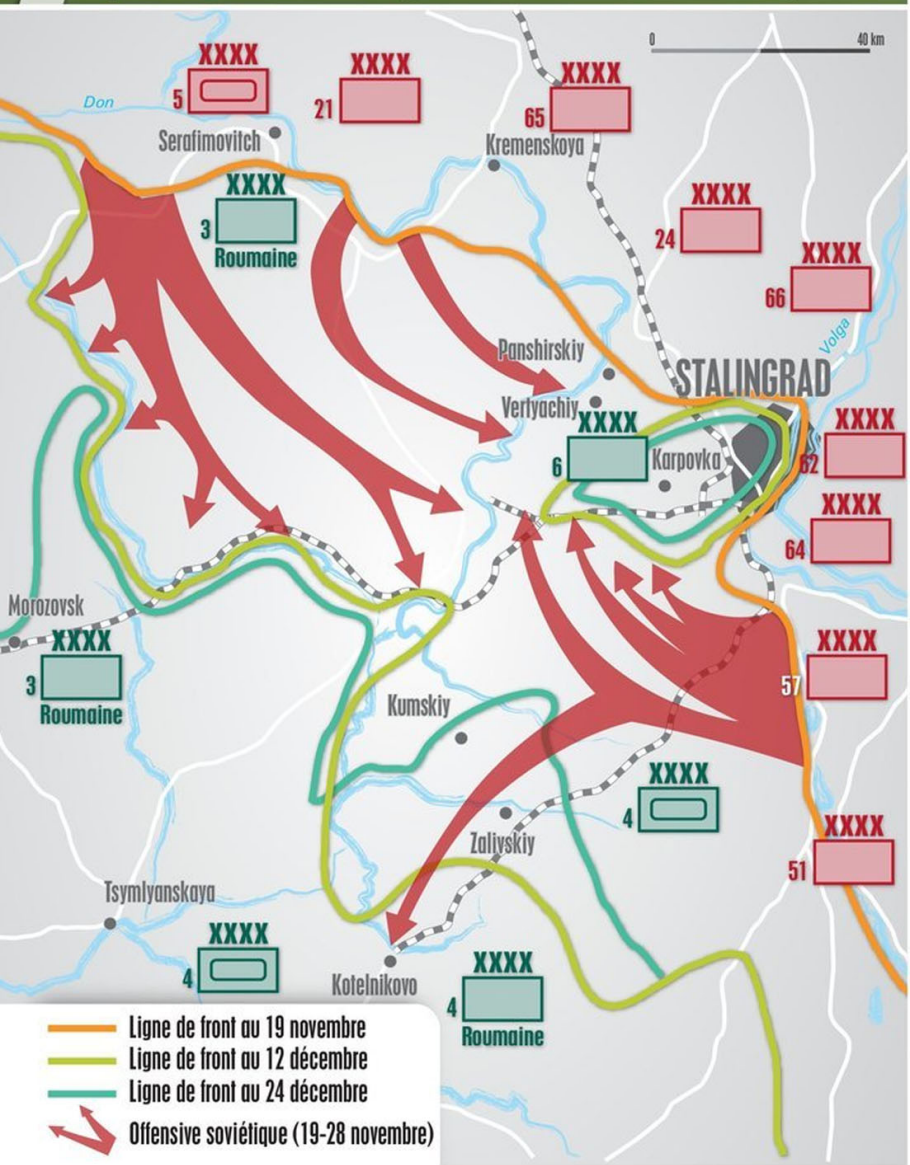
Après l'ouverture du « concerto en T-34 majeurs » au nord, nouveau coup de grosse caisse, au sud cette fois-ci. Les obusiers du Front de Stalingrad entament leur pilonnage le 20 novembre à 9h20. Deux corps mécanisés s'élancent à l'assaut des lignes tenues par la 4e armée roumaine, assez rapidement rompues en trois points. Une fois de plus, la puissance des chars a joué à plein. Nombreuses sont les unités soviétiques à signaler que les Roumains, à la vue des T-34, jettent leurs armes à terre et lèvent leurs mains en criant « Antonescu *kaputt !* », ce qui n'empêche nullement les *Frontoviki* d'en exécuter sommairement quelques-uns. La résistance allemande pose davantage de difficultés aux Soviétiques, notamment au 13e corps mécanisé de Tanachtchichine, malmené par la *29. Infanterie-Division (mot.)* ; la division motorisée du *Generalmajor* Leyser était en réserve de la *4. Panzer-Armee* au sud de Betetovka. Mais les résultats de l'opération « Uranus » sont, dans l'ensemble, plus que satisfaisants. Comme prévu par Moscou, les deux armées roumaines se sont effondrées en à peine quelques heures de combat. Quant aux divisions mobiles allemandes, largement diminuées, aussi bien en matériels qu'en effectifs, ballottées en tous sens, elles ont été incapables d'opposer une défense efficace. La brèche s'étend à 80 kilomètres au nord et à 50 au sud. Au soir du 20 novembre, la dernière unité roumaine encore en état de se battre, à savoir des éléments du 5e corps regroupés sous les ordres du général Mihail Lascar, lutte frénétiquement contre son inexorable encerclement opéré par les 21e et 65e armées soviétiques à Raspopinskaïa-sur-le-Don. Pour s'en sortir, les Roumains comptent sur l'arrivée de la *22. Panzer-Division*, mais ils ignorent que celle-ci a été disloquée. Déclinant toute offre de reddition, le « groupe Lascar » sera anéanti en quelques jours. À défaut de pouvoir le faire ravitailler, Hitler décernera à Lascar la *Ritterkreuz*, ce qui ne le dissuadera pas, au terme de deux années de captivité dans un *Goulag*, de diriger une division roumaine antifasciste avant de devenir ministre de la Défense d'un gouvernement communiste après la guerre… Il n'empêche, sur le moment, le désastre accable le gouvernement Antonescu. Déjà, certains officiers roumains pardonnent difficilement à leurs alliés allemands l'absence de ravitaillement de leurs troupes encerclées. Ainsi, sans le savoir, les Soviétiques viennent de psychologiquement enfoncer un coin entre Allemands et Roumains, un ressentiment des uns vis-à-vis des autres qui se soldera, moins de deux ans plus tard, par la volte-face de Bucarest et son alliance avec Moscou.

▲ La seule composante mécanisée capable de venir en aide à la 3e armée roumaine balayée par l'opération « Uranus » est le *XXXXVIII. Panzer-Korps*, qui se compose de la 1re division blindée roumaine (alignant surtout des Škoda R-2 et Renault R35 dépassés) et de la *22. Panzer-Division*, une unité médiocre. Archives Caraktère

▼ La moitié d'une compagnie de *Panzerjäger* équipée de Marder III a été surprise par une attaque aérienne ou une frappe d'artillerie. DR

▲ Une batterie de canons antichars M1942 de 46 mm appuie la progression de fantassins sur une plaine enneigée. Un beau cliché de propagande, mais qui symbolise bien la promenade de santé que constitue la manœuvre d'encerclement en deux pinces de l'Armée rouge autour de Stalingrad. DR

Opération « Uranus » (novembre-décembre 1942)



En attendant, sur le terrain, les contre-attaques de la très pugnace *29. Infanterie-Division (mot.)* gênent les manœuvres d'Eremenko. C'en est au point que les Soviétiques redoutent même un échec de leur percée méridionale. Mais le commandement allemand commet alors l'erreur de transférer cette division, initialement rattachée à la *4. Panzer-Armee*, à la *6. Armee* de Paulus pour en couvrir le sud. Le désordre est tel que ce dernier a dû évacuer en catastrophe son poste de commandement le 21 novembre pour se réfugier à Nijni-Tchirskaïa, hors de la zone menacée d'encerclement, non point par lâcheté, comme certains le prétendront par médisance, mais par souci de bénéficier de moyens de communication fiables avec la *Heeresgruppe B* et Rastenburg. Sur place, il demande aussitôt l'autorisation de replier ses troupes, requête approuvée par Weichs, son supérieur hiérarchique. Toute la question est de savoir si l'*Oberkommando des Heeres* va y souscrire ; et Hitler s'y refuse. S'il est évident que l'intention de l'Armée rouge est d'encercler la *6. Armee*, la situation de cette dernière donne lieu à des informations fragmentaires et contradictoires. Or, un repli effectué sous des bourrasques de neige clouant au sol les avions de la *Luftwaffe*, à des températures quasi polaires, sans jouir des moyens motorisés nécessaires et qui plus est au milieu des meutes de T-34 apparaît prématuré et risque de rapidement tourner au désastre. À ce stade de la bataille, en effet, quelle résistance aux mécanisés russes pourrait opposer des colonnes de *Grenadiere* progressant à pied, dans un mètre de neige, sans armes lourdes ni appuis ? De plus, abandonner Stalingrad si tôt constituerait une formidable défaite psychologique, une réédition encore plus pénible de l'échec de Moscou l'année précédente. En résumé, les Allemands n'ont pas d'alternative. En conséquence, le *Führer* demande à Paulus de « tenir malgré le danger d'encerclement temporaire », pour ajouter la directive suivante : « L'*Oberbefehlshaber* de la *6. Armee* retournera à Stalingrad. L'armée s'établira sur un front fermé et attendra de nouveaux ordres. » Paulus s'exécute le lendemain, établissant son état-major à Goumrak, à l'intérieur de la poche…

Le 22 novembre, les Soviétiques débouchent sur Kalatch, la ville assurant la liaison entre la *6. Armee* et l'extérieur. Tôt dans la matinée, une colonne de T-34, dirigée par le *Podpolkovnik* Filipov, précédée par quelques véhicules de reconnaissance raflés aux Allemands et roulant phares allumés, conformément aux usages de la *Wehrmacht*, a réussi à duper et liquider les *Pioniere* chargés de protéger le pont. Quelques heures plus tard, Filipov et ses tankistes tombent sur l'avant-garde du Front de Stalingrad. Cette fois, tout est consommé ! Treize *Infanterie-Divisionen*, 3 de *Panzer*, 3 motorisées et 2 divisions roumaines, sans oublier les unités organiques, sont prises au piège dans le *Kessel* de Stalingrad, soit environ 250 000 hommes, voire 330 000 selon d'autres sources. « Uranus » est un succès complet. Staline exulte, il tient enfin sa revanche sur le *Führer*. Goguenarde, la *Pravda*, organe officiel de Moscou, annonce dès le lendemain : « Depuis bientôt trois mois, des combats sans précédent se livrent dans la région de Stalingrad. Le monde entier suit la bataille géante qui se déroule sur les bords de la Volga. Et maintenant, voici venue l'heure triomphale de la revanche, l'heure attendue des succès éclatants de nos troupes devant Stalingrad ! » La nouvelle de l'encerclement fait le tour du monde. « La puissante contre-attaque

T-34 modèle 1942 (STZ Stalingrad)
121e brigade de chars
65e armée
Golubaya, URSS, novembre 1942

lancée dans la région de Vladikavkaz annonce déjà de graves événements », proclame le *Times* britannique. « En effet, elle a été suivie d'une attaque bien plus puissante. Trois journées de furieux combats devant Stalingrad ont montré lequel des deux adversaires était le plus apte à supporter la tension physique et morale au cours d'un siège de quatre mois. Aux yeux du monde entier, l'Armée allemande a perdu son prestige. Sa défaite devant Stalingrad est évidente. » Aux États-Unis, le *New York Times* renchérit : « La victoire soviétique démontre le danger sérieux qui menace Hitler au cas où il s'aviserait de ramener ses troupes du Front oriental. Les ressources d'Hitler sont extrêmement menacées. Il est clair que bientôt, il sera réduit à la défensive, qui sera à son tour rendue impossible, ses alliés ne lui conservant leur fidélité que par crainte. » Même la Résistance française d'obédience communiste s'en mêle en faisant imprimer des tracts vengeurs. Alors que les Alliés pavoisent, des milliers de soldats allemands et roumains tentent d'échapper aux Soviétiques en se dirigeant à marche forcée vers Stalingrad, la cité qu'ils avaient reçu l'ordre de conquérir quelques mois plus tôt, afin d'y rejoindre le gros de la *6. Armee*.

Est-ce à dire que le dieu des armées sourirait aux Soviétiques ? Pas entièrement : déclenchée le 25 novembre 1942, l'opération « Mars », plus au nord, se heurtera aux solides défenses de la *Heeresgruppe Mitte*. Joukov, qui dirige les opérations, devra jeter l'éponge au bout de quelques jours, ayant commis l'erreur de disperser ses frappes et de trop compter sur une artillerie encore insuffisante face à un adversaire bien renseigné et rigoureusement organisé.

Les premiers visages de la défaite de l'Axe à Stalingrad : ces prisonniers allemands et roumains s'apprêtent à un long trajet à pied vers leur camp de détention derrière l'Oural dont bien peu reviendront vivants. Qu'ils soient en vie à ce stade est déjà notable, car l'Armée rouge ne s'embarrasse guère souvent de prisonniers durant « Uranus ». DR

L'Armée rouge laissera dans l'affaire plus d'un demi-million des siens. Le mécompte sera tel qu'il sera oblitéré par l'histoire officielle soviétique des décennies durant… Malgré l'encerclement de Stalingrad, l'*Ostheer*, en l'occurrence, sera parvenue à limiter les dégâts. Au moins ces affrontements l'empêcheront-ils de dégager Paulus et ses hommes.

Le bluff hitlérien du pont aérien

Aux yeux d'Hitler, il n'est pas question de se replier, car ce serait un non-sens militaire doublé d'une erreur grave sur l'échiquier politique, notamment vis-à-vis des peuples alliés au *Reich* et même en ce qui concerne ceux d'Europe occupée. Le 22 novembre au soir, il ordonne à la *6. Armee* de « s'installer en hérisson et d'attendre le secours de l'extérieur ». À cet effet, il a rappelé, deux jours auparavant, son meilleur stratège du secteur de Leningrad, le *Generalfeldmarschall* Erich von Manstein, pour lui confier le commandement d'une armée de secours, la *Heeresgruppe Don*, entité théorique comprenant les troupes du *Kessel*, trois *Panzer-Divisionen* en instance de regroupement à l'extérieur et le *Heeresgruppen-Nachrichten-Regiment 558*. Évoquant auprès de Zeitzler la possibilité de prélever des forces mécanisées dans le Caucase, le *Führer* se voit rétorquer qu'une telle manœuvre, de par sa durée, interviendrait trop tard pour sauver la *6. Armee*. Zeitzler, au contraire, préconise le repli des troupes de Paulus. « Je ne quitterai pas la Volga ! », tranche Hitler.

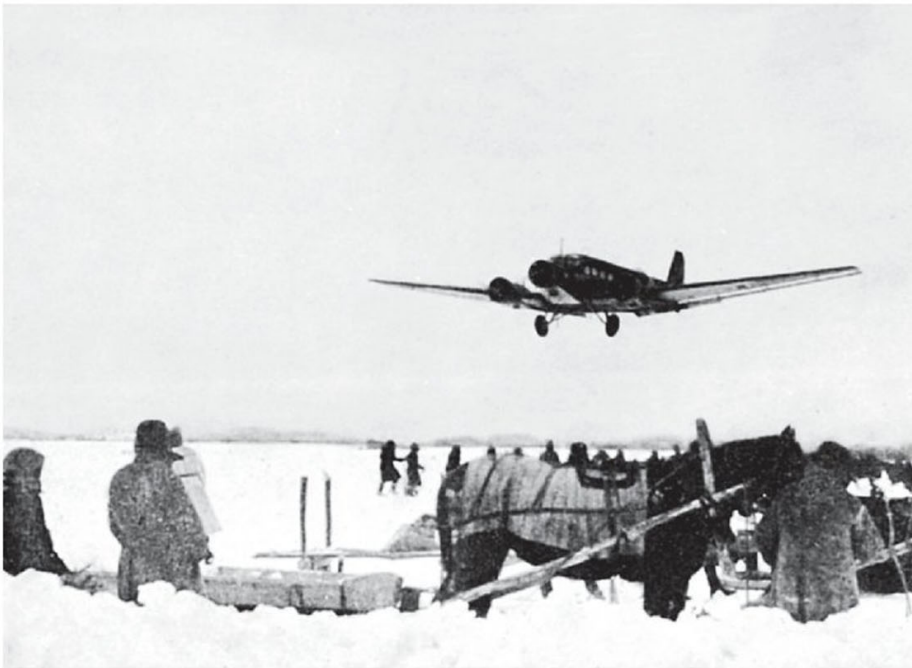
Or, le *Führerbefehl* adressé aux assiégés trouble Paulus. Lequel réplique, dans la soirée du 23 novembre : « Depuis réception de votre télégramme du 22 novembre au soir, l'évolution des événements ici s'est considérablement précipitée. L'ennemi n'a pas encore réussi à fermer la poche à l'ouest et au sud-ouest [sic]. Mais ses préparatifs d'attaque de ce côté se dessinent. Nos munitions et nos réserves de carburant tirent à leur fin. De nombreuses batteries et armes antichars ont vidé leurs coffres. Il est exclu qu'un ravitaillement suffisant puisse leur être assuré à temps. L'armée court au-devant de son anéantissement si, dans un très court délai, elle ne réussit, en rassemblant toutes ses forces, à battre à plate couture l'ennemi qui l'assaille du sud et de l'ouest. Il est indispensable pour cela de retirer de Stalingrad et du Front Nord toutes nos divisions. La conséquence inévitable

◤ L'équipage de ce char soviétique T-60 s'est arrêté faire une pause dans un village au cours de l'offensive « Uranus ». Le moral est excellent, car la résistance des troupes de Tchouïkov dans Stalingrad, décuplée par la propagande, a sensiblement regonflé les *Frontoviki*.
DR

◀ Pour ces *Landser*, il faut parer au plus pressé, car la contre-offensive soviétique emporte tout sur son passage. Ce canon d'infanterie *le.IG 18* de *7,5cm*, mis en batterie dans un village derrière un abri de rondins hâtivement élevé, sera d'un maigre secours. Le servant du premier plan est porteur au ceinturon d'un pistolet et d'une baïonnette, ce qui est interdit par le règlement, qui impose le port de l'un ou l'autre.
AMC # R00445-98

sera que l'armée devra percer en direction du sud-ouest, car ni le Front Nord ni le Front Est, ainsi affaiblis, ne pourront tenir. Nous y perdrons sans aucun doute un important matériel, mais la majorité de nos valeureux combattants et une partie du matériel seront sauvés. Je prends sur moi toute la responsabilité de vous faire cette grave communication tout en signalant que les généraux Heitz, Strecker, Hube et Jaenecke partagent entièrement mes vues sur la question. Je vous demande à nouveau, en raison de cette situation même, de me donner toute liberté d'action. » Weichs plaide en faveur de Paulus, si bien que le 24 novembre, à 2h00 du matin, Zeitzler lui déclare sa certitude que le *Führer* se ralliera à cette conception. Il n'en est rien, et Hitler enfonce le clou : « L'Armée est temporairement encerclée par les forces russes. Je connais la *6. Armee* et son commandant en chef et je sais qu'elle se conduira vaillamment dans cette situation difficile. La *6. Armee* doit savoir que je fais tout pour l'aider et la soulager. » À cet effet, outre de jouer la carte Manstein, il abat un autre atout, celui du pont aérien visant à ravitailler Paulus.

La légende voudrait qu'Hitler ait été convaincu par le *Reichsmarschall* Hermann Göring de laisser la *6. Armee* emmurée à Stalingrad, armée qu'il se serait fait fort de ravitailler avec sa *Luftwaffe*. En réalité, le *Führer* a pris sa décision avant même de consulter ses aviateurs. De fait, alors qu'il informe Manstein de sa nouvelle mission, Hitler reçoit l'assurance de la part d'Hans Jeschonnek, chef d'état-major de la *Luftwaffe*, que la poche en formation peut être ravitaillée par voie aérienne. Le lendemain, le *Führer* communique par téléphone sa décision à Göring, lequel, par une ironie du sort, préside à Berlin une conférence sur l'exploitation – manquée – des puits de pétrole caucasiens. Le 24 novembre, Göring renouvelle ses garanties à l'*Oberkommando des Heeres*. La *6. Armee* a certes estimé à 700 tonnes le ravitaillement quotidien minimal nécessaire à une armée comprenant 250 000 hommes, 8 000 animaux de trait, 1 800 canons, 10 000 véhicules : le *Reichsmarschall* en promet 500 tonnes ! À ses côtés, Jeschonnek, qui s'est déjà fort imprudemment avancé quelques jours auparavant, n'ose le contredire. Il est vrai qu'il existe, en la circonstance, un précédent, en l'occurrence le soutien aérien aux 100 000 soldats des poches de Cholm et Demiansk quelques mois auparavant. Mais le contexte n'est plus le même : tout d'abord, au crépuscule de l'année 1942, la *Luftwaffe* est affaiblie, dispersée sur tous les fronts, au contraire de l'aviation et de la DCA soviétiques constamment renforcées ; de plus, la distance à franchir par les avions est, s'agissant de Stalingrad, trois fois plus élevée qu'à Cholm et Demiansk ;



▲ Face à l'ampleur de l'offensive de l'Armée rouge, quelques maigres renforts en blindés sont dirigés de toute urgence vers le Don et la Volga, comme ce *Panzer IV Ausf. F2*, qui participera à l'opération « Wintergewitter ».

▶ Arrivée d'un Junkers Ju 52/3m sur l'aérodrome de Pitomnik. Jamais avare de belles promesses, Göring se fait fort de garantir le ravitaillement de la *6. Armee* de Paulus par sa *Luftwaffe*. Une nouvelle fois, son triomphalisme coûtera cher à l'Allemagne... Il n'est toutefois pas le seul à avoir privilégié cette option, car Hitler en a aussi été le promoteur. Coll. E. Creek

▶ À l'intérieur de Stalingrad, alors que les combats de rues ne faiblissent pas, les effets de l'encerclement en cours, perceptibles à travers le ravitaillement qui n'arrive plus du tout et impose des privations toujours plus dures, se font rapidement sentir sur le moral, l'endurance, la santé et la combativité des *Landser* de Paulus. NAC

◀ Des soldats de la *6. Armee* font la chaîne pour vider ce Ju 52/3m et charger son précieux contenu sur des traîneaux. Le mauvais temps, l'éloignement de Stalingrad à mesure que l'Armée rouge repousse l'*Ostheer* vers l'ouest, l'importante concentration de DCA par les Soviétiques dans les couloirs aériens de la *Luftwaffe* mettent en échec le ravitaillement de Paulus par les appareils de Göring. Coll. E. Creek

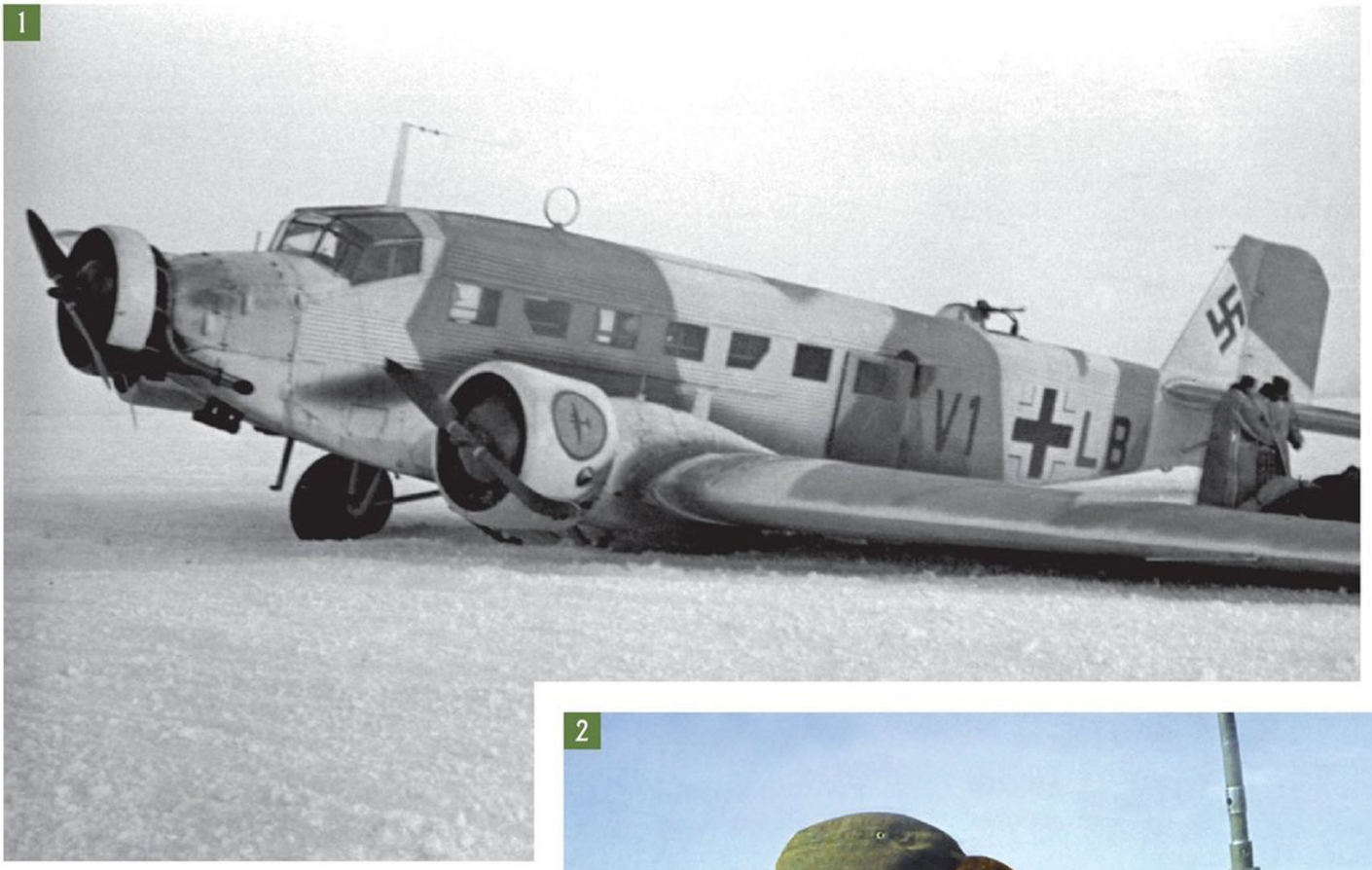
en outre, l'hiver frappe fort, multipliant les tempêtes de neige et réduisant la visibilité à quelques dizaines de mètres ; enfin, la capacité de transport des appareils a été gravement surestimée par Jeschonnek, lequel, changeant d'avis, tentera d'alerter le *Führer* : « Mon commandant en chef m'a chargé de vous dire que l'approvisionnement par le moyen de la *Luftwaffe* sera assuré mais… » ; « Comment mais ? », le coupe Hitler. « Cela me suffit. En tout et toujours, vous m'opposez des *si* et des *mais*… » L'infortuné Jeschonnek ne peut que se soumettre. Dans quelques mois, lâché par sa hiérarchie, démoralisé par l'échec de la *Luftwaffe* face aux raids des bombardiers alliés sur le *Reich*, dans un dernier geste d'honneur, il se brûlera la cervelle avec son arme de service.

Pourtant, Hitler sait sans doute que le pont aérien n'est qu'une illusion. Mais militairement, il n'a d'autre choix que d'utiliser la *6. Armee* pour fixer sur la Volga des troupes soviétiques qui, une fois libérées, pourraient foncer sur Rostov-sur-le-Don et couper de ses arrières la *Heeresgruppe A* qui, elle aussi, est en difficulté dans le Caucase ; elle a été stoppée devant Vladikavkaz, aux portes de Grozny. Et puis l'opinion publique apprécierait mal que son *Führer* ait sciemment abandonné toute une armée dans les ruines d'une ville soviétique située aux portes de l'Asie. Le ravitaillement par les airs tout comme la préparation de la contre-offensive Manstein sont certes destinés à restaurer la situation à bref délai, mais Hitler, en bon politicien, souhaite prouver à son peuple et devant l'Histoire qu'il a tout fait, envers et contre tout, pour sauver les soldats de Paulus. Ces derniers, dans son esprit, sont déjà sacrifiés – sauf miracle. En tirant les conséquences qui s'imposent déjà, ce *Realpolitiker* joue contre Staline avec plusieurs coups d'avance. Il sait le désastre probable, mais d'emblée s'efforce d'en atténuer la portée ; mieux, de le récupérer au profit du *Reich*. Comment ? En le présentant comme un sacrifice dont l'ampleur choquera tant le *Volk* (le peuple) qu'il ne pourra que se rallier au concept de « guerre totale » prôné par Goebbels dans les mois suivants. Le message s'adresse également aux Alliés occidentaux en leur révélant la nature du danger communiste, en leur indiquant la nécessité de pactiser avec lui, seul moyen de contenir la « vague rouge » hors d'Europe. Dernier avantage : avoir positionné Göring et Jeschonnek en première ligne permettra au *Führer* de s'exonérer de toute responsabilité dans l'annihilation de la *6. Armee*. En sorte que le 6 février 1943, il avancera cette explication : « Pour Stalingrad, j'en porte seul la responsabilité. Je pourrais certes dire que Göring m'a donné des renseignements inexacts sur les possibilités de ravitaillement aérien, ce qui me permettrait de rejeter sur lui au moins une part de cette responsabilité. Mais comme je l'ai désigné pour me succéder, je dois par conséquent la revendiquer entièrement pour moi… » Formulation qui reviendra, en définitive, à faire du *Reichsmarschall* le coupable de l'échec du sauvetage de la *6. Armee* !

Telle est probablement, en cette fin novembre 1942, la stratégie du *Führer*. Car la *Luftwaffe*, évidemment, échouera dans sa mission impossible. Péniblement, Richthofen réunit 230 Ju 52, 190 bombardiers He 111, une vingtaine de vieux Ju 86, quelques He 177 ainsi que des quadrimoteurs Focke-Wulf Fw 200 venus de la base de Bordeaux-Mérignac. D'autres appareils, principalement des « Tantes Ju », viendront encore d'Afrique du Nord ; parmi ceux-ci, peu sauront résister à la variation des températures entre le climat méditerranéen et le glacial hiver russe. Si la flotte aérienne rassemblée sur le papier est impressionnante, plus de 850 avions début janvier, elle se heurte à un nombre considérable d'obstacles techniques. Le personnel d'entretien, au premier rang duquel les mécaniciens, et l'outillage font défaut. Le froid polaire paralyse les moteurs et gèle les circuits. Mieux organisées que naguère, la chasse et l'artillerie antiaérienne soviétiques dressent un mur de feu et de fer au-dessus de Stalingrad en ruines. Pire encore, si la *6. Armee* peut compter, dans la poche, sur quatre aérodromes (Pitomnik, Bassargino, Goroditsche et Goumrak), le blizzard est si puissant que les pilotes ne les repèrent pas immédiatement. De fait, dès le 24 novembre, 22 appareils allemands disparaissent, 9 le lendemain. Dans les semaines à venir, 457 suivront, dont 266 Ju 52, incluant près d'un millier d'hommes d'équipage !

▶ Pour le pont aérien sur Stalingrad, le *Reichsmarschall* Göring rameute tout ce qui vole à plusieurs moteurs ou presque : avions de transport (Ju 52 et Ju 290), bombardiers (He 111 et He 177), avions de reconnaissance et lutte maritime (Fw 200). Ici, les Heinkel He 177 A-1 du *I./KG 50* sur le terrain d'aviation Zaporozhye-Süd. ©ECPAD/France/1943/ Photographe inconnu

1



2

Loin des chiffres promis par Göring, le ravitaillement aérien assurera une moyenne de 94,16 tonnes quotidiennes, avec un pic à 300 tonnes le 19 décembre. Si l'échec logistique est aussi flagrant que sans surprise, en revanche, le pont aérien permettra d'évacuer près de 42 000 blessés graves du *Kessel*. De même, cette option aura-t-elle, peut-être, contribué à ce que Paulus ne tente aucune sortie à la fin du mois de novembre. Pourtant, certains de ses officiers n'ont pas ménagé leur peine pour le pousser à désobéir au *Führer*. Le *Kommandeur* du *LI. Armee-Korps*, le *General der Artillerie* Walther von Seydlitz-Kurzbach, notamment, a adressé un mémo au chef de la *6. Armee* soulignant le manque de munitions et de vivres, et la nécessité de s'échapper de la poche au plus vite pour sauver l'essentiel. Ce à quoi le chef d'état-major de Paulus, Schmidt, a répondu qu'une retraite, dans un tel contexte, ne pourrait qu'entraîner la désagrégation de l'armée ; ce qui n'est pas faux, au contraire même. Seydlitz refuse toutefois de l'écouter et ordonne aux *60.* et *94. Infanterie-Divisionen* de décrocher afin de se préparer à la percée, en dépit du fait qu'elles occupent solidement leurs positions. La conséquence ne se fait pas attendre, puisque les fantassins de la *94. Infanterie-Division* sont finalement balayés par les Soviétiques ! Ce mécompte supplémentaire, Hitler l'attribue à Paulus. Ignorant le rôle joué en l'espèce par Seydlitz, ironiquement, le *Führer* le nomme commandant en chef du secteur Nord-Est de la poche. Par solidarité militaire autant que par fatalisme, Paulus n'a pas tenu à dénoncer son impétueux bras droit.

Opération « Wintergewitter »

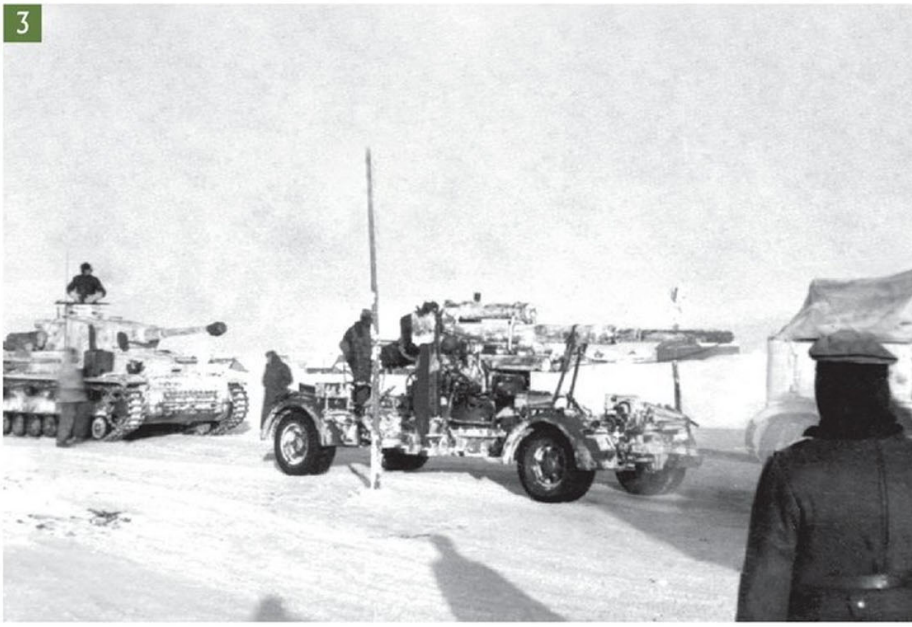
La *6. Armee* ne cherchera donc pas à s'échapper, mais ça, les Soviétiques ne le savent pas encore. Ces derniers avancent vers l'ouest afin de consolider l'anneau et de prévenir toute tentative de percée, aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur. La débâcle allemande laisse pourtant apparaître une autre option, en l'occurrence pousser sur Rostov-sur-le-Don. À cet effet, l'opération « Saturne », qui prévoit une offensive combinée des Fronts du Sud-Ouest et de Voronej contre la 8e armée italienne en vue de liquider la *Heeresgruppe Don* et d'isoler les divisions allemandes du Caucase, reçoit l'aval de Staline le 26 novembre 1942. Le coup est prévu pour le 10 décembre. Malheureusement pour lui, le dictateur soviétique court deux lièvres à la fois, car, pour lui, « Saturne » ne doit en aucun cas exclure l'anéantissement rapide du *Kessel* ! Encombrés par cette exigence, Joukov et Vassilevski proposent alors de renforcer la pression sur la *6. Armee* et de la couper en deux, mais la *Stavka* rejette le projet ; décision qui, de l'aveu même des généraux allemands sur le moment et après-guerre, offrira un certain répit aux assiégés, car le Kremlin refuse de retarder l'attaque vers Rostov.

Tandis que la *6. Armee* s'enterre dans Stalingrad, dans le blizzard, au milieu de dizaines de milliers de *Frontoviki*, Manstein se prépare à la secourir. Une course

T-34 MODÈLE 1942
24e corps blindé
3e armée de la Garde
Tatsinskaïa, URSS, décembre 1942

contre la montre s'est engagée entre l'Allemand conquérant de Sébastopol et l'Armée rouge, qui, par le biais de l'opération « Petite Saturne », s'apprête à couper les ailes de la *Heeresgruppe Don*. Mais alors que la seconde doit composer avec les *desiderata* et les caprices de Staline, le premier a reçu carte blanche d'Hitler. Tant mieux pour lui, car la tâche s'avère à tout le moins titanesque. Son infanterie est un assemblage hétéroclite de survivants de l'hiver, de *Panzerschützen* sans *Panzer*, de permissionnaires de la *6. Armee* revenus d'Allemagne, de personnels de bureau, de soldats de la *Luftwaffe*. Ses unités cuirassées ne sont pas au complet, loin s'en faut. Ainsi, si la *23. Panzer-Division* (*Generalleutnant* Hans *Freiherr* von Boineburg-Lengsfeld), qui ne totalise plus qu'une grosse trentaine de chars, est déjà en place, il faut attendre l'arrivée de l'excellente *6. Panzer-Division*, soit 200 blindés partis de Bretagne et commandés par le *Generaloberst* Erhard Raus, un as des tactiques de la *Panzerwaffe*, ainsi que de la *11. Panzer-Division* du *General der Panzertruppen* Hermann Balck alors cantonnée en Biélorussie.

3



4

1. Ce Junkers Ju 52/3m d'une *Transport-Staffel* du *VIII. Flieger-Korps* s'est crashé au décollage sans trop de dommages en bout de piste du terrain de Tatsinskaïa en novembre 1942. Des personnels en débarquent aussitôt la cargaison pour la charger dans un autre avion. Cet aérodrome stratégique, situé à 250 km de la poche de Stalingrad, fera l'objet d'un raid en profondeur des chars du 24e corps blindé soviétique du major général Badanov le 24 décembre : le terrain d'aviation le plus proche de Stalingrad est alors perdu, et 72 avions de transport sont détruits par les T-34 ! © ECPAD/France/1942/Photographe inconnu

2. Une équipe de transmissions allemande s'affaire autour de son poste émetteur-récepteur. US Nara

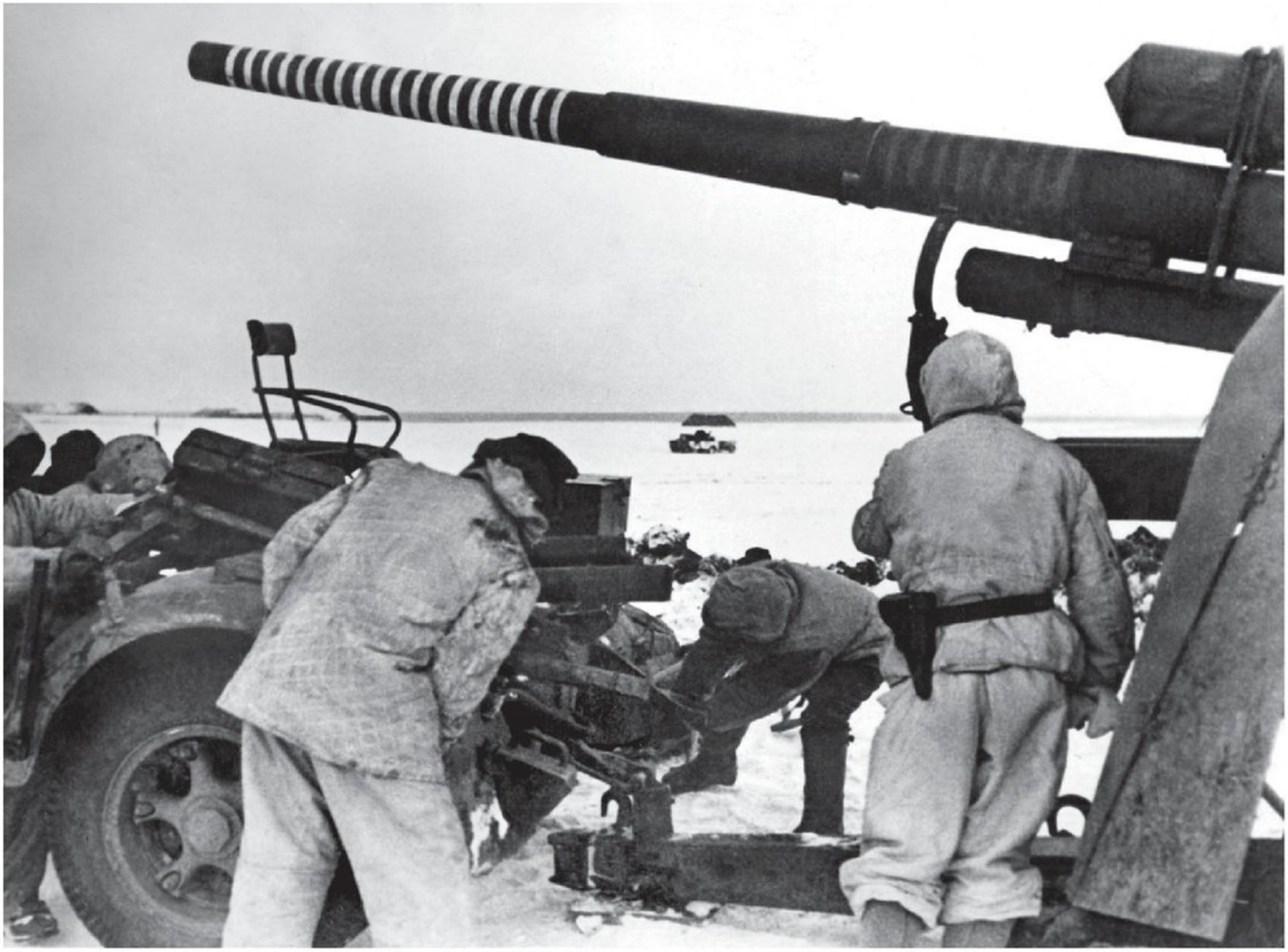
3. Pour sa contre-offensive vers Stalingrad (opération « Wintergewitter »), Manstein reçoit le renfort de trois divisions blindées de valeur inégale : les *6.*, *11.* et *23. Panzer-Divisionen*. C'est sûrement à l'une d'elles qu'appartient cette colonne comportant un *Panzer IV lang* et un canon *Flak* de *8,8cm*. Archives Caraktère

4. Plusieurs *Panzer III* (un *kurz* à droite, une *Ausf. L* avec surblindage sur le masque du canon et une *Ausf. J* au fond) équipés de chenilles *Winterketten* attendent dans un hameau de gagner leurs positions de départ pour « Wintergewitter ». Archives Caraktère

Encore convient-il de stabiliser le front. À la 3e armée roumaine de Dimitrescu en déroute sur la Tchir, le *Führer* envoie non des *Panzer*, mais l'énergique *Oberst* Wenck. « Vous me garantissez sur votre tête que le Russe ne passera pas dans le secteur de votre armée », lui demande Manstein. « Le front du Don et de la Tchir doit tenir. Sinon, ce n'est pas seulement la *6. Armee* à Stalingrad mais toute la *Heeresgruppe A* du Caucase que nous allons perdre. » Réunissant des *Kampfgruppen* éparses, recrutant des auxiliaires ukrainiens et cosaques, tenant en réserve les derniers *Panzer* de l'*Oberst* von Oppeln-Bronikowski, profitant du ralentissement et de l'usure des armées soviétiques, Wenck parvient à colmater les brèches dans le dispositif de l'Axe. Ses hommes ont été jusqu'à réquisitionner du matériel et des véhicules destinés au Caucase, ce avec l'accord tacite de Manstein. Fin novembre enfin, le *XVII. Armee-Korps* du *Generaloberst* Karl Hollidt s'établit sur ces positions chèrement défendues. Grâce au travail abattu par l'*Armeegruppe* « Wenck », mais aussi aux décisions des Soviétiques, la *Heeresgruppe Don* dispose, sur la boucle de la Tchir, d'une excellente base de départ pour secourir la garnison allemande de Stalingrad, laquelle attend avec une impatience mêlée d'angoisse l'arrivée des renforts. Le froid est mordant, le ravitaillement, en dépit du courage des pilotes de la *Luftwaffe*, insuffisant. Le 7 décembre, les rations sont réduites d'un tiers à la moitié afin que l'armée puisse tenir dix jours supplémentaires. « Le manque de nourriture », note l'intendant principal de la *6. Armee*, « va obliger à abattre la plupart des chevaux vers la mi-janvier. » L'épuisement et le manque d'hygiène favorisent les épidémies, en particulier la dysenterie. Tant bien que mal, les assiégés se sont réfugiés dans des abris de fortune. Creuser des tranchées dans le sol gelé relève de l'exploit. « Les poux étaient un épouvantable fléau », relatera un caporal, « car nous n'avions aucune possibilité de nous laver, de changer de vêtements ou de chasser la vermine. Dans mon casque, j'ai trouvé près de 200 de ces fidèles petites bêtes. » Pourtant, le moral ne s'est pas encore effondré. Beaucoup pensent que ces difficultés sont passagères, qu'Hitler tiendra sa promesse et qu'ils seront secourus. « Depuis le 22 novembre », écrit un soldat de la *376. Infanterie-Division*, « nous nous sommes trouvés encerclés. Le plus dur est passé. Nous espérons tous être sortis du *Kessel* avant Noël. » De toutes les manières, douter revient à passer pour un « défaitiste ».

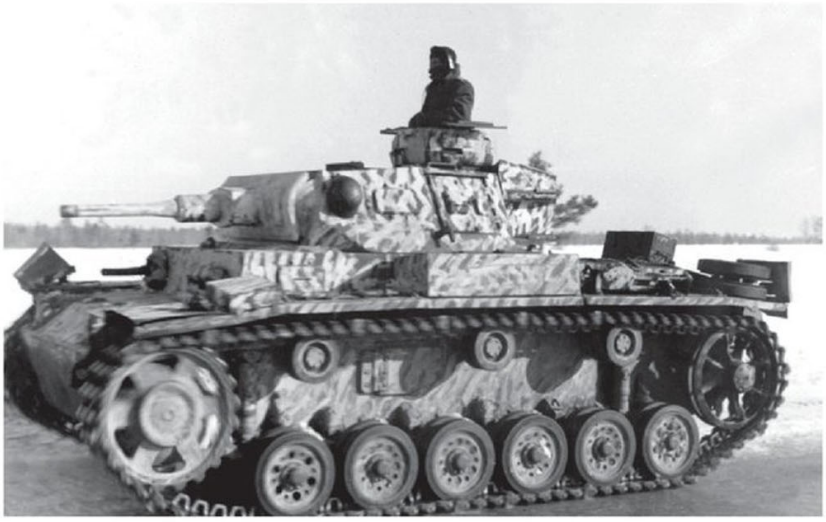
Le 12 décembre 1942, à 5h15, sous une température ne dépassant pas les -20°C, Manstein passe à l'attaque. L'opération « Wintergewitter » (« Tempête d'hiver ») prévoit initialement deux percées : l'une menée par le *XLVII. Armee-Korps* d'Hollidt à partir de la Tchir ; l'autre plus au sud, dans le secteur de la rivière Aksaï, par les 231 chars du *LVII. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppen* Friedrich Kirchner, patronné par Hoth. Mais Joukov a anticipé ces manœuvres et a lancé les blindés de Rokossovski à l'assaut de la Tchir, condamnant les soldats d'Hollidt à une pénible retraite. Adepte de la souplesse tactique, à la dernière minute, Manstein renverse la vapeur en faisant porter l'essentiel de son effort sur ses forces méridionales, prochainement renforcées par la *17. Panzer-Division* du *General der*

▼ Depuis la guerre d'Espagne, le canon *Flak* de *8,8cm* n'a cessé de démontrer son utilité dans les combats antichars. Dans le contexte de l'hiver 1942-43, sa puissance de feu et sa longue portée permettent d'infliger régulièrement des coups d'arrêt aux pointes blindées soviétiques qui s'infiltrent dans la profondeur du dispositif de l'Axe. Cette pièce est d'ailleurs créditée d'un nombre impressionnant de victoires : les anneaux sont peints de deux couleurs différentes, ce qui semble indiquer qu'une partie (anneaux blancs) identifie les chars détruits et l'autre (en rouge ?) les avions abattus.
MRA – Bruxelles



Panzertruppen Fridolin von Senger und Etterlin ; comme Erhard Raus et tant d'autres *Divisionskommandeure* de la *Panzerwaffe*, Senger und Etterlin est un chef talentueux, imaginatif et énergique, mais il ne pourra guère faire de miracles avec la trentaine de chars en état de combattre dont dispose sa division ; quoique…

Erich von Manstein a effectivement frappé au point faible du dispositif ennemi, les effectifs de sa « victime », la 51e armée russe, ont en conséquence été réduits de moitié au profit de l'anneau du chaudron. Le *Kessel* se trouve à 150 kilomètres. Suivant l'axe de la voie ferrée Kotelnikovo–Stalingrad, les *Panzer* de Hoth fracassent les défenses soviétiques et atteignent rapidement une vitesse de croisière de 20 kilomètres par jour, le sol gelé facilitant l'avance des *Panzer*. Le choc est si violent que le responsable du Front, Eremenko, s'en inquiète. « Tenez bon », lui répond Staline. « Nous vous enverrons sans tarder des réserves. » La 2e armée blindée de Malinovski est rappelée au sud, devant traverser 50 kilomètres par jour. Il faut faire vite, car le 17 décembre, Erhard Raus et sa *6. Panzer-Division* atteignent déjà les rives de l'Aksaï. Faute d'effectifs, Joukov y a dépêché 130 chars T-34 et deux divisions d'infanterie pour colmater la brèche, sans succès. À l'aide de la poignée de *Panzer* de Senger und Etterlin, le *LVII. Panzer-Korps* repousse les assauts ennemis et rejoint la rivière Michkova dans la nuit du 19 au 20 décembre. Senger und Etterlin est partout, encourageant ses hommes, rabrouant sans ménagement les traînards. Encore 50 kilomètres, soit 2, voire 3 jours de combat tout au plus, et le *Kessel* sera rallié ! Incroyable ! À en croire Manstein, les *Panzerschützen* peuvent même voir « luire le ciel de Stalingrad ». Dans la poche elle-même, les assiégés apercevront, dit-on, les signaux lumineux de leurs camarades venus les secourir. À Stalingrad, l'espoir renaît parmi les *Landser*. Le *Reich* est à deux doigts de faire un joli pied de nez aux Soviets. Mais il n'en sera rien. Côté soviétique, en effet, le coup de von Manstein a contraint la *Stavka* à abandonner le projet « Saturne » et à y substituer « Petite Saturne », à savoir un mouvement du Front de Voronej et du Front du Sud-Ouest orienté à partir du Don, non plus vers le sud, mais au sud-est afin de prendre à revers l'offensive de dégagement allemande.

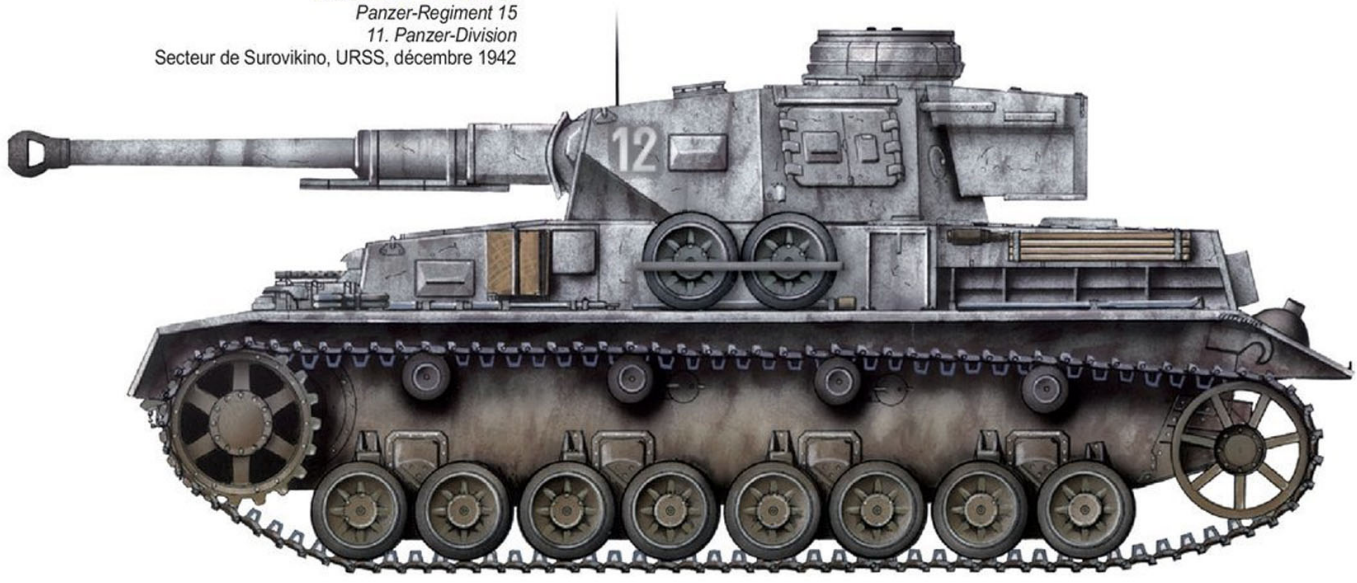


▲ Jolie photo d'un *Panzer III Ausf. J kurz* engagé durant l'opération « Wintergewitter ». On remarquera le soin apporté par l'équipage au camouflage hivernal de sa machine. AMC # E023379

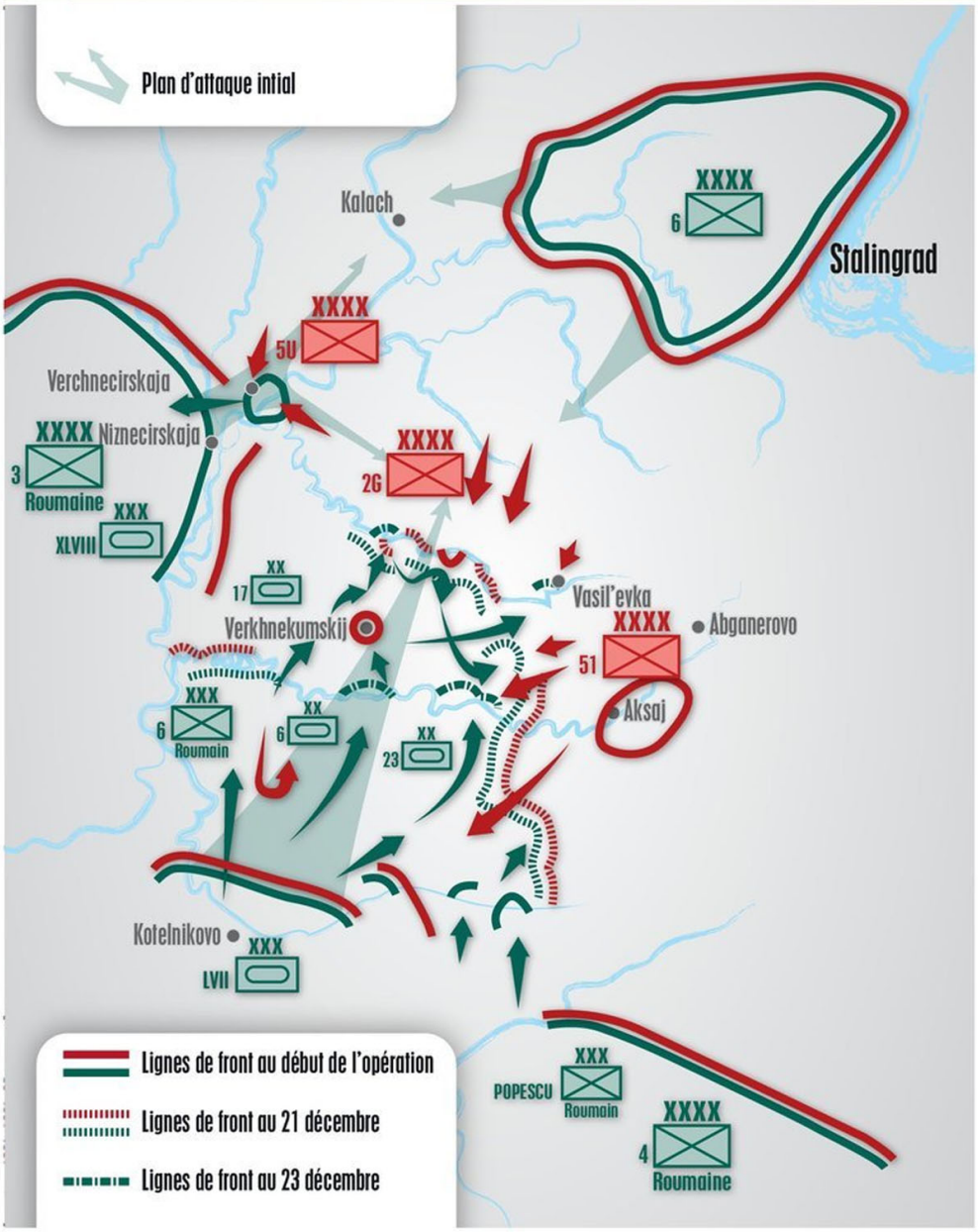
▼ 16 janvier 1943, durant « Wintergewitter ». Un *Panzer IV Ausf. G*, muni de chenilles *Winterketten* et suivi par ce qui semble être un Krupp Prötze armé d'un canon *Pak* de *3,7cm*, roule vers Stalingrad… qu'il n'atteindra jamais. AMC # R00439-21

PANZER IV AUSF. F2

Panzer-Regiment 15
11. Panzer-Division
Secteur de Surovikino, URSS, décembre 1942



Opération « Wintergewitter » (décembre 1942 - janvier 1943)



En conséquence, le 16 décembre 1942, trois armées soviétiques, appuyées par 632 avions, tombent sur la 8e armée italienne du général Gariboldi, à qui sont confiés plus de 250 km de front. Les Italiens tiennent bon, d'autant que les Soviétiques ne peuvent compter sur leur supériorité aérienne pour cause de mauvais temps. Mais le courage ne suffit pas : à l'issue de quarante-huit heures de furieux combats, les défenseurs finissent par céder. Les lignes du groupe d'armées du Don sont elles-mêmes ébranlées sur la Tchir.

Von Manstein doit abandonner la *6. Armee* à son sort s'il ne veut pas être anéanti à son tour. Il presse Paulus de tenter une sortie. Il faut faire vite ! Le 23 décembre 1942, le 24e corps blindé soviétique du général Badanov pénètre profondément à l'intérieur des lignes de la *Heeresgruppe Don*. Le lendemain, ses T-34 débouchent par surprise sur l'aérodrome de Tatsinskaïa, où transitent les Ju 52 à destination de Stalingrad. Dans la confusion générale, 124 trimoteurs allemands décollent en moins d'une heure, mais 72 autres restent au tapis, vautrés sur les pistes constellées de cratères d'obus. Mais Paulus, non sans hésitation, choisit de ne pas bouger. Les arguments en sa faveur ne manquent pas : faute d'essence, ses soixante chars ne pourraient rouler que sur 20 à 30 km ; tenter une percée sous le blizzard, à l'aveuglette, avec des hommes affamés, malades, transis de froid tournerait sans doute à la Bérézina. Hitler lui-même prohibe une telle solution, et probablement von Manstein n'y croit-il pas davantage : le maintien en état du chaudron bloque plusieurs armées russes, ce qui leur offre un répit pour rétablir un front stable entre le Don et le Donets. Avant la fin du mois, l'armée de secours allemande est ramenée à ses positions de départ. Du reste, « Wintergewitter » n'avait que peu de chances d'aboutir. Ainsi que l'on fait remarquer Ferdinand Heim et Alfred de Philippi, « rien n'indique qu'en ces derniers jours de décembre, ces troupes absolument épuisées eussent été en mesure de faire une percée, même si l'on admet que cette sortie vers la liberté devait les inciter à accomplir des exploits surhumains. Quand, le 21 décembre, le commandement de la *6. Armee* dénonça le projet de sortie comme une *Katastrophenlösung* [...], il avait raison dans la mesure où seul le désespoir pouvait pousser une masse d'hommes en lamentable condition physique à se frayer un chemin jusqu'à la Michkova, à travers 50 kilomètres de steppe enneigée avec, en face d'eux, un ennemi tout frais et puissamment armé. Il n'y avait de conditions favorables [...] pour "Wintergewitter". » Manstein confiera plus tard que pour réussir à faire sa jonction avec Paulus en totale sécurité, il lui aurait fallu deux *Panzer-Divisionen* supplémentaires, ainsi que deux divisions motorisées. À l'évidence, et pas plus qu'Hitler, il n'y croyait, et son attitude ne témoigne que d'une obsession : montrer à tous qu'il aura tout fait pour sauver Paulus et la *6. Armee*...

Toujours est-il que pour Hitler, le sort en est jeté. Stalingrad sera sacrifiée. Il n'en est pas de même du Caucase : le 29 décembre, il donne l'ordre à la *1. Panzer-Armee* de von Kleist de s'en retirer ; la *17. Armee* sera autorisée à faire de même le 10 janvier 1943. Militairement, l'essentiel est de laisser à von Manstein la possibilité de stopper l'Armée rouge avant qu'elle n'atteigne Rostov. Le chaudron de la *6. Armee* constituera un abcès de fixation pour les Soviétiques. Au moins « Wintergewitter » et le pont aérien auront-ils servi l'un des desseins du dictateur, dont il n'est pas exclu qu'il ait cherché à donner le change : croyant aux promesses du *Führer*, le général Paulus n'aura pas tenté d'évacuer Stalingrad. Reste au dictateur à préparer l'opinion publique, en Allemagne et dans le monde, au désastre qui se profile.

L'AGONIE DE LA 6. ARMEE

À Stalingrad, la suite, ce n'est plus tant l'histoire d'une bataille que d'une mise à mort. Comme le déclarera Malinovski à la presse anglo-saxonne : « Stalingrad est un camp de prisonniers en armes et sa situation est sans espoir. » L'anneau de l'encerclement s'est solidifié. L'artillerie russe matraque les positions allemandes, et les assiégés meurent, par milliers, sous les obus et les balles, mais aussi des effets de la dysenterie, de l'hépatite, de la typhoïde et même du typhus. La tension nerveuse, l'épuisement, le froid, la malnutrition ont affaibli leur capacité physique de résistance.

▶ À mesure que le front de l'Axe recule vers l'ouest sous les coups de boutoir soviétiques, ce sont les chances de sauver la *6. Armee* de la destruction qui s'amenuisent. Accompagnant le reflux de la *8ª Armata*, un *StuG III Ausf. F* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 201*, doté de chenilles *Winterketten* lui conférant une meilleure portance sur la neige, est surchargé de fantassins allemands et italiens transis par le froid polaire.
© ECPAD/France/1943/ Photographe inconnu

▶ Un autre *StuG III* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 201*, lui aussi couvert de soldats allemands et italiens. On remarquera que tous les hommes ont leur armement et sont équipés de vêtements chauds, effets qui ne suffisent pas étant donné les températures polaires et le vent glacial. Sur ce cliché, le deuxième homme à partir de la gauche est quasiment couvert, ainsi que son MP 40, d'une bonne couche de neige, au point qu'on se demande si son pistolet-mitrailleur pourra refaire feu un jour ! Le canon d'assaut semble tracter un véhicule à en juger par la tension de son câble de remorquage : tout ce qui peut être encore sauvé doit l'être !
© ECPAD/France/1943/ Photographe inconnu

▶ En pleine retraite, l'ennemi peut surgir de nulle part sur les arrières des troupes allemandes, et des barrages antichars improvisés parviennent, de temps à autre, à prélever leur tribut sur la masse mécanisée soviétique. Ce KV-1, entièrement calciné, en a fait les frais, sa carcasse étant inspectée par ces soldats de la *Heer*. Comme c'est le cas ici, les effets hivernaux réglementaires blancs des *Landser* arborent souvent un trait rouge sur la manche, signe d'identification censé éviter les méprises et les tirs fratricides.
Archives Caraktère

L'hygiène est déplorable, les poux se multiplient. « Ces Allemands qui, en septembre, se ruaient dans les maisons au son grossier de leurs harmonicas », raconte le journaliste Vassili Grossman, « ces hommes qui roulaient tous phares allumés la nuit et qui, le jour, chargeaient leurs obus sur des camions, ces Allemands se cachent aujourd'hui sous un chaos de pierres… Maintenant, il n'y a plus de soleil pour eux. Ils sont rationnés à 20 ou 30 cartouches par jour et ne tirent que s'ils sont attaqués. Ils ne touchent plus que 100 grammes de pain par jour et un peu de viande de cheval. Tels des sauvages, ils se terrent dans leurs cavernes, rongeant un os… Nuit et jour, c'est pour eux la terreur. Là, dans les sombres et froides ruines de la cité qu'ils ont détruite, ils voient venir la vengeance ; ils la voient s'approcher sous les cruelles étoiles du ciel russe d'hiver. » Le ravitaillement aérien est devenu beaucoup plus aléatoire depuis la chute de Tatsinskaïa qui contraint les appareils de la *Luftwaffe* à franchir une distance deux fois plus grande. « Les abris dans la "forteresse Stalingrad" », expliquera un médecin allemand, « sont des cavités à moitié ouvertes où les soldats vivent, gèlent, souffrent de la faim, grelottent et espèrent, d'où ils sortent pour combattre et pour mourir. » Et, faute de vivres, les Allemands laisseront mourir leurs 3 500 prisonniers de guerre des camps de Goumrak et Voroponovo.

C'est décidément un Noël affreux que fêtent les hommes du *Kessel*, ainsi que l'écrit Paulus à sa femme ; « Il vaut mieux, au temps que nous vivons, passer sous silence les jours de fête […] et ne pas trop demander, je crois, à la fortune. » Si la correspondance des soldats allemands revêt chaque jour un caractère de plus en plus pathétique, le moral se maintient tant bien que mal. Certains ne mettent pas en cause la parole d'Hitler et croient encore à leur délivrance. « Le *Führer* », déclare l'un deux, « connaît nos soucis et nos besoins. Il tentera toujours, j'en suis certain, de nous venir en aide aussi vite que possible. » Mais Hitler ne peut rien, si ce n'est lancer une nouvelle opération de propagande par la diffusion radiophonique, dans la nuit de Noël, d'une *Stille Nacht* entonnée par des troupes allemandes de tous les fronts. L'émotion atteint son paroxysme lorsque les hommes du « front de la Volga et de Stalingrad » se joignent aux chœurs de leurs *Kameraden* d'Afrique du Nord, de Norvège et de France. Il s'agit en fait d'un ingénieux montage, la *Propaganda-Staffel* ne s'étant pas risquée à l'intérieur du *Kessel*. En réalité, 1 280 soldats du *Reich* passeront de vie à trépas au cours

▲ Revêtu d'un manteau civil réquisitionné dans une maison russe, ce *Landser* enfermé dans Stalingrad a une piètre allure derrière son canon automatique MG FF de 20 mm (une arme de la *Luftwaffe* sur affût terrestre).
Archives Caraktère

▼ Sourcils et cils gelés par le froid extrême, ce soldat allemand a été capturé par l'Armée rouge. Il semble cependant en assez bonne santé. Les blessés de la *6. Armee* n'ont, eux, quasiment aucune chance de survie.
DR

de cette nuit tragique. Et Le *Führer* d'ajouter, le 1er janvier 1943 : « Au nom du peuple allemand, je vous adresse, à vous et à votre vaillante armée, mes vœux les plus chaleureux pour la Nouvelle Année. Je suis conscient de la difficulté de votre périlleuse situation. L'attitude héroïque de vos troupes commande mon plus grand respect. Mais vous et vos soldats devez entamer l'Année Nouvelle avec l'inébranlable conviction que moi-même et la *Wehrmacht* tout entière ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour dégager les défenseurs de Stalingrad, et que de votre fermeté naîtra le plus glorieux fait d'armes de l'histoire militaire allemande. » Ce message remonte l'espoir des encerclés, à tel point que Paulus y répond sur le même ton éclatant de patriotisme : « Mon *Führer*, les paroles de confiance que vous avez eues à l'occasion de la Nouvelle Année ont été accueillies ici avec le plus grand enthousiasme. Nous justifierons votre confiance. Vous pouvez être certain que nous tous, du plus vieux général au plus jeune grenadier, tiendrons, inspirés par une volonté fanatique, et contribuerons ainsi à la victoire finale. » Mais cette croyance s'amenuise de jour en jour, à l'inverse du moral des survivants de la 62e armée de Tchouïkov. Gelée, la Volga a laissé passer 18 000 camions et 17 000 véhicules. Des dizaines de chars sont prêts à frapper, certains armés de terrifiants lance-flammes. L'artillerie allemande s'est pratiquement tue. Dès à présent, les soldats soviétiques, jadis couverts de vermine, à court de vivres et de munitions, reconquièrent lentement le terrain. Et les renforts ne cessent d'affluer. Dans le même temps, la *Stavka* achève les préparatifs de l'opération « Cercle », censée annihiler rapidement le « chaudron » à partir du 10 janvier. 218 000 hommes, 5 610 canons et mortiers, ainsi que 169 chars réservés à cet effet passent sous le commandement de Rokossovski, au grand dam de son confrère Eremenko, pourtant présent sur place depuis plusieurs mois. Le 7 janvier, des émissaires soviétiques se présentent à la *6. Armee* porteurs d'une lettre de Rokossovski demandant à Paulus d'accepter les termes d'une capitulation. La suite du document y ajoute des conditions « honorables » : « Nous garantissons la vie sauve et la sécurité à tous les officiers, sous-officiers et soldats qui cesseront la résistance, ainsi que leur retour en Allemagne à la fin des hostilités ou dans tout autre pays au choix des intéressés. Tous les militaires des unités qui capituleront conserveront leur uniforme, leurs insignes de grade et décorations, ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement. Les officiers supérieurs conserveront leur épée. Les officiers, sous-officiers et soldats qui se rendront seront immédiatement ravitaillés dans des conditions normales. Des soins médicaux seront donnés aux blessés et aux malades. […] Au cas où vous repousseriez les présentes propositions, nous vous prévenons que les troupes de l'Armée et de l'Aviation rouges seraient contraintes de procéder à l'anéantissement des unités allemandes encerclées. Vous en porteriez alors l'entière responsabilité. » Depuis plusieurs jours, des haut-parleurs ont préparé le terrain, scandant en allemand que la lutte est sans espoir, qu'il est encore temps pour les assiégés d'échapper à un sort atroce qui leur a été imposé par le *Führer* : « Toutes les sept minutes, un Allemand meurt en Russie ! Stalingrad est une fosse commune ! » Des tracts reproduisant le texte de Rokossovski assortis de laissez-passer sont largués au-dessus des lignes allemandes. Pourtant, non sans songer aux milliers de blessés agonisant dans

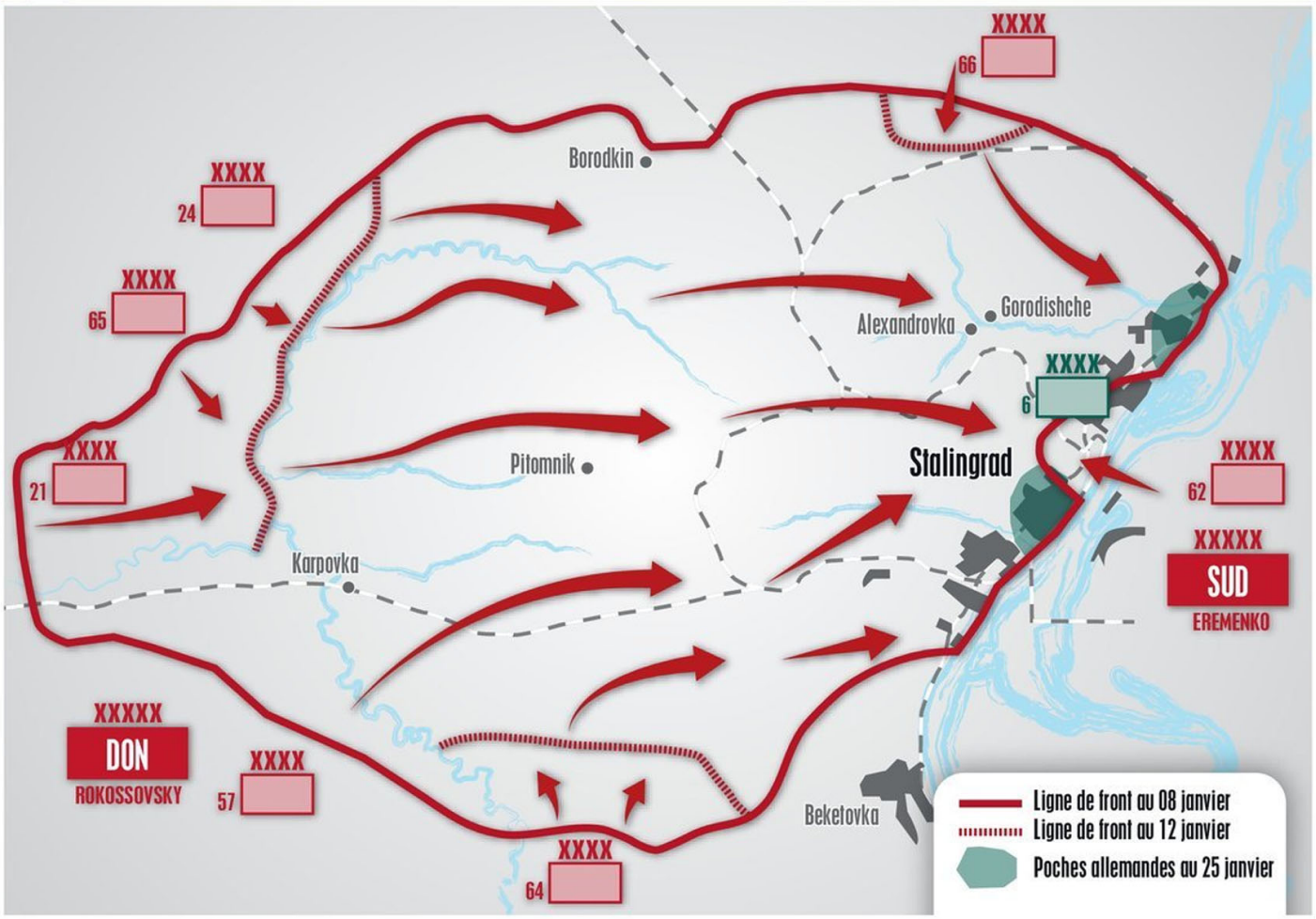
▲ Assis dans son trou individuel, ce soldat allemand retranché dans le *Kessel* de Stalingrad rédige une lettre pour sa famille. Arrivera-t-elle à se frayer un chemin jusqu'à un Ju 52 basé sur l'aérodrome de Pitomnik et sera-t-elle lue par ses destinataires ? RIA-Novosti

▲▲ Alors que la ville est couverte de neige, les opérations de reconquête de Stalingrad par les unités survivantes de la 62e armée débutent. Les fusiliers soviétiques sortent des quelques bandes de terrain qu'ils occupaient encore et liquident les poches de résistance allemandes une à une. Ragaillardi face à un ennemi à son tour en difficulté, le chassé est devenu le chasseur. RIA-Novosti

d'innommables hôpitaux de campagne, Paulus rejette la proposition soviétique. La résistance de la *6. Armee,* en retenant plusieurs formations ennemies, facilite l'évacuation du Caucase. Pour lui et ses hommes, capituler reviendrait à trahir la *Vaterland* et leurs camarades. Et c'est dans cette logique que le sacrifice de la *6. Armee* prend toute son importance.

La réaction de Rokossovski ne se fait pas attendre. Le 10 janvier, à 6h05, l'artillerie soviétique ouvre un feu d'enfer sur les positions allemandes. « Pendant une heure », se souviendra un *Leutnant* de la *6. Armee*, « des orgues de Staline et une centaine de canons de divers calibres ne cessèrent de tirer. Notre abri semblait osciller sous l'effet du bombardement. Puis les bolcheviques attaquèrent en masses effrayantes. Trois vagues entières d'hommes roulaient vers l'avant, sans jamais faiblir. On y voyait les drapeaux rouges flotter. Tous les 50 ou 100 mètres, il y avait un char. » Dans la vallée de Karpovka, terrés dans une position en forme de nez à l'ouest du *Kessel*, les restes de la *44. Infanterie-Division* « Hoch und Deutschmeister » sont rapidement anéantis.

La destruction de la 6. Armee



1

Trois autres divisions allemandes, ou du moins ce qu'il en reste, sont contournées puis isolées, tandis qu'au sud, la 64e armée russe refoule la *297. Infanterie-Division*. Affamés, malades, à court d'essence et de munitions, les *Grenadiere* perdent leur esprit combatif de naguère. Et pourtant ! Si le « nez » de Karpovka est réduit en deux jours avec la chute de la localité de Marinovka, les Soviétiques laissent dans l'affaire 26 000 des leurs, ainsi que la moitié de leurs blindés ! En représailles, agacés par cette résistance aussi désespérée qu'inattendue, ils ne font pas de quartier et exécutent leurs prisonniers, y compris les blessés ; un chef de char soviétique ira même faire peindre de petites croix gammées sur la tourelle de son T-34, autant de croix que de malheureux blessés sur lesquels il a roulé avec son char pour se débarrasser de la « vermine fasciste » découverte dans une tente sanitaire. Telle est la guerre sur l'*Ostfront*, sans la moindre pitié pour l'ennemi.

L'offensive de Rokossovski se généralise bien vite au *Kessel* tout entier. Au nord, une brèche s'est créée sous les coups de boutoir des 66e et 24e armées soviétiques. Dans Stalingrad même, les troupes de Tchouïkov repoussent les Allemands, maison par maison, rue par rue, cave par cave, égout par égout. C'est toutefois à l'est que l'Armée rouge a lancé l'essentiel de ses forces, s'emparant de l'aérodrome de Pitomnik le 14 janvier. Partout, les Allemands abandonnent leur matériel, retraitent dans des conditions lamentables, affaiblis par le froid et la famine, épuisés par des jours d'affrontement. Les Soviétiques, dans leur avance, croiseront d'innombrables cadavres gelés. L'hôpital de Goumrak, où se réfugient de nombreux blessés, y compris quelques *Fallschirmjäger* envoyés à Stalingrad en septembre pour y représenter l'élite des troupes d'assaut allemandes, constitue même, aux yeux d'un survivant, « un aperçu de l'enfer. Les cadavres s'entassaient tout au long de la route, là où les hommes étaient tombés et avaient péri. Plus personne ne s'en souciait. Il n'y avait plus de pansements. Le terrain d'aviation était soumis à un bombardement constant, et quarante hommes s'entassaient dans un abri creusé pour dix, qui tremblait à chaque explosion ». Lorsque les T-34 arrivent, ils roulent sans ménagement sur les milliers de blessés qui attendaient vainement leur évacuation par les airs. Goumrak tombera le 21 janvier 1943, ce qui, à partir de cette date, obligera la *Luftwaffe* à ravitailler la poche par parachutages. Certaines unités allemandes ont été décimées. Ainsi, la *14. Panzer-Division* n'aligne plus que 80 hommes en état de combattre. 18 000 blessés souffrent le martyr dans les caves de Stalingrad, hurlant à la mort quand ils le peuvent encore.

2

3

4

1. Un fusilier soviétique prend appui sur la rambarde d'un escalier à l'intérieur d'un immeuble dévasté pour ajuster la visée de son fusil-mitrailleur Degtyarev DP 28 sur le bâtiment d'en face. RIA-Novosti

2. Ce *Frontovik* sortant du trou d'un mur de maison transporte sur le dos une précieuse cargaison : la soupe chaude destinée à ses camarades ! RIA-Novosti

3. Un binôme de fusiliers antichars soviétiques. L'arme est un PTRD-41 de 14,5 mm, très utile en sniping lourd dans les combats urbains. Au premier plan, devant le pourvoyeur-spotter, aussi chargé de la protection rapprochée du tireur avec son PPSh-41, la sacoche de munitions pour 20 cartouches 14,5 x 114 mm. RIA-Novosti

4. Ces chars T-34 déboulent sur la Place des héros tombés au combat, ou plutôt ce qu'il en reste, le 31 janvier 1943, juste après l'annonce de la capitulation de la *6. Armee*. DR

Georgii Zelma (1906–1984) - Le photographe de Stalingrad

Yannis Kadari

Georgii Anatolyevian Zelma, pionnier russe de la photographie moderne, voit le jour en 1906 à Tachkent, en Ouzbékistan. En 1921, l'adolescent s'installe à Moscou en compagnie de ses parents. Son Kodak Recomar 9x12 en bandoulière, Zelma découvre la capitale de la toute jeune Union soviétique au gré de ses balades. Passionné par le travail de l'image, il apprend à développer ses clichés, ce qui lui permet de décrocher un emploi dans la revue culturelle *Teatr.* Il fait ses premières armes de photographe de presse en suivant les répétitions des troupes de théâtre et en faisant des portraits des « étoiles prolétariennes » du studio cinématographique Proletkino.

Quelques mois plus tard, il décide de rejoindre l'agence de presse Russ-Foto. Après un bref séjour en Biélorussie, de 1924 à 1927, il part en Asie centrale, en Afghanistan et en Iran, où il multiplie les reportages sur l'Islam et les évolutions sociétales. Financé par le Kremlin, ce travail sera ultérieurement utilisé par les fonctionnaires du Parti pour décrypter certains mécanismes culturels des Républiques socialistes du Caucase et d'Asie. À son retour, quelques-uns de ses clichés sont publiés dans la célèbre revue *Pravda Vostoka* ; sa notoriété s'accroît rapidement. Après son passage sous le drapeau rouge de 1927 à 1929, notre homme retourne vivre dans sa ville natale de Tachkent, où il continue d'exercer son métier. De retour à Moscou, il intègre l'agence Soyouzfoto et collabore régulièrement à la revue *SSR na Stroïke* (*L'URSS en construction*). À compter de cette époque, il ne travaillera plus qu'avec un Leica, un appareil de fabrication allemande. Au cours des années trente, Zelma se spécialise dans les reportages consacrés aux industries lourdes soviétiques. Les « gueules noires » du bassin houiller du Donets, les ouvriers modèles des titanesques usines d'Ukraine et les *Matkas* des fermes collectives de Toula deviennent ses sujets de prédilection. Zelma excelle dans l'art du portrait. C'est dans le cadre de l'un de ces reportages que, pour la première fois de sa vie, il met les pieds dans la cité industrielle de Stalingrad. Parallèlement à ces travaux, il contribue à plusieurs magazines, dont celui du peintre et photographe d'Art Alexander Rodchenko.

Lorsque la Grande guerre patriotique éclate en 1941, Zelma est envoyé en première ligne. Toujours saisissants, souvent dramatiques, ses clichés rendent toute la violence des combats désespérés livrés par l'Armée rouge en Moldavie, à Odessa et en Ukraine. Correspondant de guerre de l'agence Isvestiia, il rejoint Stalingrad à l'été 1942. Il y demeurera tout au long du siège, son travail constituant un précieux témoignage visuel de la bataille tel que le montrent nombre de nos pages. Après-guerre, Zelma travaillera pour le magazine *Ogonek* avant de rejoindre, en 1962, l'agence Ria-Novosti. Il décède en 1984. ■

▲ L'un des plus célèbres clichés de Zelma pris durant la bataille de Stalingrad. RIA-Novosti

▲▲ Georgii Zelma derrière son objectif, en action à Stalingrad. RIA-Novosti

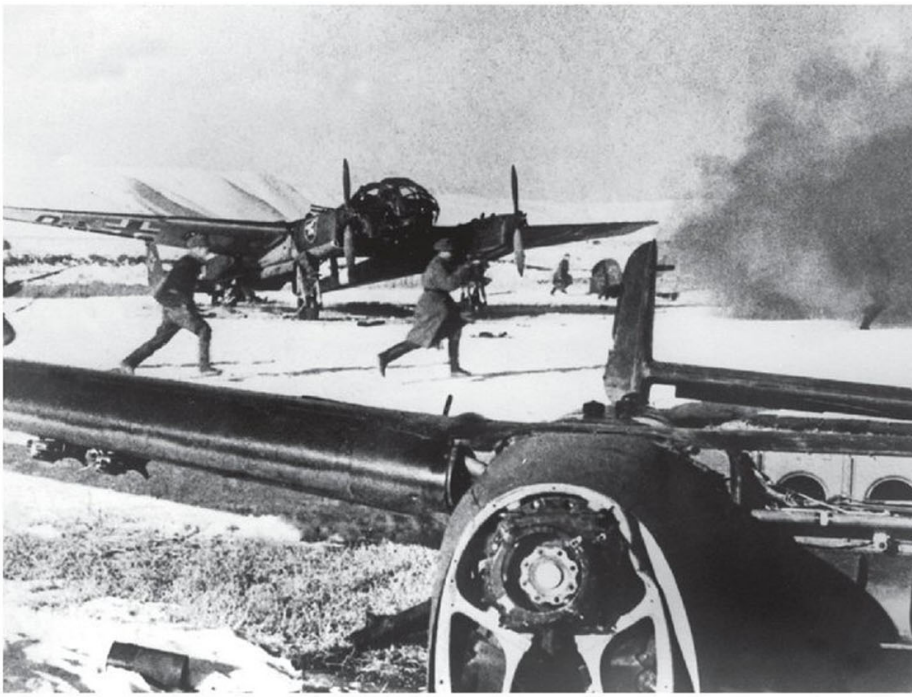
▼ Autre photo de Zelma montrant des miliciens ouvriers montant au combat. RIA-Novosti

◀ Un T-34 modèle 1943 gît sur un terrain d'aviation allemand dévasté, sur lequel un Messerschmitt Bf 110 a été détruit. Lorsqu'ils arrivent sur Pitomnik, les chars soviétiques roulent sur les brancards de blessés qui attendaient d'être évacués et les écrasent sous leurs chenilles. AMC # E002361

▼ 14 janvier 1943, les troupes soviétiques investissent l'aérodrome de Pitomnik. Au fond, un avion d'observation allemand Focke-Wulf Fw 189. Avec la prise de ce terrain, tout est perdu pour Paulus. Coll. Ehrengardt

« Souvent », écrira un médecin allemand, « des doigts et des orteils restaient dans les vieux pansements sales que nous retirions. » Le 24 janvier, Paulus n'y tient plus. « La résistance ultérieure est dénuée de sens », affirme-t-il à l'*OKH*. « La défaite est inévitable. Afin de sauver encore ceux qui restent en vie, l'armée allemande demande l'autorisation immédiate de capituler. » Le *Führer* répond : « J'interdis toute capitulation. L'armée doit résister jusqu'à la dernière cartouche. Son héroïsme est une contribution inoubliable au salut de l'Occident. » Des mots et des effets de style contre les chars de l'Armée rouge et les épidémies ! Le 26 janvier, la 21e armée soviétique opère sa jonction avec les rescapés de la 13e division de fusiliers de la Garde de Rodimtsev. Alors que les héros de l'automne se jettent dans les bras des vainqueurs de l'hiver, leurs généraux se frottent les mains. Le *Kessel* étant désormais coupé en deux, sa réduction n'en sera que plus aisée.

Et, effectivement, ce succès russe précipite la destruction de la *6. Armee*. Les redditions massives s'accélèrent, même si certaines *Kampfgruppen* résistent encore farouchement sous le tonnerre de feu des obusiers de Rokossovski. Paulus, qui vient d'installer son poste de commandement à l'intérieur du magasin d'État Univermag, dans le centre-ville, se trouve « dans un état de désintégration physique et morale ». C'est sans doute son chef d'état-major, Schmidt, qui rédige à l'attention d'Hitler, le 29 janvier : « La *6. Armee* salue son *Führer* à l'occasion de l'anniversaire de sa prise du pouvoir. Le drapeau à croix gammée flotte toujours sur Stalingrad. Puisse notre combat être un exemple pour les générations présentes et futures de ne jamais se rendre dans des situations désespérées afin que l'Allemagne soit finalement victorieuse. *Heil, mein Führer !* » La réponse de ce dernier tombe le lendemain, sous la forme d'un cadeau empoisonné. Paulus est élevé à la dignité de *Generalfeldmarschall*, ce qui ne constitue rien d'autre qu'une invitation au suicide, étant exclu qu'un maréchal allemand tombe vivant aux mains de l'ennemi. « Je n'ai aucune intention de me faire sauter la cervelle pour ce caporal de Bohême ! », objecte le nouveau promu. Il partagera le sort de ses hommes en captivité. La terreur de tomber aux mains des Soviétiques est pourtant telle que nombre de soldats et d'officiers préfèrent mettre un terme à leur existence. Alexander von Hartmann, qui commande la *71. Infanterie-Division*,



▼ Ces soldats soviétiques se tombent dans les bras et s'embrassent. Et pour cause, nous sommes le 26 janvier 1943. L'un appartient à la 21e armée et l'autre à la 13e division de fusiliers de la Garde, qui viennent de faire leur jonction à l'intérieur de la ville. Ce mouvement coupe la *6. Armee* de Paulus en deux. La victoire soviétique n'est alors plus qu'une question d'heures. RIA-Novosti

meurt au combat le 26 janvier, tandis que son confrère, Stempel, *Kommandeur* de la *371. Infanterie-Division*, se tire une balle dans la tête. Parmi la troupe, pour en finir avec l'horreur, une pratique se répand ; il s'agit de se dresser hors d'un abri en attendant l'inévitable rafale soviétique. Mais ailleurs, ce sont des drapeaux blancs qui accueillent les soldats de l'Armée rouge. Ainsi, le *Generalmajor* Moritz von Drebber, nommé à la tête de la *297. Infanterie-Division* le 16 janvier, se rend le 25 avec les rares rescapés de son unité ; il part pour la Sibérie, dont il ne reviendra qu'en octobre 1949. Toute résistance organisée s'éteint peu à peu. « Les soldats vagabondent », relate l'un des derniers radio-transmetteurs de la *6. Armee*, « peu combattent encore ; le commandement ne s'exerce plus. » Le 30 janvier au soir, Paulus adresse son dernier radiogramme à l'*Oberkommando des Heeres*. Le texte est laconique : « Fidèle à son serment et pleinement conscient de la grandeur de sa mission, la *6. Armee* a tenu ses positions jusqu'au dernier homme et à la dernière cartouche. Pour le *Führer* et pour la patrie… jusqu'au bout. »

Un tournant du conflit

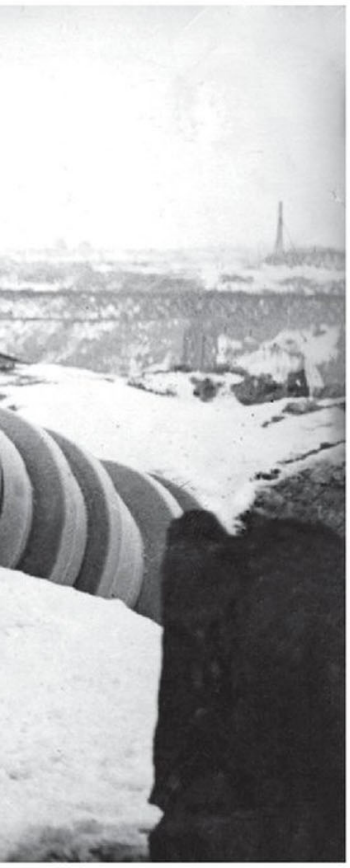
Tôt dans la matinée du lendemain, les Soviétiques pilonnent férocement le secteur de l'Univermag. Bien inutilement, puisque l'état-major de la *6. Armee* se contente d'attendre l'arrivée des premiers éléments ennemis pour se constituer prisonnier. Un détachement de fusiliers, conduit par le *Leytenant* Yelchenko, ne tarde pas à investir le poste de commandement de la défunte *6. Armee*. Après avoir parlementé avec Schmidt et Raske, Yelchenko se rend dans la pièce où se trouve Paulus : « Il était étendu sur un lit de fer, en uniforme. Il n'était pas joli, joli, avec ses joues pas rasées. "*Eh bien ! C'est terminé*", remarquai-je. Il me jeta un regard misérable en inclinant la tête. Et puis, dans l'autre pièce – le couloir était bondé de soldats –, Raske dit : "*J'ai une requête à formuler : il faut que vous l'emmeniez dans une voiture convenable, sous bonne escorte, pour que les soldats de l'Armée rouge ne le tuent pas comme un vagabond.*" "*D'accord*", répondis-je en éclatant de rire, et une voiture spéciale emmena Paulus jusqu'au poste de commandement du général Rokossovski. » Photographes et cameramen soviétiques ne perdent pas une miette de l'événement. Les images du *Generalfeldmarschall* usé et fatigué, pathétique et vulnérable, au milieu d'officiers soviétiques tour à tour sévères et condescendants feront le tour du monde.

Interrogé par Voronov et Rokossovski, Paulus refuse de signer le moindre acte de capitulation, demandant simplement à ce que ses hommes reçoivent les soins nécessaires. Un tel document est, dans ce contexte, inutile, car les Allemands se rendent les uns après les autres. Le secteur Nord du *Kessel*, tenu par les restes du *XI. Armee-Korps* du *Generaloberst* Karl Strecker, cesse tout combat le 2 février après un nouveau barrage d'artillerie. D'autres *Kampfgruppen* isolées seront éliminées les jours suivants. Au total, 91 000 prisonniers allemands, dont 2 500 officiers et 24 généraux, se traînent péniblement vers la captivité, en Sibérie, tandis que leurs *Hiwis*, ex-prisonniers soviétiques volontaires pour servir comme auxiliaires au sein de la *Wehrmacht*, sont massacrés par les vainqueurs.

1

2

3



1. Derniers échanges de tirs dans le secteur des usines, dont la *6. Armee* n'aura jamais réussi à prendre totalement le contrôle. Au mieux, la salle des hauts fourneaux de l'usine « Octobre rouge » lui aura sans cesse échappé. RIA-Novosti

2. Après la fin de la bataille, des officiers soviétiques inspectent un groupe de prisonniers allemands qui attendent leur évacuation vers l'arrière dans la banlieue de Stalingrad. DR

3. Le *Generalfeldmarschall* Friedrich Paulus entame sa détention. C'est une prise de taille pour l'Armée rouge, exactement celle qu'Hitler voulait empêcher en l'élevant au grade de maréchal, puisque aucun ne s'était jamais rendu vivant. DR

4. Victoire ! Ce *Frontovik* agite fièrement le drapeau rouge sur la Place des héros tombés au combat, sur laquelle commencent à pourrir des camions de la *6. Armee*. RIA-Novosti

5. Des combats sporadiques ont justifié l'acheminement de ce canon ZiS-3 de 76,2 mm dans les ruines de l'usine « Octobre rouge » pour faire taire les derniers nids de résistance ennemis. RIA-Novosti

Suite page 108

Vassili Tchouikov (Vassili Ivanovitch) – 1900-1982

Vassili Ivanovitch Tchouikov vient au monde à Serebryane Proudy, dans la province de Toula, en Russie occidentale, le 12 février 1900. Originaire d'un milieu très modeste, son père est laboureur. Il ne s'en signale pas moins dans son village comme étant un élève doué. En 1912, à peine sorti de l'enfance, il part pour Saint-Pétersbourg afin d'y suivre une formation d'apprenti boulanger. Lors de la Révolution d'Octobre 1917, il rallie les Gardes rouges et sert dans une unité de sapeurs à Cronstadt. Élève officier l'année suivante, il participe à la répression d'une insurrection d'un courant socialiste-révolutionnaire hostile aux bolcheviques. Il est ensuite muté sur le front du Sud en tant que commandant adjoint d'une compagnie de la 1re brigade ukrainienne, avec laquelle il affronte les insurgés cosaques. Au début de l'année 1919, il devient commandant adjoint du 40e régiment de fusiliers avant de diriger le 43e régiment de la 5e division de fusiliers, ce qui lui donne l'occasion de combattre les armées de l'amiral Koltchak en Oural et en Sibérie. Son unité participe également à la campagne de Pologne de 1920, au cours de laquelle Tchouikov est blessé. Il achève l'ère du « communisme de guerre » avec deux décorations. À l'issue de deux années d'étude, Tchouikov sort diplômé de l'Académie Frundze en 1925. Ses supérieurs prévoient alors de l'expédier en Extrême-Orient. À cet effet, il effectue des missions diplomatiques dans le nord de la Chine en 1926 avant de devenir conseiller militaire dans ce pays de 1927 à 1929. Il servira dans l'état-major de l'armée d'Extrême-Orient du général Blucher et prendra part, à ce titre, à une expédition punitive en territoire chinois en 1929. Puis il retourne dispenser des cours à Moscou, où, parallèlement, il s'initie aux tactiques de combat de l'Arme blindée ainsi qu'à la doctrine russe de la bataille dans la profondeur, ce en qualité d'élève de l'Académie de mécanisation et de motorisation. Dès la fin de l'année 1936, il commande une brigade motorisée avant de prendre la tête du 5e corps de fusiliers deux ans plus tard. La carrière de Vassili Tchouikov connaît alors une progression vertigineuse consécutive aux grandes purges staliniennes de la fin des années trente. En 1939, après un commandement dans le district de Biélorussie, il est nommé chef de la 4e armée. Le 17 septembre 1939, Hitler et Staline s'étant partagé la Pologne dans le cadre d'une clause secrète du pacte germano-soviétique, Tchouikov conduit ses troupes dans le dos des divisions polonaises, déjà aux prises avec les Allemands. Satisfait de ses performances, le Kremlin lui confie la direction de la 9e Armée ; c'est à sa tête que Tchouikov envahit la Finlande en novembre. Cependant, l'offensive vire rapidement au fiasco. Mauvaise coordination des unités, manque de formation des officiers et sous-estimation des capacités militaires finlandaises aboutissent à l'humiliante interruption de la campagne. Pire encore, le 9 décembre, les Finlandais contre-attaquent dans un secteur tenu par deux des trois divisions de Tchouikov, à Suomussalmi. Le poste de commandement de ce dernier est trop éloigné du front et ses moyens de communication trop rudimentaires pour qu'il puisse conjurer le désastre. Disloquée, la 9e armée perd plusieurs centaines de tués et un millier de prisonniers dans cette affaire. Au bout du compte, seule l'écrasante supériorité numérique des Soviétiques viendra à bout des Finlandais dans les mois suivants. Un accord de cessez-le-feu interviendra le 13 mars 1940, contraignant le gouvernement d'Helsinki à céder l'isthme de Carélie et, pour une période de trente ans, la péninsule d'Hanko.

Malgré la débâcle de ses troupes, à l'inverse des méthodes staliniennes usuelles, Tchouikov n'est pas fusillé. Au contraire, il est même promu *General-Leytenant* de l'Armée rouge en juin 1940. Il est aussitôt expédié en Chine en qualité d'attaché militaire auprès de Tchang Kaï-chek, Staline préférant miser, contre les Japonais, sur les nationalistes chinois plutôt que sur les maoïstes, dont il se méfie considérablement. En mai 1942, le Kremlin le rappelle à l'Ouest et le nomme adjoint au commandant en chef de l'armée de réserve de Toula, mais un accident de voiture le blesse grièvement. Il ne retrouvera le plein usage de ses jambes qu'en 1943… Ce qui ne l'empêche nullement de conserver son commandement. C'est à la même époque que son armée de réserve, rebaptisée 64e armée, est envoyée dans le sud de l'Union soviétique pour faire face à l'offensive allemande « Fall Blau ». Son passé finlandais semble toutefois le rattraper, puisqu'il ne tarde pas à céder sa place à Choumilov. Vassili Tchouikov doit se contenter d'une unité spéciale constituée de la 29e division de fusiliers et de la 154e brigade de fusiliers-marins. Il ne peut d'ailleurs empêcher les divisions de la *6. Armee* d'arriver aux portes de Stalingrad. Dans un contexte militaire aussi déprimant, sa détermination – son fanatisme,

▲ Descendus de leur Jeep, Tchouïkov et Khrouchtchev inspectent l'épave d'un *Panzer IV Ausf. F2*. DR

▲▲ Vassili Tchouïkov, le vainqueur de Stalingrad. RIA-Novosti

diront certains – impressionne favorablement ses supérieurs : le général Eremenko et le commissaire politique Nikita Khrouchtchev. Alors que les troupes de Friedrich Paulus investissent Stalingrad, Tchouikov est intronisé, le 8 septembre 1942, chef de la 62e armée soviétique qui, avec les débris de la 64e armée, constitue l'essentiel de la garnison. Sa mission ? Tenir la ville à tout prix ! Et l'homme saura se montrer à la hauteur de ce défi. Tour à tour sanguinaire et soucieux de la vie ses hommes, il leur impose une tactique de guérilla urbaine dans laquelle les Allemands s'enlisent ; tout est bon pour battre les « chiens fascistes », y compris des opérations suicides. Ravitaillés au compte-gouttes, ses régiments sont progressivement acculés à la Volga. Lui-même manque d'être tué ou capturé à plusieurs reprises. La tension nerveuse qu'il éprouve est telle qu'il lui arrive de craquer et de reprocher à Eremenko d'abandonner la garnison à son triste sort alors que l'Armée rouge rassemble d'importantes formations au nord et au sud du front pour mieux encercler la *6. Armee.* Sur un plan plus personnel, le Russe sait aussi que s'il perd la bataille de Stalingrad, il ne profitera pas assez longtemps de la vie pour assister à la chute de son pays sous les coups de boutoir ennemis. Et de fait, depuis le désastre finlandais, son sort est effectivement en suspens au Kremlin. Tchouikov et ses hommes tiendront cependant, et dans les pires conditions. La résistance acharnée de la garnison permettra aux Soviétiques de lancer l'opération « Uranus » le 19 novembre 1942, laquelle aboutira, en moins d'une semaine, à l'encerclement des troupes de Paulus. C'est maintenant au tour de Tchouikov de contre-attaquer et de récupérer le terrain perdu. Cependant, le 31 janvier 1943, en dépit de son rôle décisif dans la victoire, il n'est pas convié à l'interrogatoire du *Generalfeldmarschall* Paulus par Voronov et Rokossovski. Peu importe, à dire vrai, puisque lui et ses soldats ont acquis un statut particulier. La 62e armée est rebaptisée 8e armée de la Garde et se trouve affectée au front Sud-Ouest commandé par Malinovski. Elle participe à la reconquête de la région du Dniepr et de l'Ukraine au cours de l'année 1943 et du premier semestre 1944 avant d'être transférée sur le Front de Biélorussie dirigé par Rokossovski au cours de l'été et de contribuer à l'invasion de la Pologne. La 8e armée de la Garde est également intégrée à l'offensive de janvier 1945, franchissant la frontière allemande le 29. Fort de ses compétences en guérilla urbaine, Tchouikov conduit en avril 1945 l'assaut sur Berlin et le *Führerbunker.* Il lui faut plusieurs jours de furieux combats pour venir à bout de la garnison allemande. Le 2 mai, enfin, il reçoit sa capitulation. Tchouikov n'en a toutefois pas fini avec l'Allemagne, dorénavant occupée. Administrateur de Thuringe, en 1946, il devient adjoint au commandant en chef des forces soviétiques d'occupation, puis commandant en chef de 1949 à 1953. Staline lui a décerné le grade de *General-Armiyi.* En outre, l'indépendance de la République démocratique d'Allemagne lui offre la direction de la Commission soviétique de contrôle attachée au gouvernement communiste de Berlin-Est. Après la mort de Staline, il reçoit le commandement du district militaire de Kiev. Par chance pour lui, le nouvel homme fort du régime, Nikita Khrouchtchev, le tient en très haute estime depuis Stalingrad. Il est ainsi élevé à la dignité de *Marshal Sovetskogo Soyusa* en 1955. Quelques mois plus tard, Tchouikov paiera cette « dette » à Khrouchtchev en jouant un rôle important dans la machination visant à écarter Joukov. Vice-ministre de la Défense de 1960 à 1964, puis ministre de la Défense civile, il prend sa retraite en 1972, non sans avoir représenté l'Armée rouge aux obsèques de Charles de Gaulle deux ans auparavant.

Deux fois « Héros de l'Union soviétique », titulaire de cinq ordres de Lénine, de quatre du Drapeau rouge, de trois de Souvorov, Tchouikov n'a cessé de rédiger articles et mémoires relatifs à son rôle dans la naissance de l'Armée rouge, en particulier *Le début de la route*, consacré à la bataille de Stalingrad, et *Feu sur Berlin.* Il meurt à Moscou au mois de mars 1982. Son corps est enterré à Volgograd, l'ancienne Stalingrad débaptisée par Khrouchtchev. ■

▲ Tchouïkov (col relevé) arpentant les décombres des rues de Stalingrad après la bataille. RIA-Novosti

▼▼ Nikita Khrouchtchev (au centre), commissaire politique auprès de la 62e armée. RIA-Novosti

▼ Tchouïkov, Eremenko et Khrouchtchev, le trio gagnant de la bataille. RIA-Novosti

Les Soviétiques revendiqueront en outre dans leur communiqué final du 2 février avoir capturé ou détruit, à l'issue de l'offensive du 10 janvier, « 750 avions, 1 550 chars, 6 700 canons, 1 462 mortiers, 8 135 mitrailleuses, 90 000 fusils, 61 102 camions, 7 639 motocyclettes, 480 tracteurs et remorqueurs, 320 émetteurs de campagne, 3 trains blindés, 56 locomotives, 1 125 wagons et 235 dépôts de munitions et d'armement ». Des chiffres sans doute exagérés, mais qui reflètent malgré tout l'ampleur des pertes matérielles allemandes dans l'affrontement. Il convient aussi de souligner que ce triomphe a été chèrement payé par les Soviétiques. Depuis le début de « Fall Blau », ces derniers ont perdu plus de 2 millions d'hommes entre le Don et la Volga, ainsi que dans le Caucase. La seule reconquête de Stalingrad, du 19 novembre 1942 au début du mois de février 1943, coûte à l'Armée rouge plus de 150 000 tués, prisonniers, disparus et plus de 330 000 blessés et malades ! La troisième ville soviétique en superficie a été littéralement rayée de la carte, comme en témoigne le journaliste Alexander Werth : « Nous nous trouvions dans l'une de ces cités-jardins perdues par les Russes en septembre. La plupart des maisons et des arbres avaient été complètement détruits. Au loin, vers la droite, se dressait un groupe imposant d'immeubles de cinq ou six étages ; en réalité, il n'en restait que la coque. À gauche, à 3 kilomètres, on apercevait un grand nombre d'immenses cheminées d'usines qui donnaient l'impression qu'il y avait là une ville industrielle intacte ; mais au bas de ces cheminées, il ne restait que les ruines de l'usine des Tracteurs. Les cheminées sont difficiles à atteindre. Il faisait toujours très froid, un peu moins toutefois que pendant la nuit. Nous descendîmes en voiture jusqu'à la Volga à travers le chaos de la cité-jardin et les ruines des bâtiments de la gare. Le vent de la Volga avait balayé et gelé la terre, parsemée çà et là de plaques

▲ Dans le blizzard, ces fusiliers chaudement vêtus et parfaitement équipés pour l'hiver réinvestissent un quartier de Stalingrad au lendemain de la capitulation de Paulus. Il n'y a quasiment plus un mur debout, preuve supplémentaire que la bataille de Stalingrad a été d'une violence sans précédent.
DR

◀ La détermination et le courage des *Frontoviki*, perceptibles dans le regard de ce fusilier s'apprêtant à lancer une grenade RGD-33, ont fortement pesé sur l'issue du combat. Mieux commandés face à un Friedrich Paulus démuni en bien des situations, les Soviétiques ont aussi réussi à imposer un *Rattenkrieg* et une guerre d'attrition à un adversaire davantage porté sur la guerre de mouvement.
RIA-Novosti

de neige, sous un ciel d'un bleu très pâle. Le long de la route, il y avait encore quelques cadavres allemands gelés. Nous traversâmes la voie ferrée, où se dressait un amoncellement de wagons et de machines, une inextricable montagne de ferraille. De hauts réservoirs cylindriques d'essence étaient démantibulés comme de vieilles boîtes de carton, tandis que d'autres s'étaient entièrement effondrés. De l'autre côté de la route, c'était un enchevêtrement de tranchées, d'abris, de trous d'obus et de cratères ; puis, au-delà de la voie, la route fit un coude brutal, et nous eûmes devant nous la blanche Volga prise par la glace, les arbres nus du delta et, au loin, les steppes blanches qui s'en allaient vers l'Asie. »

Car le résultat est là : les *Grenadiere* ont été mis en échec et battus par ceux que leurs gouvernants ont baptisé avec mépris les *Untermenschen*. Le mythe de l'invincibilité de l'Armée allemande a définitivement volé en éclats. « La Russie n'éclata pas de joie », poursuit Werth. « Elle fut simplement heureuse, pleinement heureuse pour la première fois depuis le début de la guerre. À présent, tous savaient que la victoire viendrait. Tous ressentaient une fierté nationale profonde, et non pas un orgueil bruyant. On voyait enfin que tant de sacrifices et de souffrances n'avaient pas été vains. »

Les Alliés redressent la tête, et Roosevelt va jusqu'à clairement afficher son exigence d'une capitulation sans conditions le 26 janvier 1943 au cours de la conférence de Casablanca. Le président américain ajoute, dans un télégramme à Staline en date du 5 février : « Cette victoire est l'un des chapitres les plus remarquables de la guerre des peuples unis contre le nazisme et ses défenseurs. Les commandants et les combattants de vos troupes au front, les hommes et les femmes qui les ont soutenus en travaillant aux usines et dans les champs se sont unis non seulement pour couvrir de gloire les armes de leur pays, mais également pour obtenir par leur exemple une nouvelle décision des Nations unies afin que celles-ci tendent leurs énergies vers ce but : la défaite définitive et la capitulation inconditionnelle de l'ennemi commun. »

Chez les peuples opprimés d'Europe aussi l'espoir renaît. Nul n'en doute, à présent, comme El-Alamein, Midway et Guadalcanal le laissaient supposer, le vent a tourné. Les partenaires du *Reich* envisagent tous de tirer leur épingle du jeu. Hongrois et Roumains sollicitent les Italiens en vue de rechercher un compromis avec l'Occident. Rome et Tokyo pressent Berlin de parvenir à un accord avec Moscou, mais Hitler rejette catégoriquement ces suggestions. Non qu'il récuse un pacte avec les puissances de l'Ouest – ce sera désormais son objectif principal –, mais il préfère inquiéter ces dernières par la stigmatisation du danger bolchevique accru depuis la défaite de Stalingrad que la *Propaganda-Staffel* ne cherche pas à minimiser. En Allemagne, effectivement, la rhétorique du sacrifice joue à plein. Depuis le 22 janvier, Goebbels a reçu l'accord du *Führer* pour radicaliser le peuple en vue de la « guerre totale ». La presse a pour mission d'évoquer le « grand sacrifice héroïque et poignant que les troupes encerclées à Stalingrad offrent à la nation allemande ». Le 3 février, le communiqué tant redouté tombe : « La bataille de Stalingrad a pris fin. Fidèle à son serment de se battre jusqu'à son dernier souffle, la *6. Armee*, sous le commandement exemplaire du *Generalfeldmarschall* Paulus, a succombé sous l'assaut d'un ennemi supérieur en nombre et en raison des circonstances défavorables auxquelles elle eut à faire face. » Suit le deuxième mouvement de la V^e^ Symphonie de Bruckner. Trois jours de deuil national sont proclamés pour honorer la mémoire des disparus. Ce cérémonial funèbre n'en a pas moins un impact mitigé parmi la population. Un rapport de la *Gestapo* signale en effet que le pays tout entier est « profondément ébranlé » par le désastre. Les critiques à l'encontre du régime et de son dirigeant, qualifié de « meurtrier de Stalingrad » par d'aucuns, se multiplient. « Pour la première fois », constate un opposant au *III. Reich*, Ulrich von Hassel, ex-ambassadeur d'Allemagne à Rome, « la rumeur s'en prend à lui directement. Par là, c'est une authentique crise du pouvoir qui se présente. » L'incompréhension est manifeste, car, jusqu'aux derniers jours de la bataille, les communiqués étaient demeurés étrangement vagues. « Hitler nous a menti pendant trois mois ! », protestent certains. Un groupe d'étudiants antinazis de l'université de Munich, la « Rose blanche », diffuse un tract incendiaire le 18 février :

▲ Comme le montre ce cliché de Stalingrad, dès octobre 1942, il ne restait déjà qu'un champ de ruines… NAC

▼ Le début d'un enfer dont très peu reviendront vivants : le départ vers les camps de prisonniers situés en Sibérie. Seuls 5 000 des 91 000 *Landser* capturés par l'Armée rouge à Stalingrad feront leur retour en Allemagne dans les années 1950 et 1960. DR

1. C'est l'heure de savourer la victoire, que ces soldats soviétiques célèbrent en partageant des cigarettes de Makhorka (tabac rustique de mauvaise qualité souvent roulé dans du papier journal), à moins que celui du premier plan n'ait eu la chance – ce qui semble être le cas – de mettre la main sur des cigares pris sur un officier allemand.
RIA-Novosti

2. Sur la Place des héros tombés au combat, ces fusiliers dansent au son de l'accordéon le 31 janvier 1943, après l'annonce de la capitulation de la *6. Armee*, devant les T-34 aperçus sur la photo p. 101.
RIA-Novosti

« Étudiants ! Étudiantes ! La défaite de Stalingrad a jeté notre peuple dans la stupeur. La stratégie géniale de ce caporal de la [Première] Guerre mondiale a de manière absurde et irresponsable conduit 300 000 Allemands à la mort et à la ruine. *Führer*, nous te remercions. » Dénoncés, ses auteurs seront arrêtés et exécutés dans les jours qui suivent. Mais si le peuple proteste et appréhende l'avenir avec angoisse, il ne se rebellera pas. À dire vrai, la crise est plus profonde encore au sein de la *Wehrmacht*. La conjuration militaire, quelque peu moribonde à l'heure des succès du régime national-socialiste, s'en trouve revigorée. Le 13 mars 1943, Hitler échappera de peu, et sans le savoir, à un attentat fomenté par des officiers de la *Heeresgruppe Mitte*. Une bombe introduite dans son Focke-Wulf 200 personnel n'explosera pas suite à un dysfonctionnement technique.

Le fait est que le *Führer* lui-même se remet assez mal du désastre, même s'il le savait inéluctable. L'annonce de la capture de Paulus l'a visiblement profondément affecté. « Ils se sont purement et simplement rendus », constate-t-il avec amertume au cours d'une conférence d'état-major le 1er février 1943. « Autrement, on se serre les coudes, on forme un hérisson et, de sa dernière cartouche, on se fait sauter la cervelle. […] Je ne peux éprouver d'estime pour un soldat qui craint de se donner la mort et préfère aller en captivité. » Et d'ajouter, à propos des officiers capturés : « On va à présent les incarcérer à la Loubianka et ils y seront dévorés comme des rats. Comment peut-on être lâche à ce point ! Je ne puis le concevoir. »

En définitive, en ce début d'année 1943, Hitler aura perdu sur tous les tableaux. Une de ses

3. Direction la Sibérie pour ce *Landser* chaussé des fameuses surbottes en osier souvent tressées par les combattants allemands eux-mêmes pour se protéger les pieds du froid mordant.
DR

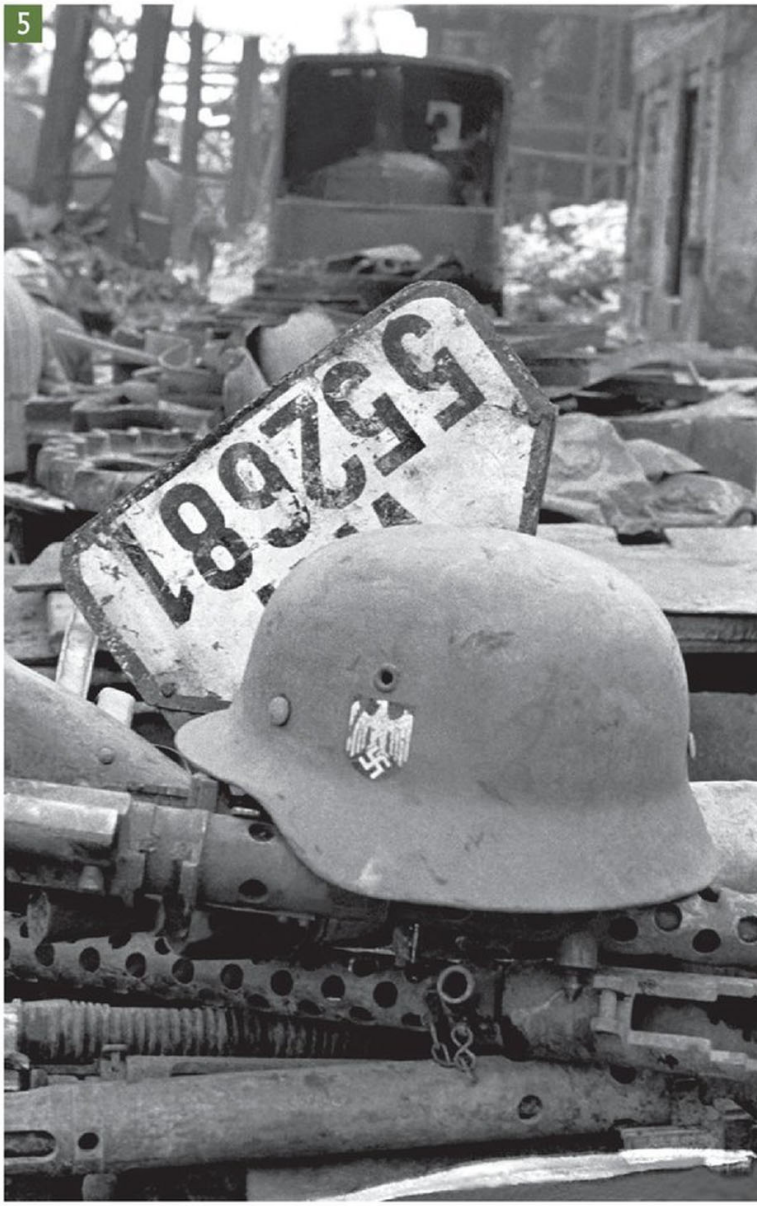
4. Ces soldats allemands qui s'apprêtent eux aussi à entamer une longue marche derrière l'Oural ont une apparence tout aussi misérable...
DR

5. Un correspondant de guerre soviétique n'a pas pu résister à l'envie de saisir ce cliché hautement symbolique de la défaite allemande à Stalingrad, avec ce casque allemand trônant sur une infime partie de l'immense butin fait par l'Armée rouge dans la ville...
RIA-Novosti

3

4

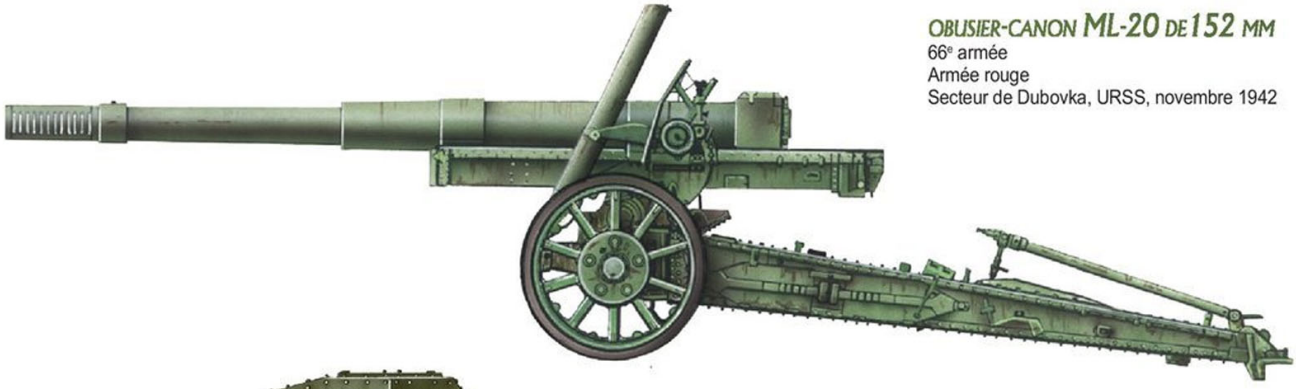
5



meilleures armées, pourvue d'un abondant matériel, a été purement et simplement détruite, son aviation saignée. Les puits de pétrole du Caucase qu'il convoitait sont restés aux mains des Soviétiques, ce qui condamne sa machine de guerre à la pénurie, à plus ou moins brève échéance. Pire encore, la confiance que lui porte le peuple allemand s'érode progressivement. La combativité de ses partenaires de l'Axe s'en trouve amoindrie, d'autant qu'ils ont perdu dans l'affaire l'essentiel de leurs corps expéditionnaires. Les Alliés, non sans mal il est vrai, mettront de côté leur anticommunisme tant que le *Reich* sera debout. Quant à l'Armée rouge, elle entame une contre-offensive qui, pavée du sang de millions de soldats soviétiques et allemands, la mènera au cœur de Berlin.

Staline, pour sa part, est sauvé. Mieux, ironiquement, il devient du même coup le sauveur du « Monde libre ». Se donnant des allures de commandant suprême, le 6 mars 1943, il se décerne lui-même le titre de *Marshal Sovetskogo Soyusa*. Oubliés le pacte germano-soviétique, la catastrophe du 22 juin 1941, le désastre de Kiev, le fiasco de la première contre-offensive d'hiver, les déboires de Kharkov, de Kertch, de Sébastopol, de Voronej, etc. De manière surprenante, le *Vojd* a appris la modestie face à ses généraux, désormais plus libres de leurs mouvements. Cependant, tout en les couvrant de décorations et d'honneurs, il ne peut s'empêcher de les manipuler, de les dresser l'un contre l'autre, de les rappeler à l'ordre, de les rudoyer et de faire planer sur eux l'ombre du *SMERSH* et du *NKVD*. Face aux Alliés, l'image d'un dirigeant geignard et angoissé fait place à un dictateur rusé, retors, oscillant entre l'arrogance et l'hypocrisie. Et, de fait, Staline prépare déjà l'après-guerre.

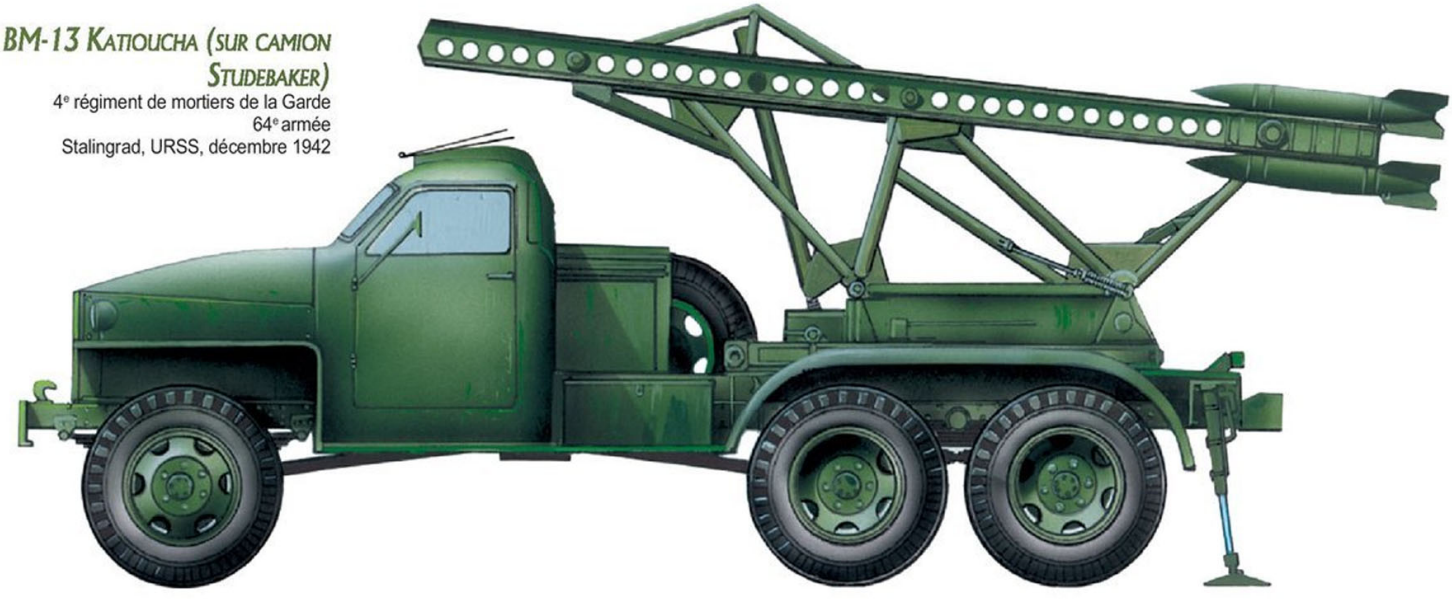
Deux empires totalitaires se sont affrontés à Stalingrad. De ce cataclysme effroyable ne subsiste qu'un tragique gâchis de vies humaines. Sur les 91 000 prisonniers allemands de Stalingrad, à peine 5 000 reviendront du *Goulag* dans les années 1950 et 1960. Traumatisés, certains n'oseront même pas rentrer en Allemagne et finiront leur existence en Ukraine ou ailleurs, dans des conditions misérables. Dans le même temps, tout autour de Stalingrad et au fond de la majestueuse Volga, pourriront les os des milliers de jeunes soldats soviétiques sacrifiés pour quelques blocs d'immeubles où s'est joué le sort de la planète. ■



OBUSIER-CANON ML-20 DE 152 MM
66e armée
Armée rouge
Secteur de Dubovka, URSS, novembre 1942

CSABA 39M
1re division blindée de campagne
2e armée hongroise
Secteur de Svoboda, URSS, décembre 1942

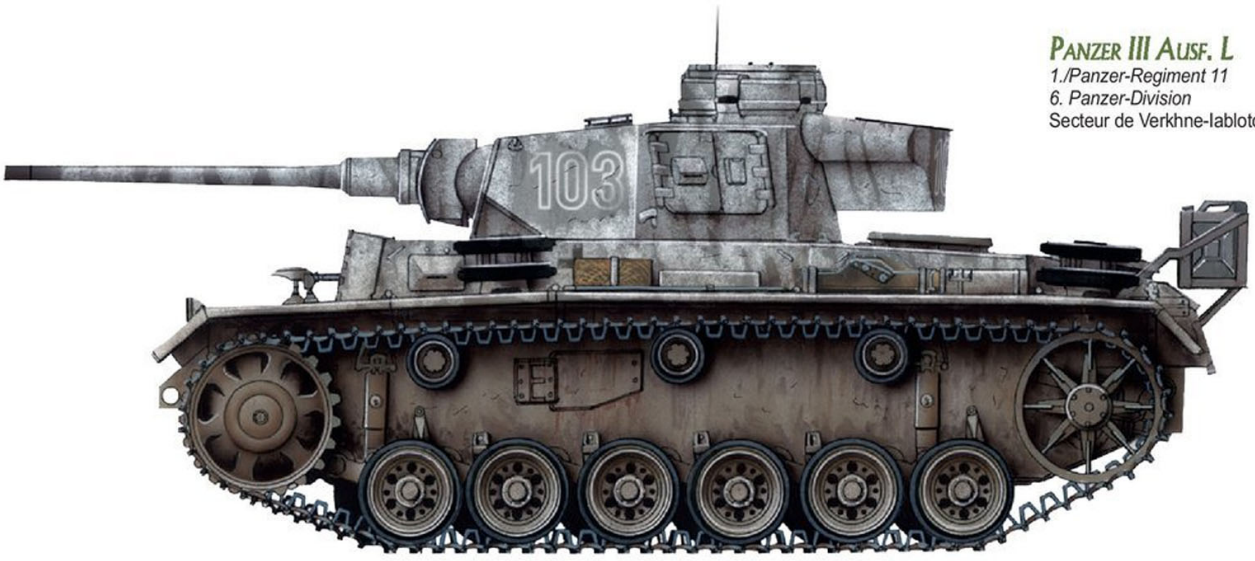
BA-64
Unité inconnue
5e armée de chars
Secteur de la rivière Tchir, URSS, décembre 1942



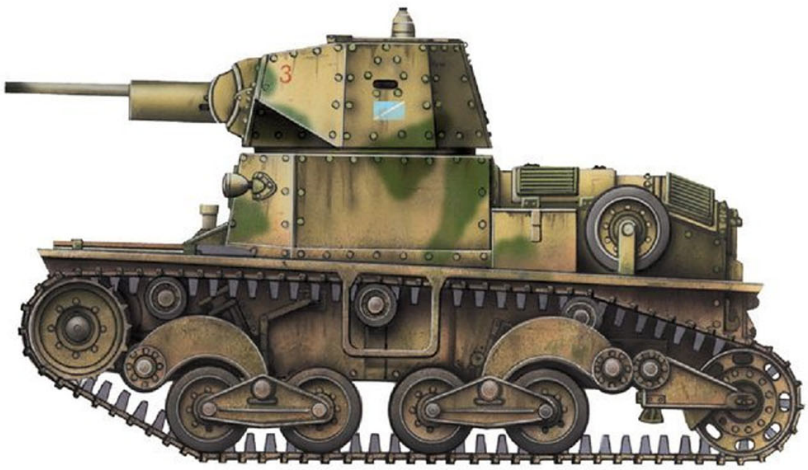
BM-13 KATIOUCHA (SUR CAMION STUDEBAKER)
4e régiment de mortiers de la Garde
64e armée
Stalingrad, URSS, décembre 1942

KV-1 modèle 1941
Unité inconnue
62e armée
Stalingrad, URSS, novembre 1942

T-34 modèle 1941
235e brigade blindée
57e armée
Secteur de Verkhne-Koumski, URSS, décembre 1942



Panzer III Ausf. L
1./Panzer-Regiment 11
6. Panzer-Division
Secteur de Verkhne-Iablotchny, URSS, décembre 1942



L6/40
LXVII° Battaglione Bersaglieri Corazzato
8a Armata italienne
Skassirkaïa, URSS, décembre 1942

Bon de commande

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres**	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°84 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°84 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
NOUVEAU : ABONNEMENT BIMESTRIELS + HORS-SÉRIE Abonnement d'un an à **Batailles & Blindés,** soit **6 numéros**, à partir du **n°84** inclus + **3 numéros hors-série**, à partir du **n°37** inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€

*ATTENTION : Ce bon de commande est valable jusqu'au 1er juin 2018 pour les abonnements
** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE

Sous-total abonnements : _____

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

☐ **HS n°2** : Opération Daguet (réf.74)	☐ **HS n°25** : L'été des occasions manquées (réf.285)
☐ **HS n°3** : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	☐ **HS n°26** : *Afrika Korps* - Les unités de l'Axe (réf.286)
☐ **HS n°6** : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ **HS n°27** : L'effondrement du Reich (réf.287)
☐ **HS n°15** : Guderian (réf.185)	☐ **HS n°29** : Histoire de la *Panzerwaffe* (réf.289)
☐ **HS n°16** : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	☐ **HS n°30** : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ **HS n°17** : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ **HS n°31** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)
☐ **HS n°20** : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	☐ **HS n°32** : Les divisions blindées (réf.292)
☐ **HS n°21** : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	☐ **HS n°33** : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ **HS n°22** : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ **HS n°34** : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ **HS n°23** : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ **HS n°35** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe T2* (réf.22035)
☐ **HS n°24** : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ **HS n°36** : Stalingrad - La mort de la *6. Armee* (réf.22036)

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____ €

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)	☐ N°81 : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)	☐ N°83 : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = _____ €

TOTAL GLOBAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* _____ €

BATAILLES & BLINDÉS

ATTENTION :

Les stocks variants très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

V.O.L.U.M.E. 1.

Heer & Panzerwaffe

TARIFS POUR LES DEUX VOLUMES
PRIX UNITAIRE, PAR LIVRE
FRAIS DE PORT INCLUS

France métropolitaine : 39,90€
UE et Suisse : 44,90€
Reste du monde et DOM-TOM : 49,90€

WEHRMACHT 46
L'ARSENAL DU REICH

V.O.L.U.M.E. 2.

Luftwaffe, Kriegsmarine Waffen SS, Armes nucléaires

Commandes :
04 42 21 06 76 et www.caraktere.com

NOUVELLE PUBLICATION DES ÉDITIONS

caraktère presse & éditions

EN FRANÇAIS

PANZER

L'encyclopédie des chars allemands de la Seconde Guerre mondiale

Dans un luxueux livre (plus de 240 pages !) à la couverture cartonnée, les Éditions Caraktère vous proposent un guide des chars de combat développés par l'Armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Grâce à cet ouvrage exhaustif, ces blindés qui ont marqué de leurs chenilles tous les champs de bataille de 1939 à 1945 n'auront plus de secrets pour vous. Pour la première fois en langue française, ce recueil regorge de photos inédites en provenance de collections privées ou officielles, de profils précis et d'informations techniques en tous genres. Du *Neubaufahrzeug* aux *Panzer VI* Tiger I et II et même le *Panzer VIII* Maus, toutes les versions de ces engins mythiques sont abordées dans cette véritable encyclopédie de référence. Chaque véhicule fait l'objet d'une description minutieuse illustrée de planches quatre vues, une fiche technique et un texte synthétique mettant en lumière les principales différences entre deux variantes d'un même *Panzer*. De longues introductions pour chaque catégorie (chars légers, moyens, lourds et super-lourds) remettent ces machines dans leur contexte historique afin de mieux comprendre le pourquoi de leur conception et de courtes analyses font le point sur leurs performances. Ainsi vous seront expliquées les raisons de la mise en service des redoutables Panther et Tiger ou encore les contingences tactiques qui ont conduit à l'élaboration de *Panzer* de près de 190 tonnes armés d'un canon de *12,8cm.*

DISPONIBLE EN AVRIL 2018

44,90 €

TARIF FRANCE MÉTROPOLITAINE - FRAIS DE PORT INCLUS
POUR L'UNION EUROPÉENNE ET LA SUISSE : 49,90 €
POUR LES DOM-TOM ET LE RESTE DU MONDE : 54,90 €

POUR PASSER VOTRE COMMANDE :
Par téléphone au +33 (0)4 42 21 06 76
Par email : contact@caraktere.com
Sur notre site internet : www.caraktere.com

+ DE 240 PAGES - FORMAT 21X28.5 CM

BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS HORS SÉRIE N°36 AVRIL - MAI 2018

STALINGRAD

LA MORT DE LA 6. ARMEE

PAR NICOLAS BERNARD

La bataille de Stalingrad est sans conteste l'une des plus emblématiques, les plus sanglantes et les plus passionnantes de la Seconde Guerre mondiale. Or, les connaissances ne cessent d'évoluer à son sujet depuis plusieurs années. C'est ce qui a conduit la rédaction et l'auteur Nicolas Bernard, spécialiste désormais reconnu du front de l'Est, à vous proposer, onze ans après, une version revue et augmentée de *Batailles & Blindés* hors-série n° 4. Un texte densifié et actualisé par de nombreuses recherches, de nouvelles photos, davantage de profils de chars et de véhicules, ainsi que des cartes et schémas tactiques complètent le récit passionnant de cette bataille, qui constituera l'un des grands tournants de la guerre à l'Est et demeure le plus dantesque des affrontements que le monde ait jamais connus, avec environ 1,1 million de pertes (tués et blessés) côté soviétique et près de 700 000 (dont 400 000 Allemands) du côté de l'Axe !

Batailles & Blindés Hors-série n°36
France, Belgique : 14,90 €
Espagne - Italie - Port. Cont. - Lux. : 15,50 €
Suisse : 25 CHF - Canada : 25$C

M 02031 - 36H - F: 14,90 € - RD